L'Avant-Scène

femina-théâtre

180

Sommaire

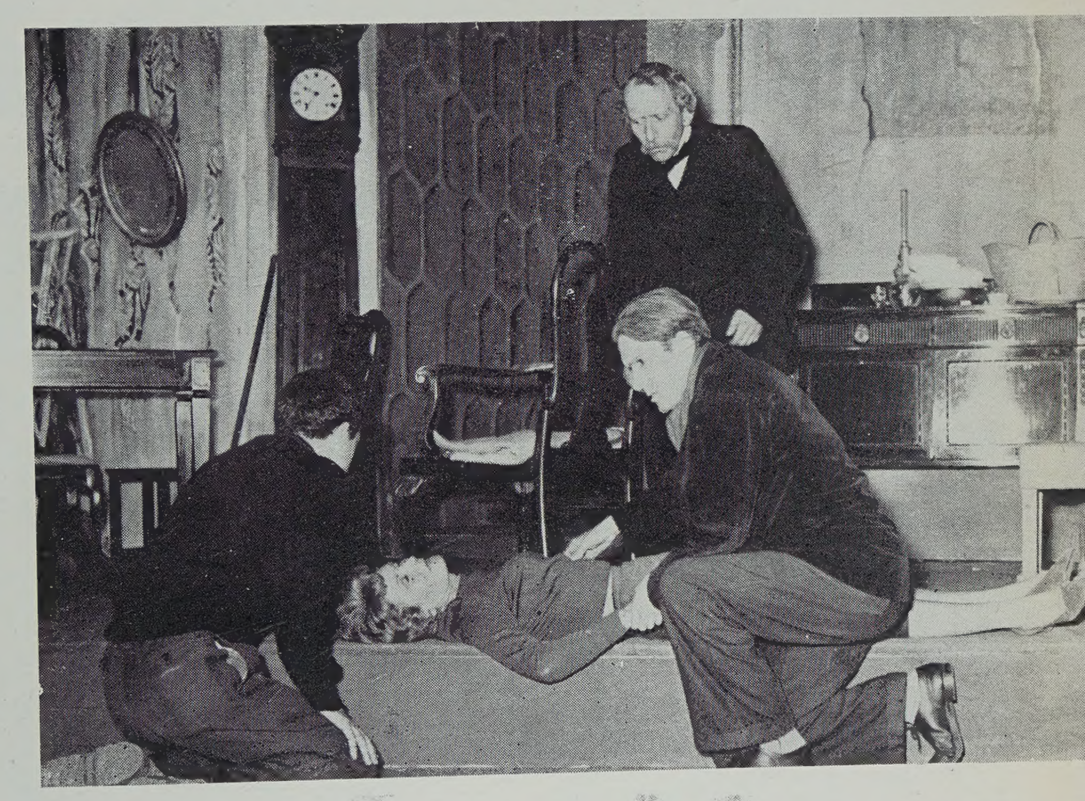

Thérèse
le Prat

QUELQUES SCÈNES DE "L'ANNIVERSAIRE"

Photos BERNARD



STELLA (*Christiane Barry*). — « Si tu voulais me dire, me montrer ce qu'est l'Amour. »



JOHN WINTER (*Philippe Kellerson*). — « Je pense qu'elle a dû être touchée au cœur. »



LE PASTEUR GILES ALDUS (*Marc Eyraud*). — « Je suis venu... je suis venu vous demander votre aide. »

CHRISTIAN ALERS, dans le rôle de *Robert Procathren*. « Je suis un poète mineur, rien de plus... »
(*Portrait de Thérèse Le Prat*)



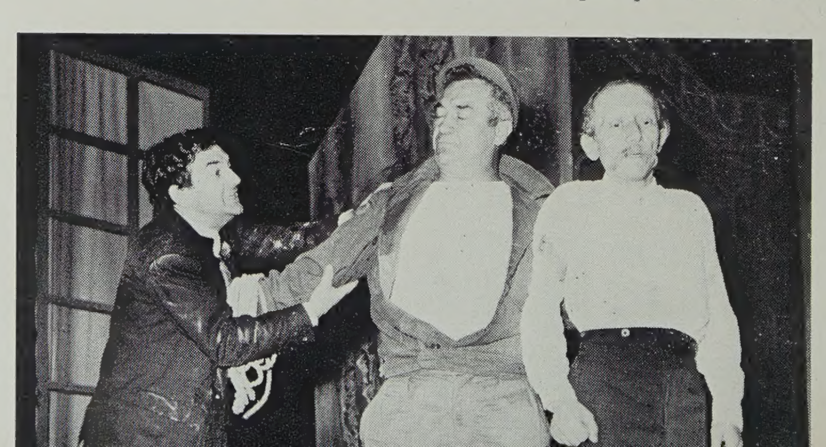
Paul Southman (*Pierre Valde*). — « Vous l'avez tuée. »



le facteur Thomas Cowper (*Marcel Peres*). — « Maintenant tout le village est détruit... il ne reste plus que des cendres. »

Robert Procathren (*Christian Alers*). — « J'ai encore quelque chose à dire. »

Photos Bernand



Théâtre du Vieux-Colombier
Direction : Roger Dornès

Le Club du Théâtre
des Quat'Jeudis présente

3 actes de John Whitting
adaptés par Cécil Robson
et R.-J. Chauffard

Mise en scène de Pierre Valde

Décor de Villemot

L'ANNIVERSAIRE

Distribution

par ordre d'entrée en scène :

Stella, petite-fille de Paul	**Christiane Barry**
Charles, son mari	**François Perez**
John Winter, domestique	**Philippe Kellerson**
Paul Southman, un vieux poète	**Pierre Valde**
Robert Procathren, un jeune poète.	**Christian Alers**
Giles Aldus, le pasteur	**Marc Eyraud**
Christian Melrose, un soldat	**Charles Moulin**
Walter Killeen, un soldat	**Jean Lescot**
Henri Chater, un soldat	**Marc Marcel**
Habitants du village :	
Hannah Trevin	**Tilly Dorville**
Margaret Bart	**Monique Mouroux**
Edith Tinson	**Nadia Carcelli**
Flora Baldon	**Louise Chevalier**
Judith Warden	**Eva Buzelli**
Une fillette	**Florence Landon**
Thomas Cowper, le facteur	**Marcel Peres**

Cette pièce a été créée le 20 juin 1958 au Théâtre du Vieux-Colombier dans le cadre du « Club du Théâtre des Quat' Jeudis »

Jacques Lemarchand

UNE DÉRISION QUI N'EST EN RIEN DÉSESPÉRÉE

L'Anniversaire (*Saint's Day*), qui a été créé à Londres en 1951, est la première pièce de l'auteur anglais John Whiting. John Whiting, qui a maintenant une quarantaine d'années, a été acteur avant de devenir auteur dramatique. Il a appartenu à la troupe de l'Old Vic, interprété quelques rôles au cinéma, pour lequel il écrit aussi des dialogues.

Saint's Day s'inscrit avec honneur dans cette littérature dramatique anglaise moderne qui révolte aisément ceux qui se pensent d'honnêtes gens, alors qu'elle est un appel, véhément sans doute, à une autre forme d'honnêteté que la traditionnelle. *Saint's Day* a soulevé en Angleterre la même réprobation haineuse de la critique lasse et fatiguée de naissance qu'ont pu le faire en France depuis quinze ans toutes les œuvres d'auteurs dramatiques qui ont cherché des moyens nouveaux pour exprimer des aspirations, ou des inquiétudes, qui sont nouvelles. *Saint's Day* a, aussi, reçu d'illustres approbations : John Gielgud, Peter Brook, Christopher Fry — je ne cite que ces noms parce qu'ils signifient maintenant quelque chose pour le public français — lui ont accordé leurs suffrages, et la première pièce de John Whiting a obtenu le prix de 700 livres décerné par « Arts Theatre » à la pièce qui a « la résonance la plus moderne » (contemporary significance).

Les spectateurs qui vont au théâtre comme les ruminants vont à leur crèche ne manqueront pas d'être déconcertés, donc irrités, par *L'Anniversaire*. Ils verront en effet se dérouler un fait divers assez absurde, dont les héros sont des personnages qu'il n'a pas coutume de rencontrer dans la rue. Voici comment un grand journal d'information pourrait conter ce fait divers : « *Un village anglais détruit par un incendie.* L'incendie qui a complètement détruit dans la nuit du 25 janvier 19.. le petit village de X... s'accompagne de circonstances étranges. Le grand poète et pamphlétaire Paul Southman, qui s'y était retiré depuis ving-cinq ans et s'apprêtait à gagner Londres où un banquet était organisé en son honneur, a été retrouvé pendu devant sa porte, en compagnie de son gendre Charles Z..., le peintre connu. Dans la maison du grand homme, on a retrouvé le cadavre de sa fille Stella, tuée d'une balle au cœur. Il semble que l'incendie ait pris naissance dans la maison du pasteur, Giles Aldus, fin lettré, dont on a retrouvé le corps carbonisé dans le clocher de l'église. Le sinistre eût eu de bien moindres proportions si les habitants du village avaient, dès le début, pris les mesures qui s'imposaient. Mais, terrorisés par la présence dans leur village de trois soldats déserteurs, ils s'étaient enfermés dans leurs maisons. Une enquête est en cours. »

C'est à prendre part à cette enquête que John Whiting convie précisément ses spectateurs. C'est d'une tout autre enquête que policière qu'il s'agit. Le spectateur a, en effet, sous les yeux tous les éléments nécessaires pour reconstituer le drame. Si le mot « symbolisme » avait retrouvé la dignité que tant de sous-Ibsen lui ont fait perdre, c'est le mot qu'il faudrait employer pour qualifier l'art avec lequel John Whiting, usant de toutes les brutalités réalistes du fait divers, l'élargit, nous permet toutes ses transpositions possibles. La fatigue abrutie du vieux poète-pamphlétaire Paul Southman, la gratuité sinistre de l'art de son gendre Charles, le vide que représente la « culture » du jeune critique venu le tirer de l'ombre, la vanité affolée de Stella, à tout cela met un terme la joviale cruauté de ces soldats déserteurs, qui ont peur de leur peur, et tuent parce qu'il faut que tout ce qu'ils ne comprennent pas disparaisse et que le feu et la pendaison sont encore les meilleurs moyens d'effacer tout cela.

Saint's Day peut être pris, non sans raison, comme l'une de ces pièces de cruelle dérision qui naissent, ci et là, à travers l'Europe. Mais cette dérision n'est en rien désespérée. Les trompettes ridicules dont les soldats se servent pour terroriser un village, non plus que les cloches absurdes qui appellent au secours ces villageois terrorisés, ne sont des signes de fin du monde. De la fin d'un monde, peut-être. Il faudra sans doute encore bien du temps pour dégager de tout ce théâtre, qui est le nôtre, les signes d'une renaissance.

acte 1

La pièce, en trois actes, se passe dans la salle commune de la maison de Paul Southman, en Angleterre,

Le 25 janvier, le matin,

Charles et Stella Heberden sont immobiles. Elle est debout devant l'une des grandes fenêtres centrales.

Les rideaux sont tirés.

La scène n'est éclairée que par la lumière d'une lampe à pétrole que tient Charles.

STELLA. Ecoute.

(Ils restent immobiles. On entend une sonnerie. C'est l'horloge d'une église qui doit être assez éloignée. La sonnerie cesse.)

CHARLES. La demie.

STELLA. Neuf heure et demie ?

CHARLES. C'est bien possible.

STELLA. Huit heures et demie, peut-être.

CHARLES. Non.

STELLA. En tout cas, il n'est certainement pas dix heures et demie.

CHARLES. Non. Neuf. Neuf heures et demie. Il pleut encore ?

(Stella est allée remonter la pendule et la mettre à l'heure.)

STELLA. En réalité, nous ne savons absolument pas quelle heure il peut être, mais va pour neuf heures et demie. Non, il ne pleut plus.

CHARLES. Tout à l'heure, il pleuvait. *(Il bâille.)*

STELLA. La clef n'est pas là.

CHARLES. Derrière la pendule. Elle y est ?

STELLA. Oui. Il ne s'est rien passé ?

CHARLES. Elle glisse tout le temps. Tu peux l'attraper ?

STELLA. Oui. Il ne s'est rien passé cette nuit ?

CHARLES. Rien du tout.

(Stella remonte la pendule.)

Tu es levée depuis longtemps ?

STELLA. Une vingtaine de minutes.

CHARLES. Je ne t'ai pas entendue.

STELLA. Tu dormais. Je ne remonte pas la sonnerie.

CHARLES. Non. D'ailleurs, elle bat la breloque. *(Il appelle.)* John Winter ! John Winter ! *(A Stella.)* Où est-il ?

STELLA. Je ne sais pas. Je ne l'ai pas encore vu ce matin.

(Charles a une robe de chambre molletonnée sur sa chemise, pas de pantalon. Debout sur un pied, il frotte l'autre pied entre ses mains. Il est au bas d'un escalier étroit qui conduit à l'étage supérieur.)

CHARLES. J'ai froid.

STELLA. Va t'habiller.

CHARLES. John Winter !

STELLA. S'il pouvait t'entendre, il serait déjà là.

CHARLES. Il est quand même levé je suppose, non ?

STELLA. Je t'en prie, Charles, ne te remets pas à crier.

CHARLES. Pourquoi ?

STELLA. Tu vas réveiller Paul. Il faut le laisser se reposer ce matin. La journée sera déjà assez dure pour lui...

CHARLES. Il est déjà réveillé. Je l'ai entendu bouger. *(Il a ouvert la seule porte de la pièce et appelle vers la cuisine.)* John Winter ! Je l'ai entendu remuer dans sa chambre quand je descendais.

(De sa chambre, au premier étage, on entend la voix de Paul.)

VOIX DE PAUL. John Winter !

CHARLES. Tiens, c'est lui.

STELLA. Zut ! J'aurais voulu qu'il dorme tard ce matin. Monte et...

CHARLES. Dès que tu verras John Winter, dis-lui d'allumer le feu.

STELLA. Mais oui. Toi, monte et tâche de persuader Paul de rester encore une heure au lit.

CHARLES. Il ne marchera pas.

STELLA. Pourvu que...

VOIX DE PAUL, *il appelle à nouveau.* John Winter !

STELLA. Mais oui, grand-père. *(A Charles.)* Pourvu qu'il ne soit pas trop fatigué par ce voyage et qu'on ne le fasse pas trop boire. J'ai décidé que John Winter l'accompagnerait. Tu ne penses pas que c'est une bonne idée ?

CHARLES. Sûrement. *(Il ouvre les rideaux).* Il va faire beau.

STELLA. Monte chez lui, Charles, veux-tu ? Empêche-le de crier, sinon il va se remettre à tousser.

CHARLES. D'accord. *(Il ramasse une bicyclette qui était couchée au milieu de la pièce et l'appuie contre le mur.)* Ça va bien ce matin ?

STELLA. Maintenant ça va.

CHARLES. Plus de nausées ?

STELLA. Mais non. Mais non. Dès que j'ai pris une tasse de thé et un biscuit, ça disparaît.

CHARLES. Tu as déjà préparé le thé ?

STELLA. Oui.

CHARLES. Où est-il ?

STELLA. Dans notre chambre. Laisse la lampe, veux-tu ?

(Charles va vers l'escalier).

CHARLES. Pardon.

(Tandis qu'il monte l'escalier, Paul Southman appelle de nouveau.)

LA VOIX DE PAUL SOUTHMAN. John Winter !

CHARLES. J'arrive.

LA VOIX DE PAUL. C'est John Winter que je veux, pas toi. Je veux qu'on m'habille.

(Charles monte. Stella débarrasse le couvert qui encombrait la table centrale. Elle pose assiettes et tasses sales sur un plateau d'argent ciselé, crasseux. Elle ramasse par terre une pompe à bicyclette et la fixe

sur le vélo, puis elle va à la fenêtre et ouvre complètement les rideaux.
La pièce est grande. Le bâtiment date de 1775. Trois fenêtres donnent sur un balcon en fer. On peut entrer dans la pièce par ces fenêtres. Des marches circulaires conduisent du balcon au jardin. Une porte donne sur un palier auquel aboutit un escalier qui conduit en bas à la cuisine et à la porte d'entrée. Un escalier étroit mène aux étages supérieurs. On se rend compte ainsi que cette pièce, fantaisie architecturale, a été collée sur le bâtiment principal et qu'elle se trouve en réalité à mi-chemin du rez-de-chaussée et du premier. Pas de plafond : le toit.
Une cheminée vide. Le mobilier se réduit au strict nécessaire : une table autour de laquelle sont disposées quatre chaises, deux fauteuils et un banc bas devant la cheminée. Le mobilier et la vaisselle sont d'excellente qualité, mais dégradés par le manque de soins et d'entretien. Plusieurs centaines de livres sont entassés dans un coin de la pièce.
A partir de la dernière fenêtre de droite, le mur est incurvé. Une fresque inachevée y est peinte. Elle représente un groupe de cinq personnes et d'un chien. Le centre de la composition n'a pas été peint et on sent que toutes les figures ont été composées par rapport à un sixième personnage qui n'est pas encore peint. La peinture à l'huile est crue et criarde. Sous la fresque, un petit échafaudage avec les ustensiles du peintre. Une échelle. Cette partie de la pièce est surélevée d'une quinzaine de centimètres par une plate-forme semi-circulaire.
(Une fois les rideaux ouverts, Stella éteint la lampe. La lumière d'un beau jour d'hiver pénètre dans la pièce. On entend ouvrir et fermer la porte d'entrée, puis des pas dans l'escalier. John Winter entre.)

STELLA. Bonjour, John Winter.

WINTER. Bonjour, Mademoiselle Stella.

STELLA. Vous êtes déjà sorti ?

WINTER. Oui.

STELLA. Où êtes-vous allé ?

WINTER. Je suis allé chercher le bois pour le feu.

STELLA. Mais il est à la cave.

WINTER. Vous savez bien que...

STELLA. Quoi ? Je n'entends rien à ce que vous dites. Parlez plus fort.

WINTER. Vous ne vous rappelez pas que j'ai déménagé le bois il y a quelques jours. A cause de l'humidité, je l'ai mis dans le bûcher.

STELLA. Je ne savais pas.

WINTER. Je suis sûr que M. Charles s'en souvient, lui. Il m'a donné un coup de main.

STELLA. Enfin, maintenant, vous avez de quoi faire le feu ?

WINTER. J'ai tout laissé à la porte. Je n'ai rien voulu monter avant que la pièce...

STELLA. C'est parfait.

WINTER. Avant que la pièce soit rangée. J'ai déjà nettoyé la grille.

STELLA. Vous semblez gelé.

WINTER. Il fait froid dehors.

STELLA. Eh bien, ne restez pas planté comme ça ! Grand-père... M. Southman, vous a déjà appelé plusieurs fois. Mon mari est monté chez lui.

WINTER. J'allume d'abord le feu ou bien voulez-vous que je commence par habiller Mr Southman ?

STELLA. Je ne sais pas, je...
(Ils restent silencieux un instant).
Oh ! Allez, habillez-le, mais tâchez de le faire rester le plus longtemps possible dans sa chambre. Je veux qu'il se repose le plus possible ce matin. Un instant : j'ai à vous parler. Le monsieur qui va venir nous voir aujourd'hui...

WINTER. Mr Procathren.

STELLA. Vous savez son nom ?

WINTER. Mr Southman m'a parlé de ce monsieur hier.

STELLA. Vous savez que c'est aujourd'hui l'anniversaire de Mr. Southman ?

WINTER. Oui.

STELLA. En somme vous êtes au courant de tout.

WINTER. Tout ce que je sais, c'est que ce monsieur vient pour l'anniversaire de Mr. Southman. Il est temps que je monte. *(Il a un mouvement vers l'escalier).*

STELLA. Attendez une minute. Il vaut mieux que vous sachiez exactement ce qui se passe. Ce M. Procathren, Robert Procathren, est un poète connu. Il est également critique et il vient ici féliciter mon grand-père à l'occasion de son anniversaire. En fin d'après-midi, Mr Procathren, Mr Southman et vous, partirez pour Londres en voiture.

WINTER. Oui.

STELLA. Ce soir, à Londres, il y aura un banquet... Vous m'écoutez.

WINTER. Oui.

STELLA. Allons donc ! Vous n'entendez pas un mot de ce que je vous dis. Je vous en prie, faites attention. Ce soir on donnera un banquet en l'honneur de Mr. Southman. Vous n'assisterez pas au banquet, évidemment. Vous passerez la nuit à Londres et on vous raccompagnera ici demain. Vous n'avez pas un complet plus présentable que celui-ci ?

WINTER. J'ai mon bleu.

STELLA. Vous le mettrez. Autre chose : aujourd'hui, c'est moi qui ferai la cuisine. Qu'y a-t-il comme provisions ?

WINTER. Il y a du bacon et des légumes.

STELLA. Il nous faudra de la viande et du... Y a-t-il des fruits ? Et du café ? Y a-t-il du café ?

WINTER. Non.

STELLA. Alors, descendez au village le plus tôt possible et achetez ce qui est nécessaire. Vous avez compris ?

WINTER. Oui.

STELLA. Vous irez dès que Mr Southman n'aura plus besoin de vous.

WINTER. Il va me falloir de l'argent.

STELLA. En voici. *(Elle sort un billet de dix shillings et le lui donne.)* Ça ira comme ça ?
(John Winter ne répond pas.)
Ne soyez pas si désagréable, John Winter. Vous avez beau n'être que notre domestique, vous êtes aussi bien que moi au courant de notre position financière. Il nous est impossible en ce moment de payer nos notes aux commerçants du village, mais nous les leur paierons. Promettez-le. Vous, vous pouvez le leur dire, vous êtes bien considéré dans le village, vous ?

WINTER. Ils me haïssent.

STELLA. Allons donc !

WINTER. C'est la vérité.

STELLA. Ils voux haïssent ?

WINTER. Bien sûr. Pourquoi ne me haïraient-ils pas ? Ils me méprisent et ils me haïssent. Un me-d-ant, voilà ce que je suis. Je leur mendie un peu de viande, un peu de pain et puis quelques jours après, encore un peu de viande, encore un peu de pain. C'est de la mendicité.

STELLA. John Winter !

WINTER. Un de ces jours, ils ne marcheront plus, ou

bien c'est moi qui ne voudrai plus marcher. Alors, qu'est-ce qui arrivera ce jour-là ?

STELLA. Cherchez-vous à m'intimider ? (*Il ne répond pas.*) Je vous demande si vous essayez de m'intimider. (*Il fait un signe négatif de la tête.*) Allons, vous ne voudriez pas que Mr. Southman et son invité n'aient rien à manger, n'est-ce pas ? Vous ne le voulez pas parce que vous l'aimez autant que moi je l'aime et parce que c'est pour lui que nous luttons.

(*Charles descend l'escalier. Il est habillé et porte une tasse de thé.*)

John Winter. (*Elle va à lui et lui met les deux mains sur les épaules.*) John Winter, je veux que ce soit vous qui accompagniez mon grand-père, parce que vous êtes le seul en qui j'ai confiance. Il sera au milieu d'étrangers : tous ses amis sont disparus. S'il a peur, il paraîtra ridicule. Veillez à ce qu'il n'ait pas peur, à ce que son âge le serve, le rende grand et non pas ridicule. Veillez à ce qu'il soit ce qu'il est : Paul Southman.

WINTER. C'est un grand homme, un homme célèbre.

STELLA. Bien sûr. Et aujourd'hui, le monde sera forcé de s'en souvenir, grâce à nous. Montez l'habiller, mais essayez qu'il reste dans sa chambre.

WINTER. J'ai sorti son costume numéro un.

STELLA. Il vous attend.

CHARLES. Il est assis sur son lit en train de nettoyer son pistolet. Attention, John Winter !

(*John Winter rit et monte l'escalier.*)

STELLA. Je t'avais bien dit, n'est-ce pas, que John Winter l'accompagnerait à Londres ?

CHARLES. Oui. Tu allumes le feu ?

STELLA. Plus tard.

CHARLES. J'ai très froid.

(*Stella prend dans un coin de la pièce un petit poêle à pétrole et l'allume*).

STELLA. Assieds-toi à côté du poêle.

CHARLES. Regarde. (*Il désigne le fronton décoré au-dessus de la porte.*) Il y a un oiseau là, au-dessus de la porte. Il s'est caché derrière le linteau. Qu'est-ce qui se passait tout à l'heure ?

STELLA. Quand çà ?

CHARLES. Avec John Winter.

STELLA. Oh ! une petite révolte domestique à propos du ravitaillement que je lui demandais d'aller chercher au village. Il prétend que les villageois le haïssent. Ça se peut bien. Ils nous détestent tous. Le poêle marche ?

CHARLES. Oui.

STELLA. Ils nous haïssent parce qu'ils ne comprennent pas notre isolement. Ils ne nous comprennent pas, donc ils nous craignent, donc ils nous haïssent.

CHARLES. Tant que leur haine ne sera que passive, ils...

STELLA. Mais elle n'est pas passive. Pas du tout. Il y a trois ans, avant que tu arrives, ils avaient décidé de venir nous attaquer pendant la nuit. Tout était prévu, seulement, ils se sont mis à boire pour se donner du courage et à l'heure H, ils étaient trop saouls pour faire le trajet jusqu'ici. L'attaque a raté cette fois-là. Elle réussira peut-être la prochaine fois.

CHARLES. Qu'est-ce qu'ils pourraient bien faire ?

STELLA. Paul prétend qu'ils nous tueraient.

CHARLES. C'est pour John Winter que c'est le plus dur : il est forcé de descendre de temps en temps là-bas, nous pas.

STELLA. Enfin, ce matin, j'ai pu lui donner un peu d'argent; tout ira bien.

CHARLES. A propos, j'ai déniché ça. (*Il sort quelques pièces de sa poche.*) Il vaut mieux que ce soit toi qui l'aies.

STELLA. Merci.

CHARLES. Dis donc, crois-tu que John Winter pourrait faire une commission pour moi pendant qu'il est à Londres ?

STELLA. Quoi donc ?

CHARLES. J'ai une petite toile, je crois que je pourrais la vendre. Ça ferait toujours une dizaine de livres.

STELLA. Charles ! c'est vrai ? Tu veux bien vendre une toile ? Dix livres nous seront tellement utiles !

CHARLES. C'est le petit portrait que j'ai fait de toi il y a trois mois. Tu ne veux pas le garder ?

STELLA. Si on veut bien l'acheter, nous allons pouvoir...

CHARLES. Tu ne veux pas le garder ?

STELLA. Mais non. Nous pourrions...

CHARLES. Parfait. (*Silence*). Eh bien, c'est d'accord.

STELLA. J'expliquerai à John Winter. (*Elle va vers Charles.*) Je suis désolée, Charles, mais nous avons absolument besoin d'un peu d'argent.

(*Charles s'éloigne d'elle.*)

CHARLES. Je sais.

STELLA. Si seulement grand-père pouvait se remettre à écrire. N'importe quoi. Je suis sûre qu'il y aurait quelqu'un pour l'éditer. Rien qu'à la vue de sa signature. Le public se souvient de lui.

CHARLES. Certainement pas.

STELLA. Mais si. Sans cela, pourquoi Procathren viendrait-il aujourd'hui pour l'emmener à Londres ?

CHARLES. Ecoute, Stella, qu'y aurait-il à ce dîner ? Des gens du monde, des poètes, des peintres, des romanciers, des critiques à la mode. Ce sont précisément ces gens-là qui, il y a vingt-cinq ans, lorsque Paul écrivit « l'Abolition de l'imprimerie » se sont retournés contre lui et l'ont condamné à l'exil et au silence. Et ce sont ces gens-là qui seraient prêts à l'applaudir ? Allons donc !

STELLA. Charles...

CHARLES. Va à Londres aujourd'hui et demande à cent personnes qui connaissent Paul de nom, demande-leur ce qu'il est devenu, quatre-vingt-dix-neuf te diront qu'il y a longtemps qu'il est mort. Si quelques vieilles célébrités passent ce soir une soirée agréable avec lui, c'est parfait. Ça ne fera de mal à personne. Mais n'essaie pas d'échafauder quoi que ce soit là-dessus, ce serait inutile et cruel.

STELLA. Mais Charles, c'est une occasion comme nous n'en avons jamais eue. On parlera de ce banquet. Il faut qu'il recommence à écrire. Des articles, des satires, n'importe quoi dans un des genres qui l'ont rendu célèbre, qui ont fait de lui Paul Southman, le le pamphlétaire, le révolutionnaire.

CHARLES. Il y a quatre-vingt-trois ans.

STELLA. Je le sais.

CHARLES. Il a perdu tout contact avec le monde extérieur. Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé en dehors de ces murs durant ces vingt-cinq dernières années. Et il y a eu quelques changements dans le monde, tu sais.

STELLA. Eh bien, nous nous remettrons à lire les journaux. Nous achèterons les livres nouvellement parus et je lui en ferai la lecture.

CHARLES. Tu sais bien qu'il lui est impossible de se concentrer deux minutes pour lire ou même pour écouter une lecture. Tu sais bien, tu devrais savoir qu'il est fini. Fini ! Comment faut-il te le dire pour que tu le comprennes ? (*Pause.*) Ça ne marchera pas, Stella. (*Pause.*) Laisse-le mourir en paix.

(*Pause. Charles se dirige vers la porte.*)

STELLA. Charles, il faut que je te dise quelque chose. Charles !

(*Il s'arrête à la porte*).

Je t'ai menti.

CHARLES. Quoi ?

STELLA. Je t'ai menti.

CHARLES. Tiens ! A quel sujet cette fois-ci ? (*Elle ne répond pas.*) Allons, vas-y : avouer que tu as menti est encore plus agréable que de mentir. Ce n'est peut-être pas vrai que tu attends un bébé ?

STELLA. Non, ce n'est pas ça. Je t'ai menti au sujet de mon âge.

CHARLES. Tiens !

STELLA. Je t'ai dit que j'avais vingt-huit ans à mon dernier anniversaire. En réalité, j'en avais trente-deux.

CHARLES. Ça te fait douze ans de plus que moi au lieu de huit. Parfait.

STELLA. Tu as l'air si jeune.

CHARLES. Et après ? Tu es la seule personne que je vois ici.

STELLA. Robert Procathren arrive ce matin. Je voudrais te proposer quelque chose : si je te présentais à lui comme mon frère et non pas comme mon mari ?

CHARLES. Ne sois pas absurde.

STELLA. Si c'est absurde, très bien, n'en parlons plus. Va chercher ton petit déjeuner.

CHARLES. D'accord. Oh ! Stella...

STELLA. Oui ?

CHARLES. N'essaye pas de remettre le vieux au boulot.

STELLA. Comme tu voudras, mais j'estime que ce serait une bonne chose pas seulement pour nous, pour lui aussi.

CHARLES, *subitement en colère.* Non, non et non. Ce ne serait pas une bonne chose. Qu'est-ce que tu cherches ? Tu penses à ce que ça te rapportera et tu dresses tes plans. Hein ? c'est cela, c'est bien cela ?

STELLA. Ne me parle pas sur ce ton.

(*En silence, Stella prend le plateau, sort par la porte et descend vers la cuisine. Charles lui crie*)

CHARLES. Tout ça parce que tu ne comprends rien à rien.

(*Pas de réponse. Il va au poêle et se chauffe les mains, il noue ses lacets, puis va à l'échafaudage et examine son matériel de peinture. Stella revient et commence à essuyer la table avec un chiffon humide.*)

J'ai un douleur au côté. (*Silence.*) Depuis hier soir. Ce matin, c'est pire. (*Stella ne répond pas.*) Ici.

(*Il montre l'endroit où il a mal. Stella ne fait pas attention à lui.*)

A quelle heure est-ce qu'il arrive ce type ?

STELLA. Il n'a pas précisé l'heure. Dans le courant de la matinée.

CHARLES. Procathren. Procathren.

STELLA. Qu'est-ce que tu dis ?

CHARLES. Rien. Tu as un cadeau d'anniversaire pour Paul ?

STELLA. Oui. Une paire de pantoufles.

(*Charles a pris un petit paquet dans un sac en toile qui se trouvait accroché à l'échafaudage.*)

CHARLES. Tiens, voudrais-tu lui donner ça en même temps ?

STELLA. Pourquoi ne le lui donnes-tu pas toi-même ?

CHARLES. Je préfère que ce soit toi. Prends-le. C'est un cache-nez. Un cache-nez en laine.

(*Stella prend le paquet et le met dans le tiroir de la table*).

STELLA. Où as-tu mal ?

CHARLES. Hein ?

STELLA. Tu disais que tu avais mal. Où çà ?

CHARLES. Ici.

(*Stella pose la main sur le flanc de Charles.*)

STELLA. Ça te fait très mal ?

CHARLES. Plutôt. Je me suis peut-être froissé quelque chose. Je suis tombé de là (*Il indique l'échafaudage.*) hier. Je t'ai appelée, mais tu ne m'as pas entendu. Ne bouge pas. Tu as une toile d'araignée dans les cheveux. (*Il lui touche les cheveux.*) Non. Ce sont des cheveux blancs.

(*On entend Paul Southman qui parle à John Winter en descendant l'escalier.*)

PAUL. On va les abattre. C'est décidé. On y arrivera bien à nous deux.

CHARLES. Tes premiers cheveux blancs !

PAUL. Les abattre, et alors, attention ! La vue sera dégagée.

STELLA. Charles !

PAUL. Dégagée et on pourra voir s'ils nous préparent des embuscades.

STELLA. Je te parais affreuse, hein ! Charles, affreuse !

(*Paul Southman et John Winter sont arrivés au bas de l'escalier.*)

PAUL. Bonjour.

STELLA. Bonjour, grand-père.

CHARLES. Bonjour, Paul.

PAUL. Quelle heure est-il ?

STELLA. Il doit être à peu près dix heures moins le quart.

(*John Winter installe un fauteuil. Paul s'assied.*)

PAUL. Merci. Je viens de parler à John Winter d'une idée que j'ai eue. Une bonne précaution. Je vous mettrai au courant. Donne-moi mon petit déjeuner, John Winter. (*John Winter sort.*) Il n'y a pas de feu ?

STELLA. On va l'allumer tout de suite.

PAUL. Bien. Il fait très froid. J'ai eu froid dans mon lit toute la nuit. (*Il regarde Stella et Charles en souriant.*) C'est aujourd'hui que je joue les grands hommes, hein ?

STELLA. Oui.

PAUL. Tu as remarqué : je suis endimanché.

STELLA. Vous êtes superbe.

PAUL. Ce jour est très important pour moi. Tu sais que je m'en rends parfaitement compte.

STELLA. Je suis contente.

PAUL. Est-ce qu'on pavoisera à Londres en mon honneur ?

STELLA, *riant.* C'est bien possible.

PAUL, *riant.* Parfait.

STELLA. Bon anniversaire, grand-père. (*Elle lui donne son cadeau.*)

PAUL. Eh bien ! Dieu me bénisse ! En voilà une surprise !

STELLA. Dieu vous bénisse ! Vraiment ! Comme si vous ne vous y attendiez pas !

PAUL. C'est rudement bien enveloppé ! Et le nœud est serré ! Je me demande ce que ça peut bien être. Il faut que je l'ouvre, n'est-ce pas ? Il y a bien quelque chose à l'intérieur ?

STELLA. Laissez-moi faire.

PAUL. Mais non, mais non. Là, ça y est. (*Il ouvre le paquet et en sort les pantoufles.*) Pour mes pieds ?

STELLA. Et ceci de la part de Charles.

(*Charles se détourne.*)

PAUL. Qu'est-ce que c'est, Charles ?

(*John Winter entre, portant une tasse de thé et une assiette sur laquelle se trouvent des biscottes.*)

CHARLES. Un cache-nez.

STELLA. Tu n'aurais pas dû le dire avant qu'il n'ait ouvert le paquet.

CHARLES. Je l'ai tricoté moi-même avec la laine d'une de mes vieilles paires de chaussettes.

PAUL. Merveilleux ! Comme ça, j'aurai chaud à mes deux extrémités. (*Il s'arrête, hésitant, avant d'ouvrir le paquet.*) Pourvu qu'il ne soit pas vert ! Le vert porte malheur. (*Il sort le cache-nez qui est vert*).

STELLA. Mettez-le, grand-père. Vous êtes magnifique.

PAUL. Vraiment ?

STELLA. Bien sûr, grand-père chéri.

(*John Winter sort de sa poche un paquet de cigarettes et le tend à Paul.*)

PAUL. Qu'est-ce que c'est ?

WINTER. Un présent d'anniversaire, Monsieur.

PAUL. Merci bien, John Winter. J'ai laissé passer ton dernier anniversaire sans te le souhaiter, n'est-ce pas ?

WINTER. Oui, Monsieur.

PAUL. C'est gentil de t'être souvenu du mien. Des cigarettes. Prends-en une.

WINTER. Merci.

STELLA. Grand-papa, vous n'allez pas fumer maintenant. Prenez d'abord votre petit déjeuner.

PAUL. D'accord. (*Il commence à tremper une biscotte dans son thé.*) Stella, John Winter et moi, nous parlions de... Stella !

STELLA. Oui. (*Elle parlait doucement à Charles qui s'apprête à partir.*)

PAUL. John Winter et moi, nous avons décidé de... Où Charles s'en va-t-il ?

CHARLES. Je vais chercher mon petit déjeuner. Je peux chiper une de tes cigarettes ?

(*Après que Charles a pris une cigarette, Paul remet la boîte dans sa poche. Charles sort.*)

PAUL. John Winter ! Où es-tu ?

WINTER. Je suis là.

PAUL. Avant de descendre, j'ai vu le chien de ma fenêtre. Il boite. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Tu l'as encore battu ?

WINTER. Je ne l'ai jamais battu.

PAUL. Je te l'ai déjà dit : Je ne permets pas qu'on batte ce chien. As-tu compris ?

WINTER. Oui.

PAUL. Il fait des saletés, c'est possible, mais il vieillit et il ne sait plus très bien ce qu'il fait. Il vieillit et il devient un peu simple d'esprit. Je suppose que bientôt ce sera mon tour : tu me battras aussi. Maintenant, souviens-toi bien d'une chose...

STELLA, *à John Winter*. Vous feriez bien de descendre au village. Je vais avoir besoin des provisions.

PAUL. Le domestique sort ?

STELLA. Oui. Nous ne pouvons pas servir à Mr Procathren que du bacon.

PAUL. Pourquoi pas ?

STELLA. De la viande, John Winter, du pain, des fruits secs et du café.

(*John Winter commence à sortir en poussant la bicyclette qu'il a prise contre le mur. Paul appelle.*)

PAUL. Oh ! brave John Winter, toi qui t'infiltres au milieu des positions ennemies, veux-tu prendre mon pistolet ? Méfie-toi, ne pète pas dans la grande rue, ils te lyncheraient. (*John Winter est sorti.*) Un jour ça arrivera.

STELLA. Quoi ?

PAUL. Ils le tueront.

STELLA. Non.

PAUL. Pourquoi non ?

STELLA. Ils ne tueront pas quelqu'un qui est de leur classe. Ils le haïssent peut-être, mais...

PAUL. Veux-tu insinuer que John Winter se soit mis avec les villageois contre nous ?

STELLA. Non. Bien sûr que non.

PAUL. Je n'y avais jamais pensé. Il y a de fortes chances pour que ce soit ainsi, tu crois ?

STELLA. Mais non. Ne vous mettez pas de telles idées en tête. Je n'ai jamais voulu dire ça. John Winter est loyal et il vous aime.

PAUL. Il bat mon chien.

STELLA. Allons, grand-père, ne soyez pas ridicule. Il est évident que John Winter nous est fidèle. Rappelez-vous la nuit où ils voulaient attaquer la maison. John Winter est resté là, sur le balcon, à les attendre avec vous. Il était prêt à se battre à vos côtés contre eux. Souvenez-vous-en (*Paul ne répond pas.*) Que lui disiez-vous en descendant l'escalier ?

PAUL. Hein ? Oh oui ! Oui, Stella. Tu sais, les deux arbres, les aulnes, là, devant la porte ?

STELLA. Tweedledum et Tweedledee, oui.

PAUL. Qu'est-ce que tu dis ?

STELLA. Nous les appelions ainsi quand j'étais enfant, vous ne vous en souvenez pas ? (*Elle lève les poings comme un boxeur se met en garde.*) Ils semblaient toujours prêts à se battre. Vous vous en souvenez ?

PAUL. Bien sûr. Maintenant, ils sont morts.

STELLA. Ils sont morts ?

PAUL. Et on va les abattre.

STELLA. Pourquoi ?

PAUL. Parce qu'ils sont dangereux

STELLA. Dangereux ! Mais pour qui ?

PAUL. Pour nous. Je les ai vus hier tels qu'ils sont, blanchis par l'âge, desséchés. Il ne faut pas qu'ils restent devant la maison. Il faut les abattre.

STELLA. Je grimpais dans leurs branches quand j'étais petite, avec Ellen.

PAUL. Tu es bien d'accord ? Il faut les abattre !

STELLA. Si vous pensez que c'est indispensable.

PAUL. Je le pense et il faut que ce soit fait immédiatement.

STELLA. Bon.

PAUL. Oui, rapidement. Cela nous sera moins pénible. Moi aussi, je me souviens d'eux. Ils étaient couverts de feuilles le matin où je suis arrivé ici, il y a vingt-cinq ans. Ils masquaient la maison lorsqu'on s'en approchait et une fois que l'on était arrivé à la porte, ils vous couvraient de leur ombre. C'est moi qui les abattrai avec John Winter.

STELLA. Non, pas vous, grand-père. Ce n'est pas un travail pour vous.

PAUL. Je les abattrai avec John Winter. Tu penses que je ne suis pas assez fort. Eh bien si, je suis assez fort. Ce doit être fait avec beaucoup de soin : il faut qu'ils tombent du côté opposé à la maison. (*Il sort une cigarette de sa poche.*) Je peux fumer maintenant ?

STELLA. Si vous voulez

PAUL. Quel bon garçon, ce John Winter ! Il y a quelque chose d'écrit sur la boîte. Lis-le-moi.

STELLA, *lisant*. Avec ses meilleurs vœux d'anniversaire. Votre serviteur dévoué. John Winter. (*Ils rient.*)

PAUL. C'était absurde de l'avoir soupçonné de trahison.

STELLA. Absurde, en effet.

PAUL. Tu en veux une ?

STELLA. Volontiers, merci.

PAUL. John Winter les a sans doute volées.

STELLA. Sans doute.

PAUL. Assieds-toi.

STELLA. J'ai des tas de choses à faire.

PAUL. Juste une minute. Le temps que nous fumions nos cigarettes.

(*Stella prend un tabouret et s'assied à côté de lui.*)

Tu as des allumettes ?

STELLA. Oui.

PAUL. Ces deux arbres, c'était pour toi un souvenir d'enfance : Tweedledum et Tweedledee.

STELLA. Oui. Quand Ellen et moi étions petites, c'étaient des amis. Nos seuls jouets pour ainsi dire. Complaisamment, ils se prêtaient à mille déguisements; nous étions dans d'autres lieux, dans d'autres mondes

PAUL. Maintenant, ils sont laids, laids et vieux et morts.

STELLA. Oui.

PAUL. Aussi, vais-je les abattre.

STELLA. Mais oui. Quand sont-ils morts ?

(*Charles, dans la cuisine, crie.*)

VOIX DE CHARLES. Fous-moi la paix ! Fous-moi la paix !

PAUL. Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

STELLA. C'est Charles. (*Elle va à la porte et appelle.*) Charles !

CHARLES, *d'en bas*. Ce n'est rien. C'est le chien.

PAUL. Qu'est-ce qu'il est encore en train de faire à cette pauvre bête.

STELLA. Je ne sais pas.

PAUL. Pourquoi détestez-vous mon chien, tous ?

STELLA. Il est énorme et il veut tout le temps entrer dans la maison. Et puis, il pue.

PAUL. Moi aussi peut-être je pue, moi aussi je suis vieux. Bientôt, moi aussi on me mettra à la porte de la maison.

STELLA. Ne vous attendrissez pas sur vous-même.

PAUL. Qu'est-ce que tu dis ?

STELLA. Rien.

PAUL. Stella, qu'est-ce que tu as dit ?

STELLA. Charles est très gentil avec votre chien.

PAUL. Alors pourquoi crie-t-il après lui et regarde, regarde ce qu'il est en train de faire. (*Ils se retournent pour examiner la fresque.*) Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que c'est que ces personnages monstrueux, et mon chien, tu vois, c'est mon chien. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? Je n'y comprends rien. Ça a un titre ?

STELLA. Je n'en sais rien.

PAUL. Toute chose devrait porter son titre. Il ne t'en parle jamais ?

STELLA. Il n'est pas bavard.

PAUL. Je ne le comprends pas. Quand j'ai abandonné mon livre et que je me suis retiré ici, j'avais soixante ans et j'avais des raisons pour le faire. On m'avait rejeté de la société, mes ennemis m'ont acculé dans ce trou. La peinture de Charles était connue quand il avait... quel âge au juste ?

STELLA. Quinze ans.

PAUL. Maintenant, il en a vingt. Personne ne l'avait attaqué. On le célébrait comme un prodige. Et il est venu ici, t'a épousée. Et maintenant, il vit ici avec un vieux, un pauvre vieux déchet. Et tout ce qu'il peint, il refuse de le montrer, excepté ça, cette fresque ! Qu'est-ce qu'il va y avoir au centre ? (*Il désigne la partie inachevée.*)

STELLA. Là ? Oh ! un autre personnage. Une femme. Charles veut que je lui serve de modèle, mais je n'ai pas encore eu le temps de poser.

PAUL. Une femme ? Et tous les autres personnages la regarderont ?

STELLA. Il me semble, oui.

PAUL. Je n'y comprends rien.

STELLA. Oh ! Grand-père ! (*Elle rit.*) J'ai quelque chose à vous montrer. J'ai découvert ça l'autre soir. (*Elle sort de la poche de sa robe une page de magazine et la déplie.*) C'est tiré d'un magazine qui s'appelle le « Tatler », c'est un vieux numéro d'il y a plusieurs années. Regardez.

PAUL. Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

STELLA. Lisez.

PAUL, *il met ses lunettes et lit.* « L'honorable Robert Procathren, photographié après son mariage avec Mis Amanda Masters, fille de Mr et Mrs Sébastien Masters de... » C'est déchiré. Un magnifique jeune homme !

STELLA. N'est-ce pas ?

PAUL. Et dire qu'un jeune homme si élégant et sûrement si spirituel va venir nous voir !

STELLA. Qu'est-ce que ça a d'étonnant ?

PAUL. Mais enfin, regarde-le. Regarde la façon dont il est vêtu. Ses cheveux sont admirablement bien coupés et si on pouvait les apercevoir, tu verrais avec quel art ses ongles sont taillés. Son linge est aussi bien amidonné que le papier sur lequel il m'a écrit. Mais, ma chère, c'est évident, c'est un homme célèbre et qui appartient à la meilleure société. Tiens, regarde, il a de tout petits pieds et des chaussures pointues. (*Il tapote ses grosses chaussures noires*).

STELLA. Vous vous moquez de lui ?

PAUL. Absolument pas. Il me fait peur.

STELLA. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

PAUL. Voyons, mon enfant, tu sais bien ce que ça veut dire : avoir peur. J'ai peur de lui.

STELLA. Paul !

PAUL. Toute son apparence m'est étrangère.

STELLA. Ce qui importe, c'est ce qu'il est, non pas la façon dont il s'habille. C'est un de vos admirateurs. Vous n'allez pas le rencontrer sur un plan d'égalité, c'est lui qui se sent inférieur à vous, c'est lui qui a peut-être peur de vous rencontrer.

PAUL. Tu t'emballes ! Mais c'est pour ce soir que j'ai peur.

STELLA. Vous ne devez pas avoir peur.

PAUL. Essaye de me comprendre.

STELLA. Regardez-moi, m'aimez-vous ?

PAUL. Bien sûr.

STELLA. Alors, si vous m'aimez, vous n'aurez pas peur.

PAUL. C'est si simple que ça, crois-tu ? Je suis vieux, un rien m'effraie.

STELLA. Paul. (*Elle lui saisit le bras.*)

PAUL. Tu me fais mal.

STELLA. Vous avez plus de valeur que n'importe lequel d'entre eux. Ils comprennent que ces vingt-cinq ans d'exil, que l'épreuve par laquelle vous êtes passé

sont la preuve même de la justesse de toutes les idées que vous avez exprimées dans vos pamphlets, et c'est pour ça, ce soir, qu'ils veulent vous rendre hommage. Paul, vous ne comparaissez pas devant des juges !

PAUL. Si. Ils me jugeront sur la façon dont je me tiens à table.

STELLA. Quand ils vous verront, c'est de tous vos poèmes qu'ils se souviendront.

PAUL. Ils riront en me voyant tripatouiller mon couteau et ma fourchette.

STELLA. De vos poèmes, de vos essais sur la politique.

PAUL. Un vieil imbécile ! Voilà ce que je suis ! Pas fichu de manger les plats qu'ils me serviront. Un seul verre de vin me monte à la tête et je babille comme un bébé. J'aurai envie d'aller aux cabinets pendant leurs speeches, je ne pourrai pas, je me mouillerai et tu seras en colère !

(*Un moment de silence, puis Stella lui parle avec tendresse.*)

STELLA. Vous n'avez rien à craindre, je vous le promets. Vous ai-je jamais fait une promesse que je n'ai pas tenue ?

PAUL. Jamais.

STELLA. Alors vous pouvez me faire confiance. Ce soir, vous n'aurez pas peur. (*Elle lui donne son mouchoir.*) Essuyez-vous les yeux.

PAUL. La tête me tourne.

STELLA. C'est la cigarette. Vous vous souvenez de ce que vous avez dit tout à l'heure ? C'est aujourd'hui que je dois jouer les grands hommes. Voilà ce que vous avez dit.

PAUL. Je plaisantais, ma chérie.

STELLA. Peut-être plaisantiez-vous, mais c'est cela que vous devez faire. Jouer les grands hommes. Maintenant, en ce moment, vous pouvez me parler de vos craintes. Parce que nous sommes seuls et que je vous aime. Mais, à partir du moment où Procathren arrivera, il vous faudra jouer le grand homme. Ce jeune homme est élégant et spirituel. Parfait. Vous êtes spirituel et élégant vous aussi à votre façon. Et s'il le faut, vous jouerez un peu la comédie; vous adoriez ça autrefois, maman me l'a dit. (*Paul rit.*) C'est vrai, hein ? Eh bien, il faudra vous souvenir de tout ça ce soir .

PAUL. J'aurais voulu être mieux habillé.

STELLA. Vous êtes très bien comme ça.

PAUL. J'aurais voulu avoir un complet nef.

STELLA. Grand-père, c'est un nouveau départ pour vous. Depuis vingt-cinq ans, depuis mon enfance, nous attendons ce moment. Ne le laissez pas passer ! Allez à Londres aujourd'hui, rencontrez ces gens, montrez-leur que vous êtes toujours aussi actif, aussi brillant, et puis... et puis... remettez-vous à écrire. Faites cela et vous n'aurez pas à jouer le grand homme. Vous en serez un.

(*Un temps.*)

PAUL. Et toi, Stella, qu'est-ce que tu espères retirer de tout ça ?

(*Charles entre.*)

STELLA. Rien, je vous le jure. Je crois en vous. C'est tout.

PAUL. Tu veux une cigarette.

STELLA. Peut-être vous ont-ils demandé de revenir parce qu'ils ont besoin de vous. Peut-être ont-ils besoin de votre sagesse, de vos conseils ?

PAUL. Pourquoi leur donnerais-je des conseils ? Ils ne sont rien pour moi.

CHARLES. Bravo !

STELLA. Mais c'est votre devoir, grand-père.

CHARLES. Stupidité !

STELLA, *se retournant vers Charles.* Toi, mon petit homme, qu'est-ce que tu en sais ? Toi avec tes toiles que tu enfermes, sans doute parce qu'elles ne sont pas montrables. Toi qui trembles misérablement devant la moindre critique.

CHARLES, *criant.* Stella.

(*Un temps*)

STELLA. Oui, Charles ?

CHARLES. Monte, j'ai à te parler. (*Il monte l'escalier.*)

STELLA. Oui, Charles.

PAUL, *lui montre la coupure.* Stella, regarde cet homme. (*Charles descend.*)

STELLA. Je l'ai déjà vu. Votre nez coule. Mouchez-vous.

CHARLES. John Winter est sorti ?

STELLA. Oui.

CHARLES. Je croyais qu'il devait allumer le feu avant de sortir.

STELLA. Faut d'abord que j'ai ce qui est nécessaire pour faire le déjeuner.

CHARLES. J'ai bougrement froid.

PAUL. Charles ! Hé, Charles ! regarde ça. (*Il lui montre la coupure.*)

CHARLES. Tout de suite. Stella ! (*Elle se peigne devant un fragment de glace qui est au-dessus de la cheminée.*) Je voudrais terminer ma fresque. Quand auras-tu le temps de poser ?

STELLA. Je ne sais pas.

PAUL. Charles, regarde.

CHARLES. Tout de suite, Paul. Penses-tu avoir le temps aujourd'hui, Stella ?

STELLA. Non. Pas aujourd'hui. Je n'aurai pas une minute à moi.

CHARLES. Pourquoi pas, quand Paul sera parti ?

STELLA. Je verrai, mais je ne pense pas.

CHARLES. Ça fait trois semaines que je te le demande.

STELLA. Je sais.

CHARLES. Eh bien, Paul, qu'est-ce que tu veux ?

PAUL. Regarde ça.

(*Charles prend la coupure*).

CHARLES. Qui est-ce ?

PAUL. Lis, c'est marqué.

CHARLES, *lisant.* « L'honorable Robert Procathren, le jeune poète... » Oh !

PAUL. Un rudement beau jeune homme, n'est-ce pas ?

CHARLES. En effet. Tu l'as vu, Stella ?

STELLA. C'est moi qui l'ai donnée à Paul.

CHARLES. «... le jeune poète et critique distingué. »

PAUL, *répétant.* Le jeune poète et critique distingué.

CHARLES. Paul, dis-moi...

PAUL. Oui, fiston ? Quoi ?

CHARLES. N'est-ce pas exactement le genre d'homme que Stella admire, qu'elle admire même énormément ? Net, droit, raidi.

PAUL. Mais oui, mais oui.

CHARLES. Aimant passionnément la vie. Pas comme nous, mon vieux, pas comme toi et moi que Stella méprise. Non, voilà un homme qu'elle pourra admirer : ce Procathren.

STELLA, *elle se retourne et s'écrie.* Je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi.

CHARLES. Elle l'admirera pour ce qu'il est, pour ce qu'il fait aussi, pour la façon dont il mène sa vie. Oui, oui, il plaira sûrement à Stella. Il lui plaira même beaucoup.

STELLA. Merde, merde, merde et merde !

CHARLES. Mais qu'est-ce donc que ce Procathren ?

PAUL. Tu vas me le dire, tu vas me le dire.

CHARLES. C'est un homme. Et pouvons-nous deviner ce qu'un homme comme lui dira à une femme comme Stella ?

PAUL. Oui, nous pouvons le deviner.

CHARLES. Il lui dira qu'il considère la vie comme une aventure et la mort comme un ennemi qu'il nous faut combattre sans espoir; qu'il nous faut accepter la vieillesse avec dignité. C'est sûrement un homme plein de charme, difficile de s'attendrir sur lui peut-être, mais plein de charme. Résumons-nous : un homme net, sobre, respectable, conscient de ses responsabilités.

STELLA. Je m'en vais.

CHARLES. Plein de retenues, réaliste, raisonnable.

PAUL. Un homme admirable.

CHARLES. Un homme du monde ! qui compose des vers avec autant de soins qu'il s'habille. Les pensées coulent doucement et vous bercent. Et ses poèmes d'amour. Ah ! Stella ! Ses poèmes d'amour ! qui tout d'un coup lui vinrent à l'esprit alors qu'il contemplait l'intérieur des cuisses de sa maîtresse, une si délicieuse femme du monde. (*Il donne un coup de coude à Paul qui glousse.*) Oui, Stella, moi aussi j'ai connu ces charmants poètes. Ils puent bon, mais ils puent.

STELLA. Tu es jaloux.

CHARLES. Oui, mon amour.

STELLA. Ah ! toi, tu n'as peut-être pas beaucoup de charme, mais, Seigneur ! pour pouvoir s'attendrir sur toi, on le peut. Tiens, à te voir assis là, comme ça, tu me donnes envie de pleurer.

CHARLES. Il y a quelqu'un...

STELLA. Oui, envie de pleurer...

CHARLES. Il y a quelqu'un dans l'escalier.

(*On entend quelqu'un qui monte l'escalier.*)

STELLA. Ecoutez.

CHARLES. C'est sûrement lui. (*A Paul.*) Ce monsieur qui vient, tu sais, pour t'emmener en promenade.

STELLA. Restez tranquilles tous les deux. Vous êtes prêts ?

CHARLES. Toujours prêts. (*Il se lève, va derrière Paul et lui souffle.*) Ta braguette est déboutonnée.

(*Paul regarde, s'aperçoit que sa braguette n'est pas déboutonnée et rit*).

STELLA. Taisez-vous.

(*Elle a un mouvement vers la porte qui s'ouvre. John Winter entre, portant des paquets. Charles et Paul éclatent de rire.*)

CHARLES. Le critique bien connu.

PAUL. Faut que je fasse une révérence, un simple plongeon ou une petite inclinaison de tête ? (*En riant, il mime au fur et à mesure ce qu'il dit.*)

STELLA. Vous me faites passer pour une idiote, John Winter.

WINTER. Excusez.

CHARLES. Prends-t-en à moi, Stella. Allons, prends-t-en à moi.

STELLA. Vous avez ramené toutes les provisions ? Parfait. (*Elle prend les paquets.*) Je vous ai déjà dit n'est-ce pas, que c'est moi qui ferai la cuisine aujourd'hui ?

WINTER. Oui.

STELLA. Accompagnez Mr Southman dans sa chambre. Il restera à s'y reposer jusqu'à l'arrivée de Mr Procathren.

WINTER. Très bien.

STELLA. Paul, vous m'entendez ?

PAUL. Je me sens en très bonne forme. Tu n'as pas rencontré ce monsieur au village, John Winter ?

WINTER. Non, Monsieur, mais il y a eu...

(*Stella l'intrrompt. Les deux conversations suivantes sont simultanées*).

STELLA. C'est de la viande ?

WINTER. Oui.

STELLA. Qu'est-ce que c'est?

WINTER. Du bœuf.

STELLA. Et les légumes ?

WINTER. Voilà.

STELLA. Vous serez gentil de les éplucher.

Voilà les fruits secs.

WINTER. Tout de suite.

STELLA. Parfait. Où est le café ? Pourquoi n'en avez-vous pas ramené ? Nous n'en avons plus.

WINTER. Je n'en ai pas trouvé.

STELLA. Ils n'ont pas voulu en donner ?

WINTER. Il y a eu du remue-ménage au village.

STELLA. Comment ça ?

WINTER. Au village, il y avait du tohu-bohu.

STELLA. Paul, Charles, vous avez entendu ?

CHARLES. Il s'est sans doute perdu.

PAUL. Mais non. Il est trop malin pour ça.

CHARLES. Il a sans doute changé d'avis.

PAUL. Et pourquoi ça ?

CHARLES. Il s'est probablement décidé à ne pas perdre son temps avec un vieux brigand comme toi.

PAUL. Charles !

CHARLES. Oui.

PAUL. Je ne veux pas aller me reposer.

CHARLES. Ça te fera du bien.

PAUL. Alors, bon.

CHARLES. Tu n'est pas forcé de dormir. Tu pourras lire.

PAUL. Tu ne voudrais pas pas me faire la lecture.

CHARLES. John Winter te fera la lecture. J'ai retrouvé un exmplaire d'« Alice » parmi mes affaires. Tu le veux ? Ce sera un petit cadeau supplémentaire.

CHARLES. Quoi ?

STELLA. Il y a eu des incidents au village.

CHARLES. Quoi donc ?

WINTER, *il parle à Paul.* Les bruits qui courent au village sont assez confus, Monsieur. J'ai cependant pu recueillir quelques informations.

PAUL. Alors ?

WINTER. Trois soldats se sont échappés d'un camp d'internement. Ils se sont glissés jusqu'au village et on pense qu'ils ont passé la nuit dans la salle du patronage. Ce matin de bonne heure, ils en sont sortis et ont commencé à marauder et à piller. Ils n'étaient pas armés, mais ils ont cependant terrorisé les villageois. Avec tout le ravitaillement qu'ils avaient dérobé, ils se sont retirés du village et maintenant, ils se cachent aux alentours.

PAUL. Merci, John Winter. Un excellent rapport. Particulièrement clair.

WINTER. Merci, Monsieur.

STELLA, *à Charles.* Attends un peu et il va faire le salut militaire.

PAUL. Examinons la situation.

STELLA. Mais...

PAUL. Tais-toi, Stella. Vous, John Winter, avez-vous une suggestion à faire ?

WINTER. Je ne pense pas, Monsieur, que vous soyez en face d'un danger immédiat. En agissant comme ils l'ont fait, ces soldats sont devenus automatiquement nos alliés alors qu'ils ignorent tout de nous. Même notre existence. Ils ont créé une diversion dans le village qui facilite énormément votre départ pour Londres.

PAUL. Tu crois que les villageois se seraient opposés à mon départ ?

WINTER. Mes renseignements me le laissent supposer, Monsieur.

PAUL. Et tu ne nous en as rien dit ?

WINTER. Tout était prévu, Monsieur.

PAUL. Il nous faut considérer l'idée d'une alliance avec ces soldats. On pourrait même envisager la possibilité de leur offrir cette maison comme...

STELLA. Cessez de jouer aux petits soldats et écoutez-moi. Tous deux vous allez à Londres aujourd'hui dans un but précis. Nous n'avons pas le temps de jouer avec vous aux grandes manœuvres.

(*Paul et John Winter se taisent.*)

Très bien. Capitaine Winter, accompagnez le général Southman dans sa chambre.

PAUL. Stella, je...

STELLA. En route, grand-père, vous pourrez faire de la stratégie aussi bien là-haut qu'ici.

(*John Winter prend le bras de Paul. Ils commencent à monter.*)

PAUL. Où est cet exemplaire de « Alice », Charles ?

CHARLES. Je te l'apporte.

STELLA. Vous n'allez pas lire, vous allez vous reposer.

PAUL. Charles m'a dit que je pourrai lire.

STELLA. Non. Maintenant il faut vous reposer.

(*Paul et Winter sont montés.*)

Tu les as entendus ? C'est grotesque. Ces deux vieillards en train de se griser de termes militaires. Tu les as entendus... Situation..., diversion..., danger immédiat... alliance...

CHARLES. Oui, je les ai entendus.

STELLA. Grotesque !

CHARLES. Mais je croyais que tu étais consciente du très réel danger qui nous menace.

STELLA. Bien sûr. Ce danger est réel. Il suffirait que les villageois soient pris d'un mouvement de rage pour qu'ils montent ici et nous tuent tous. Ils ont raison de nous en vouloir et de nous haïr. Quand Paul vint ici après s'être retiré d'un monde qui ne voulait plus de lui, c'est le village qu'il prit pour cible. (*Elle a trouvé à même sa poche deux cigarettes. Elle en jette une à Charles.*) Tiens, prends. Toute sa hargne issue de son amour-propre blessé s'est retournée contre les gens du village. Le satiriste qui venait de secouer le monde s'en prenait à eux, pauvres paysans, dans un hameau délabré. Ils ont réagi comme le reste du monde et ils nous ont — comme dirait Paul, déclaré la guerre. Cette guerre n'a pas cessé depuis mon enfance. C'est pour ça que toutes ces bêtises que dit Paul, encouragé par John Winter, me font peur. Il ne s'agit pas de parler, mais de sauver nos vies. Raisonnablement, nous ne pouvons pas espérer nous défendre contre les villageois. Donc, il faut que nous partions, il faut nous enfuir si tu préfères. Mais comment ? Toi et moi sommes impuissants. Un seul homme peut nous sauver. Procathren. Je sais qu'à tes yeux il n'a pas de valeur, mais c'est à lui que nous devons nous adresser. Il peut nous aider. Tu dois bien l'admettre, nous avons besoin de secours. Dans ce cas-là, je mets ma fierté de côté. Je n'ai plus aucun orgueil. Essaie de t'en souvenir, Charles, je suis une femme. Tâche de ne pas t'en souvenir seulement lorsque je suis nue. Je suis une femme et je porte un enfant. On dit que les femmes enceintes ont des hallucinations ? Est-ce vrai ? je n'en sais rien. Je sais seulement que je suis possédée par une solitude lourde à supporter; la même solitude, sans doute, qu'éprouvent les amants délaissés. (*Un silence, puis.*) Les amants, je ne sais rien de ce qu'ils font, de ce qu'ils disent, les amants. Je l'imagine. J'imagine ce qui doit faire leurs délices : les prévenances mutuelles, un sourire, les caresses d'un corps dénudé, la nuit. De tout cela, ils tissent des souvenirs qu'ils retrouveront après la mort, dans une autre vie où ils seront réunis et seuls à la fois. Moi, si je mourais aujourd'hui, mon bonheur éternel tiendrait dans un seul souvenir de toi, Charles, si fugace : lorsque tu vins ici à ta première visite, tu t'es tenu là au seuil de la porte (*Elle sourit.*) et tu m'as tendu la fleur qui ornait ton chapeau. Je croyais alors que nous allions être des amants, mais, aussitôt mariés, tu n'as plus cherché à me comprendre, tu ne m'as rien expliqué, tu ne m'as rien donné, qu'un enfant conçu dans la violence.

C'est pourquoi aujourd'hui, je dois demander secours à un étranger. Je n'ai pas d'armes féminines à ma disposition — je ne suis plus une jeune fille — je ne sais plus rire et je ne suis pas spirituelle. Je ne puis me servir ni de mon esprit ni de ma beauté, je peux seulement faire appel à ses sentiments de charité pour qu'il m'emmène loin d'ici.

(*Elle s'arrête. Charles lui tourne le dos. Comme Stella recommence à parler, on entend une seule note de trompette, lointaine, en direction du village*).

Pourquoi ne parles-tu pas ? Maintenant ! Pourquoi ne parles-tu pas maintenant ? Tu aurais pu me sauver, me libérer de cette maison si seulement tu avais eu le courage de vaincre ta peur, ta peur de la vie, si tu avais voulu revenir chez les vivants. Même maintenant, tu pourrais tuer ma crainte, mon désespoir, si tu voulais me dire, me montrer ce qu'est l'amour; parle-moi, Charles. Charles, aide-moi.

(*Charles va aller vers elle. On entend à nouveau la trompette. La sonnerie s'est rapprochée. Un son rauque plein de défi. En l'entendant Charles et Stella se figent.*)

CHARLES. Qu'est-ce que c'est ?

STELLA. Je ne sais pas.

(*Nouvelle sonnerie. Charles écoute. Paul crie de sa chambre.*)

PAUL. Qu'est-ce qu'il y a ?

STELLA. Je ne sais pas, grand-père. Mon Dieu ! je ne sais pas.

CHARLES. Ça s'est rapproché.

STELLA. Oui, ça s'est rapproché.

PAUL. Qu'est-ce que c'est ? Quel est ce bruit ?

(*Nouvelle sonnerie.*)

RIDEAU

(VOIR LES CONDITIONS PAGE 44)

acte 2

Même décor. Quatre heures plus tard au début de l'après-midi. Le feu est allumé.

Paul et Stella, assis à table, finissent de déjeuner.

Il n'y a personne devant le couvert de Charles qui n'est pas là.

John Winter commence à desservir. Un silence. Puis, Paul se retourne subitement vers Stella et lui demande :

PAUL. Qu'est-ce que tu as dit ?

STELLA. Je vous ai déjà répondu : oui, il y a eu encore une sonnerie au loin, et puis, ça s'est arrêté.

PAUL. Qu'est-ce que c'était ?

STELLA. Je n'en sais rien.

PAUL. C'était un clairon, ça, je le sais. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Tu n'as rien vu ?

STELLA. Nous n'avons pas cherché à voir. (*Elle met sa tête dans ses mains.*)

WINTER. Vous avez terminé, Monsieur ? (*Il indique l'assiette de Paul.*)

PAUL. Quoi ? Oui. Oui, merci. (*John Winter retire l'assiette.*) Sans doute une farce des villageois.

STELLA. C'est la première fois qu'ils osent s'approcher aussi près de la maison.

PAUL. Oui. Ils deviennent culottés. Tu as eu peur ?

STELLA. Très peur.

PAUL. Tu ne dois pas avoir peur. (*Il regarde la pendule.*) Quelle heure est-il ?

STELLA. Une heure trente-cinq.

PAUL. Tu sais, je commence à ne plus y voir. Il n'y a pas si longtemps je pouvais lire l'heure d'ici. Une heure trente-cinq. (*Un silence. Il prend une fourchette et dessine des marques profondes avec elle sur la nappe.*) Il ne va plus venir, n'est-ce pas ?

STELLA. Procathren ?

PAUL. Oui.

STELLA. Bien sûr que si. Cessez de faire ça. Il a probablement été...

PAUL. Il a changé d'avis, Charles l'avait bien dit. Il a décidé de ne pas venir me voir.

STELLA. Il est encore tôt.

PAUL. Non. Il a changé d'avis.

STELLA. Grand-père, ça vous ferait beaucoup de peine s'il ne venait pas ?

PAUL. Eh bien, oui. Oui, je serais désappointé.

STELLA. Grand-père, soyez gentil. Essuyez-vous la bouche.

(*Paul s'exécute. Charles descend en coup de vent l'escalier. Il porte un livre avec lui qu'il jette sur la table devant Paul.*)

PAUL. Hello, Charles ! (*Il rit.*)

CHARLES. Tiens. C'est l'exemplaire d' « Alice au Pays des Merveilles » que je t'avais promis.

PAUL. Merci, Charles. Stella, puis-je avoir quelque chose à boire ?

STELLA. De l'eau ?

PAUL. Oui, s'il te plaît.

STELLA. Voulez-vous aller chercher de l'eau, John Winter ?

(*John Winter sort vers la cuisine en emportant les plats. Paul feuillette le livre.*)

CHARLES. Il n'est toujours pas là ?

(*Il se met derrière Stella, les mains sur les épaules de Stella. Les mains de Stella remontent vers les siennes.*)

STELLA. Non.

CHARLES. J'espère qu'il viendra.

STELLA. Pour moi, tu l'espères ?

PAUL. Qu'est-ce que vous racontez ?

CHARLES. Rien, Paul, rien.

STELLA. Il faudrait qu'il arrive bientôt s'ils doivent être à Londres ce soir.

CHARLES. Oui. Tu l'attendais pour déjeuner ?

STELLA. Oui. Je ne sais pas trop pourquoi.

PAUL. John Winter a apporté l'eau ?

STELLA. Non. Pas encore. Ah ! le voici.

(*John Winter entre, portant une carafe et des verres.*)

PAUL. Je sais me servir moi-même. Tu as donné à manger au chien, John Winter ?

WINTER. Oui, Monsieur; il y a quelque temps.

PAUL. Il doit faire très froid dehors. S'il veut entrer, laisse-le faire.

WINTER. Il semble vouloir rester dehors.

PAUL. Il a été effrayé par ce bruit ?

WINTER. Je ne sais pas, Monsieur.

STELLA. John Winter, voudriez-vous monter au premier voir si Mr Procathren arrive ?

PAUL. Il ne viendra plus.

STELLA. Allez-y, John Winter.

(*John Winter monte au premier*).

PAUL, *il chante.* Il ne viendra pas, il ne viendra pas. Il ne viendra pas du tout, après tout.

STELLA. Taisez-vous, grand-père. Puisque vous avez tellement réclamé de l'eau, pourquoi ne la buvez-vous pas ? Charles, je voudrais que tu...

PAUL, *ayant bu un peu d'eau, il se met soudain a lire.*

« Il fut un temps, dit la tortue à la tête de veau, il fut un temps où j'étais une vraie tortue .» Alors le monde n'était pas assez grand pour que j'y vive. Chaque fois que j'ai élevé la voix, je me suis cogné la tête. Quel brave petit gars j'étais, beau et courageux et gai !

(*Charles et Stella parlent à part.*)

Comme je les faisais rire ! Comme ils m'aimaient ! Avez-vous jamais entendu — senti plutôt — le grondement des applaudissements éclater dans votre tête comme dans une marée de sang ? Mais dommage !

Qui s'est cassé sa p'tit' gueule ?

Qui s'est foutu par terre ?
Southman tu nous engueul'
Te v'là sur ton derrière !

Plaignez, plaignez l'pauv' Paul
Foutu, fichu,
On n'en veut plus
Il est foutu,
Turlututu

Voilà ce qu'ils chantaient dès la parution de « l'Abolition de l'imprimerie » lorsque, déjà, j'étais en route pour ici. Et c'était vrai. J'étais foutu. Turlututu.

STELLA. Dis-lui quelque chose. Empêche-le de divaguer.

CHARLES. Hou, hou !

PAUL. Qu'est-ce que c'est que ça ? A moi qui étais autrefois une véritable tortue, tu me parles comme à une chouette.

STELLA. C'est ça, Paul, une vieille chouette en train de dire des bêtises.

PAUL. Hou ! Hou !

CHARLES. Les chouettes, ça regarde par la fenêtre et ça en voit des choses !

PAUL. Eh oui, les jolies madames en train de se coucher.

CHARLES. Tout ça est bien fini, hein ?

PAUL. Eh oui, mes yeux ne sont plus fameux.

CHARLES. Seulement tes yeux ?

PAUL. Oh ! j'ai bien saisi ce à quoi tu fais allusion, jeune paillard. Mon fusil n'est pas plus chargé que sa balle à blanc, mais tu aurais été fier de moi autrefois. A l'époque où j'écrivis « l'Abolition », j'étais plein du suc de la vie. J'allais tout droit dans la chambre de cette vieille putain, la société, et retroussais ses jupes. Alors, ce furent les petits cris habituels quand je découvris mes — comment dire ? Bon, passons ! Hello, Monsieur, mais Dieu me pardonne ! C'est votre machin truc ! Ah ! Ah ! le turgis pénètre dans la forêt... Vas-y, vas-y à fond. Donne ! Donne !

(*Procathren a monté l'escalier et est sur le pas de la porte. Personne ne le voit.*)

J'avais à peine fini mon geste obscène qu'ils accouraient tous pour protéger la vieille salope. Andrew Vince lui remontait ses culottes, John Wisleshbin ajustait ses jupes et Arthur Howel m'a arrêté, moi, qui avais abusé d'elle. L'accusation contre Paul Frederik Southman. (*Il bat la mesure sur le bras de son fauteuil.*) Paul-Frederik Southman, vous êtes accusé d'avoir violé cette célèbre et bien-aimée putain : la Société. En effet, votre esprit caústique, votre humour l'ont montrée telle qu'elle est, différente de ce que les hommes la rêvent. Vous avez détruit ainsi les illusions de la jeunesse, bouleversé la sagesse de la maturité. Et en outre, ce viol, vous avez eu la perversité de le commettre non pas avec l'organe affecté à cet usage, mais avec votre plume. Témoins à charge : Andrew Vince. Ce témoin affirme avoir trouvé la pauvre vieille dame fort secouée par cette triste expérience, John Ussleigh : Ce témoin, éditeur de son état, déclare avoir assisté au viol tout en certifiant qu'il avait eu alors l'impression d'être en face d'une manifestation d'amour réel. Un jeune homme dont nous taisons le nom : ce jeune homme admet avoir entretenu des rapports intimes avec la Société. Comme la défense lui demande si les tares de la Société ne lui avaient pas fait horreur, il répond : Je croyais que toutes les femmes étaitent faites comme ça.

Témoins de la défense : Aucun.

La sentence : l'exil.

(*Il voit Robert Procathren. Les deux hommes se fixent à travers la pièce. Stella se retourne et reconnaît tout de suite Robert*)

STELLA. Mr Procathren ?

ROBERT. En effet.

STELLA. Je suis Stella Heberden.

ROBERT. Bonjour.

STELLA. Bonjour. Je vous présente mon grand-père, Paul Southman et mon mari, Charles.

ROBERT. Comment allez-vous ?

STELLA. Entrez, je vous en prie.

ROBERT. Merci. J'ai laissé ma voiture à quelque distance; je n'ai pas trouvé de route carrossable allant jusqu'ici.

STELLA. Il n'y en a pas.

ROBERT. Je pense que ma voiture ne risque rien...

STELLA. Soyez sans crainte, personne n'y touchera.

(*Un silence. Robert s'approche de Paul, lui sourit et dit.*)

ROBERT. Je suis particulièrement heureux, Monsieur, d'avoir l'occasion de vous rencontrer.

PAUL. Bonjour, bonjour... Stella !

ROBERT. Puis-je me permettre, Monsieur, de vous souhaiter un bon anniversaire ?

PAUL. Merci beaucoup.

ROBERT. Je sais bien qu'entre nous...

PAUL. Avez-vous déjeuné, Mr Procathren ?

ROBERT. Hein ? Mais oui, mais oui... Entre nous, toute formalité me semble inutile; cependant, il y a certaines choses que j'aimerais vous dire. Me le permettez-vous ?

(*Paul ne répond pas.*)

STELLA. Je vous en prie.

ROBERT. Merci, ce ne sera pas long. (*A Paul.*) Ce pourquoi je suis venu ici aujourd'hui...

PAUL. John Winter a-t-il donné à manger au chien ?

STELLA. Oui, grand-père. (*A Robert.*) Je vous en prie, excusez-le.

ROBERT. Mais voyons... j'apprécie l'honneur qui m'a été fait en me déléguant ici aujourd'hui dans cette maison, cette maison qui depuis si longtemps était restée fermée au monde. Vous nous avez quittés et, avec vous, nous avons perdu notre guide et notre censeur. Au moment où ont sévi les attaques contre vous, j'avais neuf ans. J'étais un peu trop jeune pour collaborer à votre défense. J'ai dû attendre aujourd'hui. Mais, je l'espère, dans les quelques heures qui vont suivre, le souvenir des traitements que vous ont infligés vos confrères, il y a vingt-cinq ans, sera effacé. Lorsque j'ai commencé à écrire, mon œuvre a été profondément influencée par...

PAUL. Qu'est-ce qu'il raconte ?

ROBERT. J'en ai terminé. Ceci seulement : En témoignage de l'admiration que nous éprouvons pour la noblesse de votre attitude, on m'a prié de vous remettre ce livre.

(*Il a sorti de son étui un volume relié en cuir. Il l'a déposé à côté de Paul sur la table. Paul n'y fait pas attention.*)

Puis-je me permettre d'y adjoindre tous mes vœux de bonne santé, de bonheur, et vous souhaiter encore une fois un bon anniversaire ?

(*Paul hoche la tête*)

STELLA. Eh bien, grand-père, regardez ce livre.

(*Paul secoue la tête.*)

Oh ! Il n'a pas ses lunettes !

ROBERT. Je suis désolé... Je ne m'étais pas rendu compte. Vous permettez ? (*Il prend le livre et l'ouvre.*) Dans ce livre vous trouverez une soixantaine de témoignages sur votre œuvre, dus aux plus grands écrivains de notre époque, en prose ou en vers, tous écrits de leur propre main. (*Il tend le livre à Paul.*)

PAUL. Il fut un temps où j'étais une vraie tortue, n'est-ce pas ? (*Il prend le livre.*)

STELLA. Grand-père, ne faites pas l'idiot.

ROBERT. Mrs Heberden.

STELLA. Oui ?

ROBERT. Je ne voudrais pas importuner Mr Southman avec ces détails, mais j'aimerais cependant vous mettre au courant du programme que j'ai prévu pour aujourd'hui.

STELLA. Je vous en prie.

ROBERT. Mr Southman devra aller rejoindre l'auto à pied. C'est possible, n'est-ce pas ?

STELLA. Il a une petite voiture dans laquelle nous le promenons parfois aux environs. Nous nous en servirons.

ROBERT. Parfait. Nous ne devrons pas nous en aller avant quatre heures et demie. (*Il regarde la pendule puis sa montre.*) Votre pendule avance, me semble-t-il, d'une heure exactement.

STELLA. Oui ? Oui, sans doute. Elle ne marche pas très bien.

ROBERT. Nous arriverons à Londres à sept heures, ce qui permettra à Mr Southman de prendre quelques instants de repos avant le dîner.
(*Paul et Charles ont feuilleté le livre ensemble. Tout d'un coup, on entend la voix de Paul.*)

PAUL. Mais non, mais non, Charles, c'est un charmant garçon.
(*Robert sourit à Stella et continue.*)

ROBERT. Le dîner sera assez officiel. Beaucoup de personnes désirent rencontrer Mr Southman. J'espère que cela ne le fatiguera pas trop. Il y aura quelques discours. Nous espérons même qu'il voudra bien faire une courte allocution.

STELLA. Sans doute, mais il est assez effrayé, vous savez, par....
(*Trompette au loin.*)
Je crains qu'il ne puisse.

ROBERT. Qu'est-ce que c'est ?

PAUL. Ça recommence, Stella.

ROBERT. Qu'est-ce que c'est, Monsieur ? Une trompette ?

CHARLES. Nous ne savons absolument pas d'où ce bruit peut bien provenir. N'est-ce pas Paul ?
(*Paul et Charles se sourient.*)

ROBERT. Un train peut-être ?

CHARLES. Non. Il ne passe pas de train aux environs.
(*Un temps. Petit rire poli de Robert qui revient à sa conversation avec Stella.*)

ROBERT. J'ai encore quelque chose à vous dire. On remettra ce soir un chèque à Mr Southman. Nous avons pu réunir une certaine somm.e.. Pardon...

STELLA. Rien. Nous parlerons de tout cela plus tard.

ROBERT. Mais certainement.

STELLA. Tout à l'heure. Vous partirez à quatre heures, grand-père. Vous serez prêt ?

PAUL. Stella !

STELLA. Oui ? (*Elle va à lui.*) Tout ira bien, grand-père, tout ira bien. (*Elle l'entoure de ses bras.*) Vous voyez, Mr Procathren est venu après tout. (*A Robert.*) Il avait si peur que vous ne veniez pas. N'est-ce pas, grand-père ? (*Elle embrasse Paul.*)

ROBERT, *allant à la fresque.* C'est de vous, Mr Heberden ?

CHARLES. Oui.

ROBERT. Intéressant. Je n'ai vu aucune de vos œuvres depuis cette fameuse exposition. Voyons, cela date de quand... Il y a quatre ans.

CHARLES. Cinq.

ROBERT. Vraiment ? Enfin, c'était juste au moment où vous veniez de faire sensation avec vos gravures pour l'illustration du « Purgatoire ».

CHARLES. J'ai eu tort de faire cette exposition.

ROBERT. Vous étiez très jeune en effet.

CHARLES. Oh non ! Pas à cause de ma jeunesse. Pour d'autres raisons.

ROBERT. Si vous avez d'autres œuvres visibles, je serais enchanté de les voir.

CHARLES. Pour en parler dans vos journaux littéraires ?

ROBERT. Je vous assure que...

CHARLES. Je n'ai rien. J'ai cessé de représenter un monde qui m'est étranger.

ROBERT. Mais voyons, Mr Heberden, l'essence même de...

CHARLES. Avez-vous fait un bon voyage de Londres ici, Mr Procathren ?

ROBERT. Je ne suis pas venu de Londres, mais d'Oxford.

CHARLES. Ah ! Ah !

ROBERT. Oui, j'habite Oxford.

STELLA. Avez-vous traversé le village ?

ROBERT. Oui.

STELLA. Tout était calme ?

ROBERT. Je n'ai vu personne, mais j'allais très vite. Pourquoi me demandez-vous cela ?

STELLA. Comme ça...

ROBERT. En fait, j'avais l'intention de partir plus tôt et de m'arrêter au village pour voir votre pasteur, le Révérend Giles Aldus. Vous le connaissez ? (*Un silence.*) Il a une bibliothèque, pas très considérable peut-être, mais, paraît-il, fort intéressante. Vous en avez certainement entendu parler ?

STELLA. Non.

ROBERT. Non ? Il a une collection d'ouvrages religieux d'autant plus célèbre, qu'il n'a jamais voulu en faire connaître exactement l'inventaire. Il vit, paraît-il, avec sa mère qu'il tient à l'abri des regards aussi soigneusement que ses livres. Sa mère ne m'intéresse pas particulièrement mais j'aurais aimé voir ses livres. Malheureusement, je n'en ai pas eu le temps. Oh ! à propos, Mrs Heberden, je veux m'excuser d'être entré chez vous à l'improviste, mais je n'ai pas trouvé de sonnette.

CHARLES. Nous avons peu de visites.

ROBERT, *il rit.* J'ai manqué tomber sur ce chien devant la porte.

STELLA. Oh ! j'espère qu'il ne vous a pas fait des ennuis.

ROBERT. Non, certainement pas.

PAUL. Ce chien ne fait jamais d'ennuis à personne.

ROBERT. Comment le pourrait-il ? Il est crevé. (*Un temps. Robert rit.*) C'était votre chien ? Excusez-moi, je ne savais pas. Je pensais...
(*Paul est parvenu à se lever. Il crie.*)

PAUL. John Winter !

STELLA. Paul ! Paul !

PAUL. Appelle-moi John Winter.
(*Stella se précipite, mais John Winter arrive, venant d'en haut.*)
John Winter !

WINTER. Oui ?

PAUL. John Winter, cet homme prétend que mon chien est mort.

WINTER. Où... ?

PAUL. Cet homme prétend que mon chien est mort.

WINTER. Où est-il ?

ROBERT. En bas, devant la porte.

(*John Winter sort en courant.*)

PAUL, *à Charles.* Allez, donne-moi un coup de main, toi, espèce d'imbécile.

STELLA. Paul je vous en prie...

(*Charles a pris le bras de Paul et l'aide à traverser la pièce.*)

PAUL. Il faut que je descende. Il faut que je descende. (*Il crie dans l'escalier.*) John Winter, est-ce vrai ? Est-ce vrai, John Winter ?
(*Ils descendent l'escalier.*)

STELLA. Mon Dieu ! Mon Dieu !

(*Elle est allée à la table et sans se rendre compte de ce qu'elle fait donne des coups de poing sur le livre.*)

ROBERT. Je vous en prie, faites attention à ce livre.

STELLA. Quoi ?

ROBERT. Ce livre, faites-y attention. (*Il déplace légèrement le livre.*) Je suis vraiment désolé, Mrs Heberden. Je n'avais pas la moindre idée que ce chien voyez-vous, j'ai failli tomber en butant contre son corps —, mais j'ai pensé..., enfin, je ne sais pas au juste ce que j'ai pu penser ; il était encore chaud. Je m'excuse encore, mais à ce moment-là...

STELLA. — Vous aviez un autre sujet de préoccupation et plus important.

ROBERT. Eh bien, oui.

STELLA. Votre rencontre avec Mr Southman.

ROBERT. Exactement.

STELLA. Je suis d'accord avec vous, Mr Procathren.

ROBERT. Comment ? D'accord avec moi ?

STELLA. Je pense comme vous que votre rencontre avec Paul était plus importante que la mort d'un chien.

ROBERT. Merci.

(*Pendant cette conversation, on a entendu le dialogue suivant venant d'en bas.*)

CHARLES. Il faudrait avoir des preuves ; nous n'en savons rien.

PAUL. Des preuves ! J'en ai pas besoin. Regarde-le. Il est là. Mort ! Mort !

CHARLES. Paul ! Paul ! Arrête-toi !

(*On entend un objet lourd qui tombe à terre.*)
Paul ! viens ici. Arrêtez-le, John Winter !

(*On entend la porte d'entrée qui s'ouvre en bas, puis.*)

PAUL. Venez, venez, crapauds ! Pourquoi vous cachez-vous ? Vous n'avez pas eu peur d'un vieux chien. Pourquoi auriez-vous peur d'un vieil homme ? Venez ! Sortez de vos cachettes qu'on vous voie un peu ! (*Il termine sur un hurlement de douleur.*)

STELLA. Il partira avec vous ce soir, je vous le promets. Tout ceci ne changera rien. Il ira avec vous à Londres et tout ira bien.

ROBERT. J'en suis certain. Mais, je vous en prie, ne soyez pas bouleversée. Je comprends parfaitement : un vieillard, la bête qu'il aime...

STELLA. Il faut qu'il s'en aille d'ici rapidement. Vous aviez dit quatre heures et demie ?

ROBERT. Oui.

STELLA. Il faut qu'il parte avant, aussitôt que possible, tout de suite.

ROBERT. Très bien.

STELLA. Il arrivera très tôt à Londres, mais il doit bien y avoir un endroit où il pourra aller.

ROBERT. Mon pied-à-terre.

STELLA. Il pourrait s'y reposer en attendant le dîner.

ROBERT. Avec plaisir.

STELLA. Comme ça, ce sera parfait.

ROBERT. Il y sera très bien, je puis vous le promettre. Il s'y reposera et pendant ce temps, je...

STELLA. Mr Procathren !

ROBERT. Oui ?

STELLA. Venez à mon secours.

ROBERT. Comment ?

STELLA. Venez à mon secours.

ROBERT. Mais de quelle façon ?

STELLA. Je vous en prie.

ROBERT. Mais que puis-je faire pour vous ?

STELLA. J'ai préparé ce que j'ai à vous dire.

ROBERT. Dites-le, je vous en prie.

STELLA. Vous m'aiderez ?

ROBERT. Dans la mesure de mes possibilités, mais...

STELLA. Il ne me reste que peu de temps.

ROBERT. Avant leur retour ? Je vous promets de veiller sur le vieux monsieur si c'est ça qui vous tourmente.

STELLA. Oui, oui, bien sûr, il faut que vous veilliez sur lui.

ROBERT. Je n'y manquerai pas.

STELLA. Monsieur, Monsieur ! Notre avenir est entre vos mains.

ROBERT. Pardonnez-moi, mais je...

STELLA. Notre avenir est entre vos mains si belles, si délicates.

ROBERT. Pardonnez-moi, mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

STELLA. Vous êtes jeune, célèbre, vous avez la puissance et le talent. Vous pouvez faire ce que je vous demande.

ROBERT, *riant.* Je suis un poète mineur, rien de plus.

STELLA. Pourquoi riez-vous ?

ROBERT. Je n'en sais rien.

STELLA. En ce moment, en ce moment précis, pourquoi riez-vous ?

ROBERT. La timidité peut-être. Je suis timide.

STELLA. Je regrette, mais ce n'est pas le moment d'user des formes et des précautions oratoires qui sont habituelles entre gens qui ne se connaissent pas. Ne vous attendez pas à cela de moi. Mais je vous en prie, écoutez-moi. Il y a un moment, vous étiez prêt à m'accorder votre aide.

ROBERT. Je ne comprends toujours pas ce que vous voulez.

STELLA. — Ce que je veux ? Ce que je veux ? C'est que Paul retrouve sa place. Alors seulement, mon enfant aura un avenir devant lui.

ROBERT. Votre enfant ?

STELLA. Je suis enceinte. Un petit-fils de Paul. Innocent, n'est-ce pas ? En aucune façon responsable ! Pour cet enfant, le vieux Paul doit retrouver sa grandeur d'autrefois.

ROBERT. Mais c'est effectivement un grand homme en ce moment même.

STELLA. Non, ce n'est pas un grand homme maintenant, mais...

ROBERT. Aujourd'hui, je suis venu ici pour voir un grand homme.

STELLA. ... Mais nous pouvons lui rendre sa place. Comment ? Je vais vous le dire.

ROBERT. Mais je ne puis rien faire.

STELLA. Aujourd'hui sans doute. Aujourd'hui, il n'y a rien d'autre à faire que de l'amener à Londres. Mais dans l'avenir, nous pouvons agir.

ROBERT. Vraiment, je...

STELLA. Vous avez promis de m'aider. Voilà ce que vous pouvez faire jusqu'à ce que, grâce à vous, nous ayons pu nous en aller d'ici : restez en contact avec moi par correspondance ou personnellement. Si vous voulez, je m'arrangerai pour venir vous voir à Londres. Mais nous devons rester en contact, il le faut, il le faut.

ROBERT. Nous perdons notre temps.

STELLA. Soyez charitable, vous qui avez tant de choses, soyez charitable envers des misérables.

(Silence. Robert se détourne.)

Que puis-je vous offrir ?

ROBERT. Rien.

STELLA. Vous serez le parrain de mon enfant.

ROBERT. Je suis athée.

(On entend des pas qui montent l'escalier.)

STELLA. Ensemble, nous pouvons tant faire pour Paul. Séparés...

ROBERT, *il a entendu les pas.* D'accord.

STELLA. Vous m'aiderez ?

ROBERT. Oui.

STELLA. Dieu vous bénisse.

ROBERT. Vous m'écrirez. Vous me direz ce que vous voulez que je fasse. Je n'en ai pas la moindre idée. Les voilà qui reviennent.

STELLA. Je vous écrirai. Je vous dirai ce qu'il faut faire. C'est décidé maintenant, nous sommes alliés. Mais il me faut un gage.

ROBERT. Un gage ?

STELLA. Un gage, oui. Ceci fera l'affaire. *(Elle indique la chevalière que porte Robert.)*

ROBERT. Ceci ?

STELLA. Oui.

(Il l'enlève. Stella lui tend la main gauche ; il la glisse à son doigt. Pendant ce temps, Paul venant d'en bas est entré dans la pièce et, essoufflé, la traverse rapidement vers l'autre escalier.)

Paul !

(Il monte l'escalier sans répondre. Stella s'adresse à nouveau à Robert.)

Vous avez parlé d'un chèque.

ROBERT. Oui.

STELLA. C'est à moi qu'il faudra le donner.

ROBERT. Je ne pense pas que cela me soit possible.

STELLA. Vous trouverez bien une combine quelconque.

(Robert tient encore la main de Stella.)

ROBERT. Une combine ? Alors, c'est ça que vous vouliez, Mrs Heberden ?

(Charles entre, venant d'en bas.)

CHARLES. Où est-il ?

STELLA. Il est monté dans sa chambre. Le chien est vraiment mort ?

CHARLES, *il sourit à Stella et à Robert.* Eh bien, vous deux, vous avez fait des projets d'avenir ?

STELLA. Oui. *(A Robert.)* N'est-ce pas ?

(Robert, atrocement gêné, s'éloigne d'elle.)

CHARLES. Parfait. *(Il rit.)*

STELLA. Je vais appeler Paul.

CHARLES. Non, Stella. Non. Laisse-le descendre quand il voudra. Il est en colère.

STELLA. Pourquoi en colère ?

CHARLES. Il est persuadé que les villageois ont empoisonné le chien.

STELLA. C'est vrai ?

CHARLES. Non, je ne pense pas. Il est sans doute mort de vieillesse.

STELLA. Il a bien choisi son jour. *(Charles rit d'elle.)* Il aurait pu attendre demain. *(Tout à coup, elle rit, puis parle tout en continuant de rire.)* Oui. Il aurait pu attendre demain, quand Paul serait parti. *(Elle va à Charles et lui met les mains sur les épaules.)* Enfin, il m'en faudra plus que cela pour me faire lâcher prise. Tu vois, Charles, je ne suis plus seule. J'ai un allié. Mr Procathren a promis de m'aider.

ROBERT. Un instant, Mrs Heberden. Je voudrais bien préciser jusqu'à quel point je me suis engagé. Je me suis engagé à venir ici et représenter mon comité. Je me suis engagé à offrir à Mr Southman le livre d'autographes et à lui transmettre nos meilleurs vœux pour son anniversaire. Je me suis engagé à le conduire à Londres pour assister à un banquet et, pendant ce temps, à me porter garant de sa sécurité. Je me suis engagé enfin à le ramener ici demain. Voilà ce à quoi je me suis engagé. En plus de cela, je vous ai promis quelque chose : je vous ai promis de rester en contact avec vous par correspondance. Je suis prêt à le faire, mais cela ne veut pas dire, Mrs Heberden... *(Il commence à perdre le contrôle de sa voix.)* ... ceci ne veut pas dire que je sois prêt à prendre parti dans des discussions ou des intrigues de famille. J'ignore quels sont vos buts, je ne sais pas pourquoi vous voulez me mêler à tout ceci, mais, souvenez-vous-en, j'ai clairement défini mes obligations ; je n'irai pas au-delà.

Paul est en train de descendre l'escalier.)

CHARLES, *à Stella.* En tant qu'allié, moi, je préfère le chien crevé.

(Paul entre dans la pièce. Il porte un énorme pistolet. Il est en train de le charger. Il a changé de manière d'être. Il est amical, presque familier avec Robert. Il n'a plus peur. Il parle distinctement en articulant bien les mots.)

PAUL. Je suis forcé de l'admettre. En entretenant quotidiennement cette arme, je pensais à la nécessité de nous défendre, je ne pensais pas à la vengeance.

STELLA. Que voulez-vous faire ?

PAUL. Pardonnez-nous, Robert ? Vous permettez que je vous appelle Robert, n'est-ce pas ?

ROBERT. Mais certainement.

PAUL. Pardonnez-nous de vous avoir mêlé à cette histoire. *(Il met le chargeur dans le pistolet.)* Je suppose que vos sympathies vont de notre côté.

ROBERT. Je ne suis au courant de rien, Monsieur.

STELLA. Qu'avez-vous l'intention de faire, grand-père ?

PAUL. Quoi que je fasse, c'est avec ceci que je le ferai. *(Il pose lourdement le revolver sur la table.)* Je vais vous mettre au courant, Robert. Depuis de nombreuses années, les habitants de cette maison sont en proie à la haine des villageois. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais clairement compris. Peut-être ont-ils été déçus, peut-être s'attendaient-ils à nous voir tenir une position sociale importante. Peut-être parce que nous sommes des artistes. Je n'en sais rien. Je ne cherche plus leurs raisons. Leur acte..., l'acte d'avoir empoisonné mon chien me suffit.

STELLA. Le chien est mort de vieillesse.

PAUL. Ne sois pas stupide, mon enfant. Ceci, Robert, est leur premier acte d'hostilité directe. Il nous faut répondre par un acte aussi brutal et aussi cruel. Où est John Winter ?

STELLA. Je veux savoir ce que vous avez l'intention de faire. Vous n'avez pas oublié que vous allez a Londres aujourd'hui ?

PAUL. Non, je ne l'ai pas oublié. Et j'irai.

STELLA. C'est bien votre intention ?

PAUL. Très certainement. Où est John Winter ?

STELLA. Il n'est pas encore remonté. Vous irez à Londres ?

PAUL. Ne te tourmente pas, j'irai. Nous partons vers quatre heures, n'est-ce pas, Robert ?

ROBERT. Oui, Monsieur.

PAUL. Dans ce cas, il faut que je me dépêche. Voyons, nous sommes ici un, deux, trois, quatre hommes, avec John Winter et une femme. Avec les trois soldats, ça fait sept hommes.

STELLA. Les soldats ?

PAUL. Les soldats qui se sont échappés de prison. John Winter m'en a parlé. Je propose de nous allier avec eux. Mais d'abord, il faut les retrouver. Charles, tu t'en chargeras. Et peut-être vous, Robert, vous pourriez.

ROBERT. Je préfère ne pas me mêler de cette affaire, Monsieur.

(*Silence. Paul fixe Robert. Sa main va vers le pistolet, puis, il se retourne vers Charles.*)

PAUL. Alors, toi, Charles, tu iras avec John Winter. Ramène ces soldats. Je veux leur parler.

ROBERT. Mr Southman ! (*Paul se retourne vers lui.*) Comprenez ma position, je ne puis pas m'engager dans une affaire qui ne me concerne en rien, qui ne concerne pas mes...

PAUL. ... vos intérêts personnels, Mr Procathren !

ROBERT. Non, Monsieur, pas mes intérêts, mais...

PAUL. Je vous ai expliqué comment nous en sommes arrivés là. Vous êtes un homme intelligent. Vous avez certainement compris. Etes-vous avec moi ou non ?

ROBERT. Ma position personnelle...

PAUL. Je ne comprends pas que vous hésitiez. Vous m'admirez suffisamment pour penser que je vous ai dit la vérité.

ROBERT. Bien sûr.

PAUL. Nous avons besoin de votre aide.

ROBERT. Je vous aiderai par n'importe quel moyen indirect que je pourrai...

PAUL. Tout cela ne compte pas. Voulez-vous m'aider, oui ou non ? C'est la dernière fois que je vous le demande.

(*Silence.*)

ROBERT. Oui.

STELLA. Vous me trahissez !

ROBERT. Que voulez-vous que je fasse ? Que puis-je faire d'autre ?

STELLA, *dans un cri*. Et maintenant que va-t-il arriver ? (*Pendant que Stella parle, tous demeurent figés. Elle est emportée dans un orage prophétique. Les hommes muets et immobiles ne la quittent pas des yeux.*) Attention ! Le moment approche où tout va prendre une nouvelle direction. Il arrive au milieu des rires, des conversations. Puis, soudain, de la pièce voisine vient un appel, on s'aperçoit qu'un des membres de la compagnie n'est plus là, et l'on se réveille pour trouver gisant dans le corridor un corps dont le cœur cesse de battre, pour trouver l'homme pendu à la poutre ou l'enfant noyé, qui flotte dans le bassin du jardin. Attention, faites attention, nous approchons de ce moment. Moment où de la pièce voisine arrive un appel. (*Elle s'arrête.*) Donnez-moi encore une de vos cigarettes, Paul.

PAUL. Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ?

STELLA. Donnez-moi une cigarette.

(*Paul lui passe le paquet.*)

PAUL. Nous sommes parfaitement conscients, mon petit... Allons, cesse de trembler. Oui, parfaitement conscients.

STELLA. Flûte !

(*Elle jette l'allumette avec laquelle elle essayait vainement d'allumer la cigarette. Robert lui donne du feu tandis que Paul continue à parler.*)

PAUL. Parfaitement conscients de cette menace, de ce moment où tout prend une nouvelle direction. Nous attendons avec impatience ce cri venu de la pièce voisine, car nous savons qui le lancera et vers qui il sera lancé. Et nous savons ce que nous découvrirons alors : le village détruit. Nous n'avons rien à craindre. Nous n'avons rien à faire, sinon attendre un peu...

(*John Winter entre, venant d'en bas.*)

... bien peu de temps, il me semble. Oui, John Winter ?

WINTER. Il y a un monsieur qui veut vous voir.

PAUL. Le monde entier vient nous rendre visite aujourd'hui. Qui est-ce ?

WINTER. Quelqu'un du village.

PAUL. Ah !

WINTER. Le Révérend Aldus.

PAUL. Le bibliophile du bon Dieu ? Fais-le entrer.

(*John Winter crie dans l'escalier.*)

WINTER. Voulez-vous monter, Monsieur ?

PAUL. S'ils croient que la vue d'un habit ecclésiastique va me désarmer, c'est qu'ils ne connaissent pas ma vie.

(*Le Révérend Aldus entre. John Winter sort.*)

ALDUS. Bonjour.

(*Paul incline la tête en silence ; les autres murmurent :* bonjour.)

Giles Aldus.

PAUL. Paul Southman. Voici ma petite-fille Stella, son mari Charles Heberden et un ami, Robert Procathren.

(*Aldus s'incline devant chacun.*)

Asseyez-vous.

ALDUS. Merci.

PAUL. Remarquez d'abord, mes chers amis, le comportement général. Celui d'une humilité qui fait la servilité. Ce n'est dangereux que pour ceux qui ne sont pas avertis. Il y a des centaines d'années que l'église emploie de tels moyens. Regardez ensuite l'expression du visage. Un examen superficiel nous ferait croire à de la timidité, peut-être même à de la simplicité d'esprit. Ce n'est ni l'un ni l'autre. Ces vêtements, remarquez les vêtements. Mais si vous vous approchiez de lui, ce n'est pas l'odeur de sainteté que vous sentiriez, mais une odeur d'intrigue. Ne vous approchez pas de lui, je vous le défends.

(*Un silence.*)

ALDUS, *il a un défaut de prononciation très marqué.* Puis-je parler ?

PAUL. Certainement.

ALDUS. Vous avez fini votre attaque ?

PAUL. Je n'ai pas encore commencé.

ALDUS. Je ne puis évidemment pas, Mr Southman, rivaliser d'éloquence avec vous. Je ne puis employer, à cause de mon infirmité, que certains mots choisis avec soin.

PAUL. Vous ne vous en tirez pas si mal. Allez-y.

ALDUS. J'ai une proposition à vous faire.

PAUL. Au sujet des soldats ?

ALDUS. Oui. Vous êtes au courant ?

PAUL. En partie. Racontez-nous, en choisissant vos mots, ce qui s'est passé et ce que vous proposez.

ALDUS. La nuit dernière, assez tard, ces trois hommes se sont présentés chez moi, au presbytère. J'étais seul. Leur chef...
(*Sonnerie de trompette assez proche.*)
Ecoutez.

PAUL. Oui. Nous avons déjà entendu cette sonnerie. Ce sont les soldats ?

ALDUS. Oui.

PAUL. Apparemment, nous avons fait erreur. Nous pensions que c'étaient vos petits amis qui se livraient à de joyeuses plaisanteries.

ALDUS. Non. Ce sont les soldats. Je vais vous expliquer. Ces hommes sont venus chez moi. Ils ont été honnêtes avec moi. Ils m'ont fait part franchement de leur situation : ils se sont échappés d'un camp ; c'est moi qui ai été malhonnête avec eux, c'est à cause de moi qu'ils...

PAUL. Allons, allons, nous n'avons pas tellement de temps devant nous. Pas assez pour que vous fassiez votre examen de conscience.

ALDUS. Excusez-moi. Leur chef ne m'a demandé qu'une seule chose : l'asile pour la nuit. Je le leur ai accordé, je leur ai dit qu'ils pouvaient aller coucher dans la salle du patronage. Ils y sont allés. Ils ont eu confiance en moi. A l'aube, je me suis levé et mû par un sens du devoir qui n'avait rien à voir là-dedans, je... (*Il pleure.*)

PAUL. Allons, allons, qu'avez-vous fait ?

ALDUS. Excusez-moi. Ma mère...

PAUL. Nous n'avons que faire de votre mère en ce moment. Parlez-nous des soldats.

ALDUS. Je me suis levé, je suis allé à la salle et je les y ai enfermés à clef. J'ai enfermé les soldats à clef.
(*Paul et Charles ont un bref éclat de rire.*)

PAUL. Et alors ?

ALDUS. Ils ont forcé une sortie juste avant que le jour se lève. Un d'entre eux a volé une trompette qui se trouvait là avec d'autres instruments d'orchestre. C'est la trompette que vous entendez. C'est pour eux un moyen de nous montrer qu'ils sont toujours dans les environs. (*Il s'est levé de son fauteuil.*) Ils sont en train de piller la région. Le village est terrorisé. Ils ont attaqué la boulangerie.

PAUL. Pourquoi le boulanger ?

ALDUS. Ils semblent agir sans raison. Ils sont devenus fous. Je ne comprends pas, je ne comprends pas. (*Il crie et bégaie de façon indistincte.*)

PAUL. Taisez-vous. (*Puis, dans le silence.*) Qu'attendez-vous de moi ?

ALDUS. Je suis venu..., je suis venu vous demander votre aide.

PAUL. Vous... quoi ?

ALDUS. Votre aide, Monsieur.

PAUL. Contre les soldats ?

ALDUS. Oui, Monsieur.

PAUL. Je vois... Vous habitez au village depuis combien de temps, Mr Aldus ?

ALDUS. Depuis cinq ans.

PAUL. Depuis cinq ans. Je vous en prie, asseyez-vous. Alors, vous savez quels sont nos rapports, quels ont toujours été nos rapports avec les habitants du village ?

ALDUS. Oui, Monsieur.

PAUL. Vous les connaissez ?

ALDUS. Oui.

PAUL. Et malgré cela, vous venez me demander mon aide.

ALDUS. Je le sais, vous nous haïssez. Cependant, dans ma faiblesse, je viens vous demander votre aide.

PAUL. Dans votre faiblesse, c'est à moi que vous vous adressez. Vous me surprenez, Mr Aldus.

ALDUS. Mr Southman !

PAUL. Appelez la police.

ALDUS. Ils ont détruit les lignes téléphoniques la nuit dernière.

PAUL. Envoyez un de vos jeunes gens comme courrier.

ALDUS. Vous savez bien que nous n'avons pas de jeunes gens au village.

PAUL. Et ici, il y en a deux.

ALDUS. Oui.

PAUL. Et l'un d'eux a une voiture. Avez-vous eu recours à la prière ?

ALDUS. Monsieur, nous ne pouvons pas...

PAUL. Avez-vous essayé de prêcher l'apaisement ? Offrez-leur...

ALDUS. Nous ne pouvons pas...

PAUL. Sermonnez-les. Faites appel à ce qu'ils ont de meilleur en eux. (*Aldus a sombré dans le silence.*) Ainsi, vous vous adressez à moi. Pourquoi ?

ALDUS. On dit que vous êtes un grand homme, que vous pouvez beaucoup de choses.

PAUL. Merci.

ALDUS. Que vous êtes...

PAUL. Allez-vous dire que je suis un homme bon et charitable, Mr. Aldus ? (*Aldus se tait.*) Votre idée serait alors de combattre le mal par le mal. Curieuse pensée pour un homme qui porte cet habit grotesque.

ALDUS. Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous.

PAUL. Très bien. Pour quelle raison voudriez-vous que j'aide à combattre ces hommes ?

ALDUS. Pour que l'ordre et la loi soient maintenus, pour protéger les gens du village.

PAUL. Ne pensez-vous pas plutôt à vos livres ? Au danger que court votre précieuse collection ?

ALDUS. Non.

PAUL. En êtes-vous certain ? Tant de livres qui parlent de Dieu ! Peut-être en êtes-vous arrivé à aimer davantage ces livres que Dieu lui-même.

ALDUS. Non.

PAUL. Ce serait une grosse faute, n'est-ce pas, Mr. Aldus, une très grosse faute ?

ALDUS. Je pense aux gens du village. Je pense...

PAUL. Vraiment ? A eux seulement ? C'est pour eux que vous venez demander mon aide ?

ALDUS. Oui.

PAUL. Eh bien, allez-y.

ALDUS. Comment ?

PAUL. Implorez-moi.

ALDUS. Aidez-nous.

PAUL. Allons, un petit effort.

ALDUS. Voulez-vous venir à notre secours ?

PAUL. Non.

ALDUS. Si seulement...

PAUL. Encore.

ALDUS. Quoi ?

PAUL. Encore une fois. Implorez-moi encore une fois.

STELLA. Paul !

Paul. Tais-toi. Encore une fois.

Aldus. Voulez-vous venir à notre secours ?

Paul. Non. (*Il prend le pistolet, va vers Aldus et lui tape la poitrine avec la crosse.*) Non, je ne viendrai pas à votre aide. Je formerai une alliance, ça oui, mais avec les soldats et avec eux, je me vengerai de vous et de votre racaille insolente. (*Il se détourne.*) Allez-vous-en. Que quelqu'un raccompagne Mr Aldus.

Charles. J'y vais.

Stella. Non. Moi. (*Elle prend Aldus par le bras.*) Vous allez pouvoir rentrer ? (*Aldus fait oui de la tête. Arrivé à la porte, Aldus se retourne :*)

Aldus. Mr Southman, permettez-moi de vous dire... (*Mais Paul qui était en train d'exécuter une petite danse silencieuse, interrompt Aldus en pointant sur lui le pistolet.*)

Paul. Pan !

(*Aldus et Stella sortent. Paul va entre Robert et Charles et leur passe les bras sur les épaules.*)
Eh bien, mon cher Robert et mon très cher Charles, voilà la triste créature que nos ennemis nous ont envoyée, comme ambassadeur. Pas très flatteur, n'est-ce pas ?

Charles, *qui rit.* Que vas-tu faire maintenant ?

Paul. Non, Charles, il ne faut pas rire. (*Charles cesse de rire.*) Nous venons d'assister à une manifestation exemplaire de ce que peuvent produire la frousse, l'incompréhension et la sensiblerie. Mais cela ne doit ni nous pousser au rire, ni à la pitié. Méfions-nous. C'est un vieux truc et nous ne sommes que des hommes. Il a voulu nous parler de sa mère. Elle est morte ou mourante, ou a cessé de l'aimer, ou s'est mise en colère contre lui à cause du rôle qu'il a joué dans cette affaire. Mais je ne lui ai pas permis d'en parler. Peut-être là-dessous se cache-t-il une vraie tragédie, la sympathie nous est interdite : elle nous détournerait de notre but. Non, Charles, même s'ils nous avaient envoyé le cirque entier au lieu de ce clown solitaire, nous n'aurions pas eu le droit de nous laisser amuser ou attendrir. (*Il s'arrête.*) Vous vous demandez ce que je vais faire ? Ce que je vais faire ?

(*Le centre de l'action va devenir Robert, Paul et Charles faisant bloc contre lui. Les trois hommes parlent et se déplacent très rapidement. Paul est en proie à une grande exaltation. Charles, amusé et léger, prévoit sinon exactement ce qui ve se passer, du moins vers quoi ils vont. Robert, lui, a peur. Il essaie de participer à cette gaieté fantastique comme à l'école il essayait de participer aux jeux de ses camarades.*)
Savez-vous vous battre, Robert ?

Robert. Ma foi, Monsieur, je...

Paul. Si vous ne savez pas...

Charles. Nous n'avons guère de temps pour vous l'apprendre.

Paul. Non.

Robert. J'ai fait un peu de boxe à l'école.

(*Paul et Charles s'esclaffent.*)

Charles. Toujours des poids plume, hein ?

Paul. Avec ceux qui étaient juste un peu moins lourds que vous...

Charles. Juste un petit peu. Que ce ne soit pas trop visible.

Paul. Pauvres petits salauds ! Vous avez dû leur en fiche des raclées ! Non. Moi, je parle...

Charles. J'ai entendu dire...

Paul. Tais-toi, Charles.

Charles. J'ai entendu dire qu'il y avait des règles très strictes dans ce noble art. (*Il saute sur la table et se met en garde.*)

Paul. Tais-toi, Charles. Non, Robert, je parle...

Charles. Les coups de pied sont défendus, n'est-ce pas ?

Paul. Je parle de combat. Réel. Avec des armes. Comme celle-ci. (*Il montre le pistolet.*)

Robert. Non, je n'ai aucune expérience de ce genre de chose.

Paul. Aucune ?

Robert. Aucune.

Charles. Mais sûrement...

Paul. Pouvez-vous apprendre ?

Charles. Sûrement vous avez fait la guerre ?

Robert. Non.

Charles. A votre âge ?

Robert. Non, j'était inapte.

Charles. Moralement ou physiquement ?

Robert. Les deux.

Charles. Vous avez combattu avec votre plumine, hein ?

Paul. Vous n'avez jamais... ?

Charles. Des poèmes de victoire !

Robert. Et de défaite.

Paul. Vous n'avez jamais été poussé ...

Charles. Bravo !

Paul. Poussé par la haine, par des persécutions...

Charles. Ou par l'amour.

Paul. A vous livrer à des violences physiques ?

Robert. Jamais.

Charles. Vous ne vous êtes jamais départi de votre calme, de votre flegme ?

Paul. Vous n'avez combattu que sur un ring...

Charles. Suivant des règles...

Paul. Avec un arbitre...

Charles. Contre des petits garçons pas très dangereux.

Paul. Croyez-vous que vous pourriez vous servir de ceci ? (*Il tend le pistolet à Robert.*)

Robert. C'est la première fois que j'en ai un en main. (*Il prend le pistolet.*)

Paul. Voulez-vous vous en servir ?

Charles. C'est facile.

Paul. Pour nous, contre les villageois.

Charles. Si si facile.

Robert. Oui, je m'en servirai.

Paul. Contre les villageois ?

Robert. Oui.

Paul. Il est chargé.

(*Robert a mis en joue Paul et Charles.*)

Charles. Attention.

(*Paul et Charles lèvent leurs mains en l'air, feignant d'être terrorisés et éclatent de rire.*)

Robert, *souriant.* Excusez-moi. (*Il se détourne.*)

Paul. Il y a un cran de sûreté.

Charles. Dans toutes choses, toujours, il y a un cran de sûreté.

Paul. Oui, sur la crosse.

Charles. La crosse du pistolet, c'est le bout par lequel vous le tenez.

Paul. Pour tirer, vous levez le cran.

Charles. Puis une légère pression sur la détente.

Paul. En détournant la tête bien sûr, cher ami.

Charles. Ceci libère la gâchette qui fait sauter la capsule qui enflamme la poudre qui, en se dilatant sous forme de gaz, projette la balle.

PAUL. Et les empires s'écroulent.

CHARLES. N'est-ce pas mieux ?...

PAUL. Bang ! Bang !

CHARLES. Et plus simple...

PAUL. Bang !

CHARLES. Que de se battre à poings nus ?

ROBERT. Il faut d'abord que vous m'expliquiez...

(*Le pistolet lâche un coup. Paul et Charles se tordent de rire. Robert a laissé tomber le pistolet et se tient le poignet.*) Mon Dieu.

PAUL. Mais non, mon pauvre Robert, ce n'est pas ça du tout.

CHARLES. Quand on tire, il vaut mieux choisir le moment.

PAUL. Et la direction dans laquelle vous tirez. Oui, oui, il faut faire un peu plus attention que ça. C'est simple mais pas si simple. Il s'agit d'un acte accompli par un homme, pas d'un miracle. Mais vous y arriverez.

(*Charles a ramassé le pistolet par terre. Il enlève le chargeur et tend le pistolet à Robert.*)

CHARLES. Voilà. Maintenant, vous pouvez jouer avec.

ROBERT. Non, non, je n'en veux pas.

PAUL. Ne craignez rien, il n'est plus chargé. Prenez-le, on va vous montrer comment on s'en sert.

ROBERT. Je n'en veux pas.

CHARLES. Mais il n'y a plus aucun danger. Regardez. (*Il vise Robert à bout portant dans la figure et tire. Un déclic. Rien d'autre. Robert, après avoir hésité un instant, prend le révolver.*)

PAUL. Bravo. Maintenant...

(*Venant du jardin, juste sous la fenêtre, un appel de clairon.*)

Ecoutez. Les soldats ! (*Il court à la fenêtre.*) Nos alliés. Les voici. Eux, ils savent se servir d'un pistolet. (*Il rit.*)

CHARLES. Tu les vois ?

PAUL. Non. Mes yeux, tu sais... (*Il ouvre la fenêtre. Il crie :*) N'ayez pas peur. Montez ici. Vous êtes les bienvenus.

CHARLES. Tu les vois ?

PAUL. Non. Il n'y a personne.

CHARLES. Crie encore.

PAUL. N'ayez pas peur. Nous sommes des amis. Nous sommes contre le village. Montez.

(*Les trois hommes écoutent en silence. Rompant le silence, John Winter crie de la porte d'entrée en bas de l'escalier.*)

WINTER. Mr Southman ! Mr Southman ! Monsieur !

PAUL, *il crie.* Nous sommes des amis. Nous sommes avec vous. Avec vous.

(*Ils écoutent. De nouveau John Winter appelle, cette fois juste derrière la porte.*)

WINTER. Mr. Southman !

PAUL. Qu'y a-t-il ? John Winter ? Qu'est-ce qu'il veut ?

CHARLES. Je n'en sais rien.

WINTER. M. Southman !

ROBERT. Imbéciles ! Imbéciles ! Vous n'avez pas compris ? C'est l'appel, l'appel qui vient de la pièce voisine.

CHARLES. Où est Stella ?

PAUL. L'appel venant de la pièce... ?

CHARLES. Stella ! Où est-elle ?

ROBERT. Oui. Où est Stella ?

CHARLES. Elle est allée raccompagner Aldus.

ROBERT. Elle devrait être de retour, non ?

CHARLES. Oui.

ROBERT. Eh bien, où est-elle ? Où est-elle ?

CHARLES. Stella ! (*Il court à la porte, hésite un instant et essaie de l'ouvrir. Elle ne s'ouvre que de quelques centimètres, quelque chose, de l'autre côté, empêche qu'elle s'ouvre davantage.*)

PAUL, *il crie aux soldats.* Messieurs, nous sommes des amis, je vous assure. Venez, montez ici, que nous parlions.

CHARLES. Paul ! Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi la porte ne s'ouvre-t-elle pas ?

(*Paul quitte la fenêtre et s'avance dans la pièce.*)

PAUL. Qu'est-ce qu'il y a ? Que fais-tu là ?

CHARLES. Pourquoi la porte ne s'ouvre-t-elle pas ? Que se passe-t-il avec cette porte ?

(*Paul et Robert hésitent. Charles se jette de toute sa force contre la porte qui s'ouvre en grand. Charles, encore dans la pièce, regarde vers l'escalier. Il crie :*) Stella !

PAUL. Quoi ? Quoi ?

(*Charles se précipite hors de la pièce. Paul tire Robert par la manche.*)

Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

(*Robert, immobile, ne répond pas. Charles appelle de l'escalier :*)

CHARLES. Venez m'aider.

(*Paul sort. Robert, seul, le pistolet à la main, ne bouge pas. Il ne regarde pas vers la porte. Paul rentre à reculons. Charles et John Winter entrent, portant Stella. Elle est morte. Pendant un moment, personne ne parle, puis John Winter dit :*)

WINTER. Posez-la, Monsieur.

(*Charles ne bouge pas, ses yeux ne quittent pas le visage de Stella.*)

Mr Heberden. Posez-la, Monsieur, il faut l'examiner.

PAUL. Stella. Stella. Stella.

WINTER. Posez-la, Monsieur.

(*Ils déposent le corps sur le parquet.*)

PAUL. Robert, Stella est blessée ?

WINTER. Puis-je... puis-je l'examiner, Mr Heberden ? (*Charles fait oui de la tête. Puis, il va rapidement à la porte, il y trouve le trou laissé par la balle.*)

PAUL. C'est une plaisanterie, hein ? Ils ont déjà joué à me faire des plaisanteries.

(*John Winter ouvre le corsage de Stella et découvre sa poitrine.*)

Vous ne voudriez pas me jouer des plaisanteries comme ça, hein ? Ce serait cruel. Stella, Stella, ma chérie, cesse de plaisanter ainsi. Ce n'est pas très drôle, tu sais.

WINTER. Elle a reçu un coup de revolver ici.

PAUL. Stella !

WINTER. Je pense qu'elle a dû être touchée au cœur.

PAUL. Qu'est-ce que tu racontes, John Winter ?

WINTER. Elle n'a plus de pouls.

PAUL. John Winter ! Toi aussi tu te moques de moi !

WINTER. Elle est morte.

CHARLES. Morte.

PAUL. Morte ! Vous dépassez les bornes, Monsieur ! Sortez d'ici.

CHARLES. John Winter dit qu'elle est morte, trouée d'un coup de feu.

PAUL. Morte ! Morte ! Les portes claquent dans la maison vide. Morte ! Morte !

WINTER. Qui a tiré ? J'ai entendu le bruit de la détonation.

(*Charles, sans tourner la tête, désigne Robert qui, le pistolet à la main, n'a pas bougé.*)

Mais pourquoi ? pourquoi ?

PAUL. Mais parlez-moi. Dites quelque chose. Ecoutez-moi, vous m'avez fait peur, je l'avoue. Vous voyez, je l'admets. Là, votre plaisanterie me fait peur ! Maintenant expliquez-moi.

WINTER, *à Charles.* Devons-nous la monter au premier, Monsieur ?

PAUL. Expliquez-moi.

WINTER, *à Charles.* Devons-nous la monter, Monsieur ? On ne peut plus rien faire.

PAUL. On ne peut plus rien faire !

(*Charles et John ramassent le corps de Stella et vont vers l'escalier.*)
On ne peut plus rien faire !
(*Paul suit Charles et John Winter.*)
Ne partez pas, Robert. Je redescends tout de suite. Je vous montrerai comment il faut se servir d'un pistolet.

(*Charles et John Winter montent l'escalier.*)

Attendez-moi. Qu'allez-vous faire de ma petite-fille ? Attendez-moi.

(*Charles et John Winter sont sortis portant le cadavre de Stella. On entend, venant de l'escalier de fer qui mène du jardin au balcon, quelqu'un sifflant un air populaire. Cela ne touche pas Robert qui reste immobile. Bruit de lourdes bottes sur les marches de fer. Apparaissent sur le balcon trois soldats qui pénètrent par la fenêtre dans la pièce. Ce sont Walter Killeen, Henry Chater et leur chef, Christian Melrose. Henry Chater porte un clairon. C'est Walter Killeen qui sifflait, mais il s'arrête en pénétrant dans la pièce et se place devant la fenêtre. Robert, toujours immobile, leur tourne le dos.*)

MELROSE. Bonjour. Il paraît que nous sommes les bienvenus ici. Ça nous changera.

(*Robert n'a pas bougé. Melrose élève la voix.*)

Bonjour.

(*Ce n'est que quand Robert se retourne que Melrose s'aperçoit qu'il a un pistolet à la main.*)
Un accueil charmant. Charmant en effet. (*Aux deux autres.*) Ne bougez pas. (*A Robert.*) Et qu'est-ce que vous pensez faire avec ça ?

ROBERT. Avec quoi ?

MELROSE. Vous avez un pistolet en main.

ROBERT. Qu'est-ce que vous dites ?

MELROSE. Vous êtes sourd ? Je vous dis que vous avez un pistolet à la main.

ROBERT. Oh ! oui ! Il n'est plus chargé... Plus maintenant.

MELROSE. Je suis ravi de vous l'entendre dire, vraiment. (*Il prend le pistolet et l'examine, puis le dépose sur la table.*) Je m'étais imaginé, juste un instant, vous savez, je m'étais imaginé que nous n'étions pas si bienvenus que ça ici. (*Aux deux autres.*) Entrez, asseyez-vous. Ne faites pas de conneries et fermez-la. Asseyez-vous à un endroit où je puisse vous voir.

(*Killeen et Chater entrent et s'asseyent. Melrose se retourne vers Robert.*)

Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ?

ROBERT. Procathren.

MELROSE. Comment ?

ROBERT. Procathren. Robert Procathren.

MELROSE. Robert, hein ! Pour moi ce sera Bob ou peut-être bien Boby. Moi je m'appelle Melrose, n° matricule 1535380, Christian. Christian, c'est mon prénom, mais ça ne veut pas dire pour ça que je suis chrétien. Lui, c'est Killeen et l'autre Chater. Debout.

(*Killeen et Chater se lèvent et font des révérences grotesques à Robert.*)

Parfait. Y a pas si longtemps, on s'en aperçoit peut-être en nous regardant, on était des soldats.

ROBERT. Oui, j'ai entendu parler de vous.

MELROSE. Oh ! vous avez entendu parler de nous ! Ça m'évitera de vous expliquer ce que nous faisons ici et...

ROBERT. Oui. Vous n'avez pas besoin de m'expliquer ça.

MELROSE. Merci infiniment. Toi, tu pourras peut-être m'expliquer quelque chose. Pourquoi t'es sur ton trente-et-un.

ROBERT. Je faisais une visite.

MELROSE. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

ROBERT. Je suis poète.

MELROSE. Poète ! (*Aux deux autres.*) C'est un poète.
(*Melrose va continuer, mais Killeen se lève et récite :*)

KILLEEN

Viens, viens sous l'gros édredon,
C'est là que j'donn' des frissons
Aux gross' dondons.
Chérie, viens dans les draps
Qu'on y discut' l'bout d'gras
Sur le matelas.

MELROSE. Assez.

(*Killeen s'assied.*)

Alors, Bobby, donne-nous ton avis d'expert. C'est de la belle poésie, hein ? (*Il rit.*) Bon. Suffit. Tu habites ici ?

ROBERT. Non.

MELROSE. Alors, qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne sembles pas à ton aise. Tu ne... (*Chater joue tout doucement du clairon. Melrose se retourne vers lui.*) Ecoute. Je te l'ai déjà dit. Je t'ai déjà dit de ne pas jouer de cet instrument pendant que je parle. Ferme-la ou je te le prends. Tu m'entends ? (*A Robert.*) Qui habite ici ?

ROBERT. La famille Southman.

MELROSE. Qui est-ce qui nous a parlé de la fenêtre ?

ROBERT. Paul, le vieux.

MELROSE. Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

ROBERT. C'est un poète.

MELROSE. Hé, hé, complices tous les deux ?

ROBERT. Non.

MELROSE. Gueule pas. (*Il sort un paquet de cigarettes.*) T'en veux une ?

ROBERT. Non merci.

MELROSE. Eh bien, Bobby, j'ai bien peur qu'on soit forcé de se remettre en route.

ROBERT. Non. Ne partez pas, ne partez pas.

MELROSE. Hein ?

KILLEEN. Dis, Christ. (*Il regarde la fresque.*)

MELROSE. Attends une minute. Pourquoi tu veux pas qu'on s'en aille, Bobby ? Allez, dis-le-moi. Ça m'intéresse. D'ordinaire, tout le monde veut qu'on fiche le camp le plus vite possible. Toi, tu veux qu'on reste ; pourquoi ça ?

KILLEEN. Hé, Christ !

MELROSE. Bon. Qu'est-ce qu'il y a ?

KILLEEN. Regarde. (*Il montre la fresque.*)

MELROSE. Et après ? C'est une peinture. Tu sais, un truc qu'on fait avec des pinceaux.

KILLEEN. Oui, mais Christ, regarde-le, regarde.

MELROSE. Je le regarde.

KILLEEN. Qu'est-ce que ça représente ?

(*Melrose et Killeen se mettent devant la fresque.*)

MELROSE. Qu'est-ce que tu crois, toi ?

KILLEEN. J'en sais pas plus que toi, regarde ! (*Il touche du doigt une partie du tableau.*)

MELROSE. Touche pas.

KILLEEN. D'accord.

MELROSE. Touche pas, c'est pas fini. Regarde. (*Il frotte la peinture avec son doigt.*) Tu vois bien que c'est pas fini.

KILLEEN. Y a des couleurs là. Si on la finissait ?

MELROSE. Non. (*Ils restent à contempler la fresque en silence puis, sans se retourner, Melrose demande.*) Il y a des femmes ici ?
(*Robert sans penser que Melrose ne le voit pas fait non de la tête.*)
J'ai demandé s'il y avait des femmes ici.

ROBERT. Il y en avait une.

MELROSE. Hein ?

ROBERT. Je l'ai tuée

MELROSE. Quoi ?

ROBERT. Je l'ai tuée.

MELROSE. C'est pas très malin de faire ça. Surtout s'il n'y en avait qu'une, tu te rends compte.

ROBERT. Elle était affreuse. Elle était enceinte.

MELROSE. Je vois.

ROBERT. Mais je n'ai pas fait exprès de la tuer. Un accident.

MELROSE. C'est pour ça que tu nous as demandé de rester.

ROBERT. Oui.
(*Un silence pendant lequel les soldats regardent Robert. Puis Robert, les mains en avant, semble sur le point de tomber.*)
Qu'est-ce qu'ils m'ont fait faire ?
(*Melrose va à lui et le soutient.*)

MELROSE. Allons, allons, du courage. Killeen, passe-moi le réveil-machab.
(*Killeen va à une musette qu'il portait et en sort une bouteille de whisky.*)
Allons, Bobby. Ça va, mon vieux, ça va.

ROBERT. Oh ! Qu'est-ce qu'ils m'ont fait faire ?
(*Killeen passe le whisky à Melrose.*)

MELROSE. Tiens, prends-en une goutte. Butin de guerre.

ROBERT. Non.

MELROSE. Oh ! fais pas ta sucrée, vas-y. (*Robert boit au goulot.*) Attention, tu baves. Tu te sens mieux. Rien ne vaut un coup de whisky, hein ? Qu'est-ce qui te fait peur, hé, Bobby ?

ROBERT. J'ai peur de ce qui va se passer.

MELROSE. On te laissera pas faire de mal. Hein, les gars ? (*Il se tourne vers Chater qui, la trompette sur les genoux, se met tranquillement les doigts dans le nez.*) Ça va ? (*Gros sourire de Chater.*)

ROBERT. Vous allez m'aider...

MELROSE. Sûr. (*Il lui tend la bouteille.*) Encore un coup. On a une bouteille de rab ? (*Clin d'œil à Killeen et à Chater.*)

ROBERT. Vous m'aiderez.

MELROSE. Oui je t'ai dit. Vas-y, bois un coup.

ROBERT. Oh ! cher ami ! Ils m'ont fait faire des choses immondes ! Mais vous m'aiderez.

MELROSE. Oui.

ROBERT. Merci. Je remercie Dieu de vous avoir envoyés ici.

MELROSE. Ça, c'est une bonne idée.

ROBERT. Il faut faire nos plans, hein ?

MELROSE. Bien sûr, bien sûr.

ROBERT. Alors, partons.

MELROSE. Tu veux te barrer ?

ROBERT. Non, cher ami. Je ne me barre pas. Je fais quelque chose que je n'avais jamais fait auparavant, mais maintenant j'en ai le courage. Je vais au-devant de ce qui va se passer. Partons.

MELROSE. Où ?

ROBERT. D'abord au village.

MELROSE. En route.
(*Paul crie d'en haut.*)

VOIX DE PAUL. Il n'y a plus rien à faire. Rien. Et ce n'était pas une plaisanterie, non, pas une plaisanterie !

ROBERT, *il murmure*. Non, pas une plaisanterie.

MELROSE. Le vieux ?

ROBERT. Oui.

MELROSE. Avec la femme ?

ROBERT. Oui.

MELROSE. Je monte ?

ROBERT. Non, non.

MELROSE. Comme tu veux.

ROBERT. Fais-moi confiance.

MELROSE. D'accord.

ROBERT. Tout sera réglé. Réglé pour le mieux.

MELROSE. Sûr. (*Il regarde Killeen et se tape le front du doigt. Ils rient.*)

ROBERT. Allons ! (*Melrose ramasse le pistolet sur la table.*) Je prends ça.

ROBERT, *à Chater*. Sonne du clairon.
(*Chater debout, embouche avec un grand geste le clairon et sonne une note longue et soutenue. Regard de Robert vers l'escalier.*)

MELROSE. Prêts ?
(*Melrose, Chater et Killeen sautent par la fenêtre sur le balcon et descendent au jardin. Robert qui les suit a atteint la fenêtre lorsque Paul arrive, descendant l'escalier.*)

PAUL. Robert.

ROBERT. Oui.

PAUL. Ce n'était pas une plaisanterie.

ROBERT. Non, pas une plaisanterie. Pas du tout une plaisanterie. (*Il est accroupi près de la fenêtre, un bras tendu pour se soutenir.*)

PAUL. Elle est morte.

ROBERT. Oui. Tout à fait morte.

PAUL. Vous l'avez tuée.

ROBERT. Je l'ai tuée.

PAUL. Pourquoi, Robert ?
(*Robert fixe Paul dans les yeux.*)

ROBERT. Sale bête !

PAUL. Robert !

ROBERT. Sale bête !

PAUL. Robert !

MELROSE. Content, hein ? Content d'avoir rejeté la responsabilité sur un autre ?

PAUL. Robert !
(*Mais Robert a disparu, courant après les soldats. Paul va à la fenêtre.*)
Robert, reviens. Je t'ai pardonné.
(*Mais Robert ne peut plus le voir ni l'entendre. Paul revient dans la pièce.*)
Je lui ai pardonné.
(*Paul, vieux, seul, est pris d'un terrible paroxysme de terreur et de peur. Il ferme les yeux, un mince filet de sang coule de sa bouche. Ses mains se lèvent, arrachent le foulard qui lui entourait le cou. On a l'impression qu'il voulait accomplir sur lui-même un terrible acte de violence, mais les forces lui manquent. Il ne peut que rester là, épuisé.*)

RIDEAU

acte 3

Même décor.
Six heures plus tard. Il fait nuit.

Charles travaille à sa fresque. Il a rassemblé toutes les lampes de la pièce de façon que son travail soit violemment éclairé.

Le cadavre de Stella est couché sur une civière improvisée placée sur l'échafaudage devant la fresque. C'est son modèle.

Le cadavre est tout entier drapé. Seules apparaissent les mains et la tête.

Par terre, au pied de la civière, toute une collection d'os humains et d'animaux.

La peinture est maintenant presque terminée. Charles y a ajouté Stella morte. Les autres personnages baissent les yeux vers elle. Le chien est debout à sa tête.

A l'autre extrémité de la pièce, groupés autour de la cheminée et dans la pénombre seulement percée par la lueur du feu, sont rassemblés cinq femmes et un enfant.

Anna Trewin, Margaret Bant, Edith Tinson et Flora Baldon sont de vieilles femmes.

L'autre femme est jeune. C'est Judith Warden, la mère de l'enfant qui se tient à ses côtés. C'est une petite fille de dix ans. Habillée en hâte et au hasard, elle se trouve porter des vêtements qui conviendraient à une fête. Sa robe courte est en satin blanc brodé, mais elle porte en-dessous une paire de pantalons de garçon et elle est chaussée de grosses bottes. Elle a sur la tête une écharpe de couleur vive que recouvre un chapeau de paille jaune orné de fleurs artificielles.

Chacune des femmes porte à côté d'elle un certain nombre d'objets hétéroclites : ceux que l'on emporte alors qu'on fuit une catastrophe. Parmi ceux-ci une grande cruche en porcelaine, un phonographe, une lithographie représentant une scène de Roméo et Juliette *et quelques paquets indéfinissables. Edith Tinson a deux paires de chaussures pendues à son cou par des lacets.*

Margaret Brant est couverte de bijoux en toc et près d'elle une ombrelle chamarrée.

Hannah Trevin semble porter au moins trois chapeaux.

Elles ont emporté au moment de leur fuite ces objets parfaitement inutiles dans leur situation actuelle.

Le groupe est muet et immobile. Seule, l'enfant remue. Elle joue à la balle contre la porte.

Par la fenêtre, on voit le ciel rougeoyant : le village flambe. John Winter surveille l'incendie de la fenêtre Les cloches de l'église sonnent.

WINTER. Je ne crois pas qu'ils puissent sonner la cloche encore longtemps.

CHARLES. Pourquoi ?

WINTER. Je peux voir le clocher maintenant. Il est tout noir contre le feu. Le feu est proche, tout proche. Il n'y en a plus pour longtemps.

CHARLES. Tant mieux. Ce bruit est insupportable.

(La mère empêche l'enfant de jouer à la balle.)

WINTER. Qu'est-ce qu'ils espèrent en sonnant ces cloches ?

CHARLES. Qu'on vienne à leur secours, je suppose.

WINTER. Qui ça ? Dieu ?

CHARLES. Dieu seul le sait. (*Ils se sourient.*) Où est Paul ?

WINTER. En haut, il fait sa valise.

CHARLES. Sa valise ?

WINTER. Oui.

CHARLES. Il pense encore qu'il va pouvoir partir ?

WINTER. Il en semble persuadé, Monsieur.

CHARLES. Il y a quelqu'un dehors.

WINTER Où çà ?

CHARLES. Dehors, sur le balcon.

WINTER. Oui. (*John Winter regarde par la fenêtre.*) Venez, venez par ici, n'ayez pas peur.

CHARLES. Qui est-ce ?

WINTER, *il rit.* Le père Cowper, le facteur. (*Il fait chx, chx, chx, chx, comme s'il appelait un animal.*) Venez, venez donc.

(*Thomas Cowper apparaît à la fenêtre. Il porte l'uniforme des facteurs ruraux et porte le sac du courrier.*)

COWPER. Qu'est-ce que ça veut dire ça : chx-chx-chx-chx ? Tu crois vraiment que j'ai peur d'entrer ici ? Alors, permets-moi de te dire que je vaux cent fois mieux que tous ceux qui habitent cette damnée maison et que si je suis ici, c'est que je suis en service. Et tu m'empêches de le faire, mon service. Allons, laisse-moi passer.

(*John Winter s'efface. Cowper entre et va directement à Judith Warden. Il lui donne une lettre.*)

Pour vous, Mrs Warden. Je vous ai cherchée toute la soirée. Votre maison est complètement démolie. Je n'ai pas pu trouver la boîte aux lettres. Mais on m'a dit que vous étiez par ici. C'est de votre mari. Eh bien, c'était la dernière et je l'ai portée à destination. (*Il enlève sa casquette et se tourne vers Charles.*) A nous deux, jeune homme. Arrêtez-vous de travailler si ça peut s'appeler travailler. J'ai besoin de quelques précisions.

CHARLES. Des précisions ?

COWPER. Oui. (*Il a sorti un calepin et un crayon de sa poche. Il est prêt à écrire.*)

CHARLES. Sur quoi ?

COWPER. Concernant le désastre, bien sûr.

CHARLES. L'incendie ?

COWPER. Oui. Allons, laissez ce mannequin tranquille pendant une minute. C'est une bonne fille, elle ne bougera pas.

CHARLES. Vous faites une enquête. En qualité de quoi ? De facteur ?

COWPER. En tant que représentant de la loi. Le constable Pogson combat l'incendie.

CHARLES. Ah ! c'est cela...

COWPER. Quand il a su que je venais ici, il m'a demandé d'enquêter auprès de vous. Je dois ajouter qu'en tant que fonctionnaire, je n'ai jamais pris position

dans un différend avec les gens du village. Vous pouvez parler en toute tranquillité.

CHARLES. Je vous remercie.

COWPER. De rien.

CHARLES. Mais je n'ai rien à déclarer.

COWPER. Vraiment ?

CHARLES. Non.

(*Un temps*)

COWPER, *à John Winter*. Et vous, rien à déclarer non plus ?

WINTER. Non.

COWPER. Bon. (*Il remet carnet et crayon dans sa poche.*) C'est tout, vous pouvez disposer. (*Aux villageois.*) Je ne sais pas quoi faire de vous autres. Vous pourriez peut-être passer la nuit ici. (*Il se retourne vers Charles.*) C'est possible ? Qu'est-ce qui vous fait rire ?

CHARLES. Vous.

COWPER. Vous trouvez qu'il y a de quoi rire, vous ? Le village est détruit, les habitants sont sans abri et le Révérend Mr Aldus est pris au piège, là-haut, dans le clocher et va rôtir comme une pomme de terre.

CHARLES. C'est pour ça qu'il a mis les cloches en branle ?

COWPER. Je vous le dis, jeune homme. Y a pas de quoi rire. C'est un terrible accident.

CHARLES. Un accident, vraiment ?

COWPER. Bien sûr. Vous ne pensez pas que quelqu'un aurait fait exprès une chose semblable.

CHARLES. Pourquoi pas ?

COWPER. Raisonnez un peu. Bien sûr que cela s'est produit accidentellement. Vous pensez si je le sais ! J'étais là quand tout a commencé. Un accident cent pour cent. Il était juste six heures. Je distribuais le dernier courrier. J'étais en retard, ça je l'avoue. J'étais en retard. Je venais juste de mettre une lettre dans la boîte de Mr Aldus. Je me retourne pour m'en aller et je vois trois soldats qui se dirigeaient vers la maison. Les soldats..., vous avez sûrement dû en entendre parler... Ils avaient déjà fait un peu de gâchis pendant la journée. Oh ! rien qui ne puisse s'arranger avec un peu de compréhension. Moi-même, je suis un vieux soldat. Mais enfin... Vous y êtes, quoi... Bon... Avec les soldats, il y avait un autre type, un type de la ville, un espèce de dandy. Je me cache dans les buissons le temps de les laisser passer. Je ne voulais pas qu'ils m'insultent rapport à mon uniforme. Eux, ils entrent directement chez Mr Aldus, comme ça, comme s'ils étaient chez eux. Je les voyais bien tous les quatre qui parlaient avec Mr Aldus dans le salon. C'est le dandy qui parlait. Vingt minutes il a parlé, et puis ils sont sortis. Ils sont passés juste devant moi, j'étais caché, mais je les ai bien vus : le grand soldat, il soutenait le dandy par la taille et lui, le dandy, il parlait, il parlait. J'ai décidé d'attendre qu'ils soient un peu plus loin avant de reprendre ma tournée. Et puis Mr Aldus, il sort sur le pas de sa porte et il m'appelle : « Cowper, venez ici. » Avant que j'arrive, il était déjà rentré. Alors moi, je frappe et comme personne ne venait ouvrir, j'entre. Il était dans la pièce où il y avait les livres. Il les prenait par brassées dans les rayons et puis, il les jetait au feu. Il y en avait en train de brûler qui retombaient au milieu de la pièce. Ils étaient en flamme et ils mettaient le feu partout. Quand je suis entré, il est resté un instant à me les montrer du doigt en essayant de me dire quelque chose, mais il n'y arrivait pas. Son bégaiement, vous savez... Et il pleurait en faisant des bruits comme un gosse. J'imagine qu'il voulait que je l'aide, je ne sais pas trop. Dans tous les cas, il a recommencé, il prenait des livres dans les rayons et puis, il les jetait au feu. Moi, j'étais atterré, ça, je ne peux pas vous le dire. Dès que j'ai repris mes sens, je suis sorti dans la rue et je me suis mis à gueuler, mais personne ne voulait sortir, rapport aux soldats. Ils se cachaient tous depuis le matin. J'ai couru dans les rues vides : personne. Quand je suis revenu chez Mr Aldus, la maison était en flammes et puis, j'ai entendu les cloches sonner. Il était allé à l'église et il s'était mis à sonner les cloches. Le feu avait gagné, personne n'est venu m'aider. Ils ne voulaient pas sortir. Tous, même le policeman Pogson. Tout cela jusqu'à ce que le feu les ait chassés de chez eux. Et maintenant, tout le village est détruit. Il ne reste que les cendres. (*Un silence.*) J'espère, Monsieur, que vous estimez que j'ai agi pour le mieux.

CHARLES. Hein ? Mais oui, bien sûr.

COWPER. Merci, Monsieur. (*Il remet sa casquette et y porte la main.*) Mais qu'est-ce que je fais ici, moi ? Il faut que je retourne là-bas. Si vous permettez, je m'en vais.

(*John Winter ouvre la fenêtre. Il prend pour partir le même chemin qu'il avait pris pour entrer. Les vieilles femmes se mettent à papoter.*)

CHARLES. Allons, qu'est-ce qu'il y a ?

EDITH ET HANNAH, *ensemble*. Nous l'avons vu. Nous le connaissons.

EDITH. A vous, ma chère; allez-y.

HANNAH. Non, ma chère. Vous, dites-leur.

EDITH. Eh bien... Nous l'avons vu.

CHARLES. Qui ?

HANNAH. L'homme qui était avec les soldats.

MARGARET. Celui qui n'arrêtait pas de parler.

HANNAH. Oui, nous l'avons vu.

EDITH. Il gâtait ses beaux habits en se promenant dans les rues en flammes.

MARGARET. Les soldats le suivaient. Ils riaient tous. Mais pas lui.

EDITH. Ils venaient à notre rencontre lorsque nous nous sommes échappées de l'incendie.

HANNAH. Son visage était tout blanc. Ça nous a fait peur.

MARGARET. Oui, tout blanc, nous avions peur.

HANNAH. Sa voix nous faisait peur aussi.

MARGARET. Oui, sa voix aussi.

HANNAH. Longtemps après qu'il soit passé, on entendait sa voix au-dessus de tous les bruits de l'incendie.

EDITH. Oui et au-dessus de tous les cris de ceux qui fuyaient.

HANNAH. Même quand les cloches se sont mises à sonner.

(*Un temps.*)

FLORA. Il m'a parlé.

EDITH. Non !

HANNAH. Jamais de la vie !

FLORA. Si, il m'a parlé.

CHARLES. Qu'est-ce qu'il vous a dit ? (*Elle ne répond pas.*)

FLORA. Je n'ai pas compris ce qu'il m'a dit, mais il m'a parlé.

CHARLES. C'est là, là que je trouve l'explication. Pensez-y, John Winter, pensez-y. (*Il cesse de peindre et marche dans la pièce.*) Qu'a-t-il dit à Paul ? Qu'a-t-il dit à cette vieille femme ? Leur a-t-il donné la solution ? C'est peut-être si simple. (*Il se remet à peindre et dit, après un temps.*) Mais toi, John Winter, veux-tu partir ? Tu le peux encore, je prendrai soin du vieux.

WINTER. Je reste.

CHARLES. Bon.

(*Paul a descendu l'escalier. Il porte une cape et tient à la main son chapeau, sa canne et une petite valise.*)

PAUL. John Winter m'a dit que tu as donné asile à quelques femmes du village.

CHARLES. Oui.

PAUL, *aux villageoises.* Soyez les bienvenues.

(*La cloche de l'église cesse de sonner. On devine un tintement, puis le silence.*)

Le village brûle.

CHARLES. Oui.

PAUL. Je voyais l'incendie de ma chambre.

CHARLES. Oui ?

PAUL. Les flammes montaient très haut, très haut dans le ciel.

CHARLES. Oui.

PAUL. Qui a mis le feu ?

CHARLES. Personne. C'est un accident.

PAUL. Il y a toujours un responsable. Quelle heure est-il ?

CHARLES. Je n'en sais rien. La pendule est arrêtée.

PAUL. Il va être bientôt temps que je m'en aille. Va chercher la hache, John Winter. Et aussi une scie, des bêches et de la corde. Oui, il nous faudra une corde.

WINTER. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

PAUL. Abattre ces arbres. Les deux arbres devant la maison. Je t'en ai parlé.

WINTER. Oui, vous m'en avez parlé, mais...

CHARLES. Allez-y, John Winter.

PAUL. Oui, vas-y et souviens-toi que tu n'es qu'un domestique.

(*John Winter sort.*)

CHARLES. Si tu as tellement envie de travailler, tu ferais mieux de creuser une fosse.

PAUL. C'est cruel de me dire ça, Charles, très cruel. Stella, ma chérie, il faut que je te dise quelque chose. Je t'ai pardonné. Je t'ai pardonné. C'est du sang sur sa figure ?

CHARLES. Hein ? Non, de la peinture.

PAUL. Essuie ça.

CHARLES. Non, nous n'avons plus le droit d'y toucher.

PAUL. Ça la défigure.

CHARLES. C'est la mort qui la défigure.

PAUL. Elle aurait été contente de savoir que je pars tout de même ce soir. C'est ce qu'elle voulait. Elle y tenait.

CHARLES. Ecoute-moi, Paul.

PAUL. Oui, mon garçon.

CHARLES. Tu n'iras pas à Londres ce soir.

PAUL. Non ?

CHARLES. Non. Procathren a fichu le camp. Le banquet donné en ton honneur est maintenant fini. Les invités ont bien mangé et puis ils sont rentrés chez eux. Pendant qu'ils discutaient le coup en se demandant pourquoi tu n'étais pas là, tu te souviens de ce que tu faisais, toi ?

PAUL. De ce que je faisais ?

CHARLES. Tu errais dans la maison comme un vieux cinglé en parlant de tes beaux jours.

PAUL. Tu parles ! Tu parles ! Remets-toi plutôt à ta peintre, mon garçon. (*Il appelle l'enfant.*) Viens ici, petite fille. Es-tu un petit garçon ?

(*L'enfant s'approche de lui lentement.*)

CHARLES. Que le diable t'emporte, Paul ! Que le diable t'emporte, toi et ton égoïsme ! C'est bien le moment de t'enfermer dans ta tour d'ivoire à jouer au fou et au gâteux. Oui, c'est bien le moment.

PAUL. Charles, tais-toi, je te l'ordonne, tu fais peur à la petite.

(*Charles se remet à sa peinture. Paul parle à l'enfant.*) Voilà ce que tu devrais me dire. Dis-moi « Bon anniversaire ».

(*L'enfant hésite un peu, puis, très distinctement dit :*)

L'ENFANT. Bon anniversaire.

PAUL. Bravo ! C'est ce qu'ils diront tous à mon arrivée. Oui, tous ces gens célèbres qui me reçoivent aujourd'hui. Ils diront...

(*Les femmes redisent en même temps :* Bon anniversaire. *Puis, légèrement excitées, chacune séparément :* Félicitations, que Dieu vous bénisse, nous vous souhaitons bien du bonheur. *Paul qui tient l'enfant par la main reprend :*) Sais-tu chanter et danser ? Danse pour me faire plaisir. Ce sera mon cadeau d'anniversaire. Ne sois pas timide. Regarde-moi, je suis vieux... Oh ! très vieux, mais pourtant, je veux encore chanter et danser.

(*Et il le fait pendant que les villageoises battent des mains. Christian Melrose a monté l'escalier. Il se tient sur le seuil de la porte. Paul en se retournant voit Melrose et s'arrête. Les villageoises cessent de rire et de battre des mains.*)

Vous êtes venu me chercher ?

MELROSE. Oui, tout juste.

PAUL. Je suis prêt, vous voyez, je suis tout à fait prêt.

MELROSE. Vous m'attendiez ?

PAUL. Mais oui. (*A l'enfant.*) Fini de danser maintenant.

(*Melrose entre dans la pièce. Le groupe des femmes pousse un petit cri et se resserre. L'enfant court vers sa mère. Killeen et Chater entrent.*)

MELROSE. Comment avez-vous su que j'allais venir ?

PAUL. Je le savais.

MELROSE. Qui vous l'a dit ?

CHARLES. Ne faites pas attention à ce qu'il raconte.

MELROSE. Pourquoi est-ce qu'il ne faut pas faire attention à ce qu'il raconte ?

CHARLES. Il est sonné.

MELROSE. Eh bien, sonné ou pas, il a bien deviné.

CHARLES. Vous l'emmenez ?

MELROSE. Oui.

CHARLES. Qui êtes-vous ?

MELROSE. Aucune importance.

(*Killeen et Chater sont en train de chahuter dans l'entrée. Melrose se retourne vers eux.*)

Assez ! Vous êtes Charles Heberden ?

CHARLES. Oui.

MELROSE. Et ça, c'est feue votre dame ?

CHARLES. Oui.

MELROSE. Où est le domestique ?

CHARLES. En bas.

MELROSE. Appelez-le.

CHARLES. Non, je refuse de l'appeler.

MELROSE. Bon, parfait. (*A Killeen.*) Appelle-le, il s'appelle Winter.

(*Killeen va à la porte et appelle avec une voix maniérée et efféminée.*)

KILLEEN. Oh ! Winter ! Winter ! Auriez-vous l'obligeance de monter ? Votre maître veut vous parler.

MELROSE. Qui est-ce ? (*Il indique le groupe des villageoises.*)

CHARLES. Des gens du village, à cause de l'incendie. Nous leur avons donné l'hospitalité.

MELROSE. Parfait, parfait. Il faut pas que je fasse de blague. C'est bien Paul Southman, hein ?

CHARLES. Oui.

MELROSE. Y a pas à s'y tromper. Peut pas y en avoir deux comme lui.

(*John Winter entre, venant d'en bas. Il porte un rouleau de corde.*)

Ah ! Winter ?

WINTER. Oui.

MELROSE. Entre. Qu'est-ce que tu as là ?

WINTER. Une corde.

MELROSE. Tiens, une corde.

WINTER. Mr Southman me l'a demandée.

MELROSE. Il te l'a demandée, hein ? Chater, Chater, réveille-toi. Prends cette corde. Tu sais ce qu'il faut faire.

(*Chater prend la corde et, en s'asseyant sur le parquet, commence son travail.*)

(*A Charles.*) Nous pensions avoir du mal à en trouver. (*A John Winter qui va pour sortir.*) Hé, toi, Winter, reste ici. (*A Paul.*) Et toi, le vieux, assieds-toi, tu ne pars pas encore.

PAUL. Pas encore ?

MELROSE. Non, pas tout de suite.

(*Paul hésitant s'assied, le chapeau sur la tête, la petite valise sur ses genoux.*)

Maintenant, Mr Heberden.

PAUL. Je peux parler à l'enfant ?

MELROSE. Quel enfant ? Oui, si tu veux. (*Il parle à l'enfant.*) Viens, toi, viens parler avec le vieux monsieur. (*L'enfant s'avance et se tient debout à côté de Paul. Melrose regarde la peinture.*) C'est de vous, Mr Heberden ?

CHARLES. Oui.

PAUL, *à l'enfant.* Tu ne veux pas me parler ?

MELROSE. C'est très beau. Je peux bien vous le dire, hein ?

CHARLES. Mais bien sûr.

PAUL, *à l'enfant.* Et jouer ! Veux-tu jouer avec moi ?

MELROSE. Ça devrait être dans une église.

CHARLES, *il rit.* Merci.

MELROSE. Pourquoi est-ce que vous riez ? Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

CHARLES. Rien du tout.

PAUL. Un crocodile. (*Il a sorti son étui à lunettes de sa poche, a enlevé les lunettes et fait semblant de happer le nez de l'enfant avec l'extrémité de l'étui qu'il ouvre et referme.*)

MELROSE. C'est terminé ?

CHARLES. Non.

MELROSE. Dommage.

CHARLES. Oui.

MELROSE. Parce que maintenant, il ne sera jamais fini, n'est-ce pas ?

CHARLES. Je suppose que non.

MELROSE. Et pourquoi ça ?

CHARLES. Parce que je n'en aurai pas le temps, n'est-ce pas ?

MELROSE. Voilà qui est bien, très bien. Vous commencez à comprendre. Maintenant, on peut causer. (*A Chater.*) Tu en as pour combien de temps ?

(*Chater arrête un moment son travail et lève la main, les doigts écartés.*)

Cinq minutes ? Bien. Si vous voulez passer cinq minutes à peindre, Mr Heberden...

CHARLES. C'est sans importance.

MELROSE. Comme vous voudrez.

CHARLES. Il me faudrait plus de cinq minutes.

MELROSE. Je regrette, je ne peux pas vous donner davantage. Asseyez-vous, Mr Heberden.

(*Charles et Melrose s'assoient sur l'extrémité de la plate-forme. Les villageoises sont groupées ensemble. Paul joue avec l'enfant. Chater, assis par terre, les jambes croisées, le clairon à côté de lui, découpe la corde en longueur. Winter et Killeen sont seuls debout.*)

Une cigarette.

CHARLES. Merci.

(*Ils allument leurs cigarettes.*)

PAUL. Le voilà qui s'approche, qui s'approche, qui s'approche et bouaff.

MELROSE. Vous en voulez un peu ? (*Il sort une bouteille de whisky.*)

CHARLES. Non, merci.

MELROSE. Non ? Comme vous voudrez. (*Il boit des gorgées à la bouteille pendant la conversation suivante.*) Vous avez peur ?

CHARLES. Bien sûr.

MELROSE. Vous êtes bien jeune pour mourir. Quel âge avez-vous ?

CHARLES. Pas tout à fait ving et un.

MELROSE. Je n'ai que trente-trois ans, mais j'en parais plus, hein ?

CHARLES. Oui.

MELROSE. Je le sais, je le sais bien. (*Il voit Killeen qui a rejoint les femmes du village.*) Killeen, qu'est-ce que tu fais là ?

KILLEEN. Rien. Rien du tout.

MELROSE. Alors, sois un bon garçon ? Eloigne-toi de là.

KILLEEN. Je leur demandais s'il y avait quelque chose à manger.

MELROSE. Tu ne peux pas avoir faim, ce n'est pas possible ! Après ce que tu viens de bouffer ! (*A Charles.*) J'arrive pas à les comprendre. Ils sont comme des animaux. (*Il rit.*) Je devrais peut-être pas dire ça. Votre cigarette s'est éteinte. Tenez. (*Il lui donne du feu.*)

CHARLES. Merci.

PAUL. Il fut un temps où j'étais une vraie tortue.

CHARLES. Pourquoi allez-vous nous tuer ?

MELROSE. Chut ! Parlez pas si fort. Pas la peine d'effrayer le vieux.

CHARLES. Pourquoi allez-vous nous tuer, nous, spécialement nous ?

MELROSE. Vous croyiez que j'en suis pas capable ?

CHARLES. Certainement si. Enfin, je le pense.

MELROSE. Vraiment ?

CHARLES. Oui.

MELROSE. Ça me fait plaisir. Bobby, lui, il croit que je ne pourrai pas, il m'en a défié. (*Il se lève, souriant.*) C'est pas des choses à faire, hein ? Qu'est-ce qu'il croit que je suis ? Qu'est-ce qu'il croit que ça peut me faire ? Vous et le vieux, vous n'êtes rien pour moi... Personne n'est rien pour moi, parce qu'il n'y a personne, personne depuis des années. Je me fous de tout. Ils ont eu raison quand ils ont mis sur ma fiche : inéducable. Regardez-moi. Qu'est-ce que vous voyez ?

CHARLES. Un monstre.

MELROSE. C'est votre point de vue et c'est normal. Je m'en offense pas. Mais Bobby peut pas me voir comme ça. Pourquoi ? Parce qu'il a vécu dans un monde où les gens..., enfin, où les gens se comportent bien. Où ils font telle ou telle chose pour telle ou telle raison. Et tout ça, parce qu'ils ont une vie à vivre, qu'ils font des projets, alors, faut être

prudent. C'est comme ça qu'il me juge, moi. Comme ça qu'il vous juge, vous. C'est bête, pas ? (*Il rit.*) Qu'est-ce que je fais là, debout, à discourir ? Je dois avoir l'air salement con. (*Il se rassied à côté de Charles.*)

CHARLES. Mais pourquoi me jugerait-il, moi ou Paul, cet imbécile ?

MELROSE. Vous avez fait quelque chose que vous n'auriez pas dû faire, vous savez ? Tout ça, c'est de votre faute. Des gens de votre sorte ne doivent pas agir comme vous avez agi avec un gens de sa sorte à lui. Vous lui en avez foutu un coup, un sale coup. Il m'en a parlé et, bon Dieu ! pour parler, il sait parler. Il m'a tout raconté. J'ai pas compris un mot sur dix quand il me parlait de la culpabilité et de la façon dont vous avez détruit son innocence, mais j'en ai compris suffisamment. Pauvre Bobby.

CHARLES. Pourquoi ?

MELROSE. Il a peur.

CHARLES. De quoi ?

MELROSE. De la mort. C'est de la mort qu'il a peur. (*Melrose voit la porte s'ouvrir lentement*) Qui est-ce ? Oh ! c'est toi, Bobby ! Entre, on t'attendait.

(*La porte s'ouvre en grand et on voit Robert Procathren. Ses vêtements sont sales et déchirés. Sa figure et ses mains sont noircies par l'incendie.*)

Entre. (*Robert entre.*) Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu t'es perdu ?

ROBERT. J'ai vomi.

MELROSE. Pas besoin de le dire, ça se voit, tu en as plein ton veston. Tu as trop mangé.

ROBERT. Probable.

MELROSE. Ou bien peut-être que t'es pas habitué à tant te remuer. Killeen, tu as un mouchoir ? Essuie-le.

KILLEEN. Une bonne d'enfants, voilà ce que je suis.

MELROSE, *à Charles*. Il a pas mal changé, hein ? (*Melrose exulte; l'évidente dégradation de Robert l'excite.*) Pas si beau que tout à l'heure, hein ? (*A Robert.*) Ça va mieux ?

ROBERT. Oui, ça va mieux.

MELROSE. Oh ! il a perdu sa belle cravate. Bobby, tu as perdu ta cravate.

KILLEEN. Il me l'a donnée. (*Killeen porte la cravate autour du col de son uniforme.*)

MELROSE. Il te l'a donnée ?

KILLEEN. Oui.

MELROSE. Donnée ?

KILLEEN. Oui.

MELROSE, *il rit*. Bon, je veux bien te croire.

KILLEEN. Mais c'est vrai.

ROBERT. Je la lui ai donnée, en souvenir.

MELROSE. Ça vous regarde.

ROBERT. Melrose.

MELROSE. Oui ?

ROBERT. Tu ne vas pas te dégonfler, hein ?

(*Melrose va à Robert et lui prend la figure entre ses mains.*)

MELROSE. Tu crois que je ne le ferai pas, je sais, mais je vais le faire.

ROBERT. Que vas-tu faire ? Dis-le-moi.

MELROSE. Toi, dis-le. Ah ! nous sommes comme des gosses en train de jouer, hein ? Qui le dira à qui ? Non mais, sérieusement, Bobby, dis-le-moi. Tu es le patron maintenant. Tu sais. Tu ne peux plus t'échapper. Si tu veux donner des ordres à des types comme moi, il faut que tu prennes tes responsabilités, tu entends. Ça a toujours été comme ça. Dieu sait que je ne voudrais pas que ce soit autrement. Mais parfois, ça me fait rire. « Melrose, faites ceci ou cela. » « Oui, Monsieur », et puis je le regarde, lui qui me commande, je vois ses yeux. Des yeux qui me demandent : « Melrose, tu crois que j'ai raison n'est-ce pas ? Si tu crois que je me trompe, je t'en prie, ne m'obéis pas. » Mais moi j'exécute toujours les ordres, quoi que je pense..., enfin, si ce jour-là je me suis donné la peine de penser. Qu'y-a-t-il pour ton service, Bobby ?

ROBERT. Tue-les, le vieux et le jeune.

MELROSE. Ce sera bien pour te faire plaisir.

(*On entend quelqu'un chanter une petite chanson charmante. C'est Chater, il chante en travaillant. Maintenant, on voit ce qu'il est en train de faire : il a divisé la corde en deux et a fait deux nœuds coulants.*)

ROBERT. Y en a encore pour longtemps ?

MELROSE. Non, pas pour longtemps. (*Il saisit Robert par les épaules, la voix est forte et claire, mais sans colère.*) Qu'ai-je à perdre ? Dis-le moi. Rien. Tu es un idiot d'avoir pensé que j'hésiterais. Un idiot.

(*Robert est venu devant Paul. Il lui parle.*)

ROBERT. Southman, Southman, vous m'entendez ? Vous ne dormez pas. Vous faites semblant. Allons, regardez-moi, regardez-moi !

MELROSE. Ecoutez ! Il va parler au vieux. Fermez-la tous.

ROBERT. S'il vous plaît, laissez-moi parler.

MELROSE. Vas-y, Bobby. Une fois que tu auras commencé, je suis tranquille, personne pourra t'arrêter.

ROBERT. Southman, regardez-moi, il le faut.

(*Paul tourne la tête. Robert s'est accroupi à côté de lui et Paul le fixe sans le reconnaître, sans comprendre.*)

CHARLES. Laissez-le tranquille !

MELROSE, *il crie*. Silence !

ROBERT. Southman, je croyais que le pouvoir qui nous avait été accordé, on nous l'avait donné pour faire le bien. Je pensais que nous étions ici pour nous faire du bien les uns aux autres. Ce n'est pas vrai. Nous ne sommes ici, tous, que pour attendre la mort. Il n'y a rien d'autre. C'est pour cela seulement que nous vivons. Vous l'avez toujours su, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Pourquoi fallait-il que vous me l'appreniez d'une manière si terrible ? Tant d'années passées à apprendre à vivre me laissent si peu de temps pour apprendre à mourir. (*Il se retourne et parle à l'enfant.*) Tu as peur de l'obscurité ? Y a pis. C'est peur de ce qui se trouve au-delà. L'obscurité est tout autour de nous et ce que nous craignons, c'est cette main inconnue qui déjà se pose sur l'interrupteur pour donner la lumière. Je te le dis, n'aie pas peur. Il n'y a pas de lumière. Nous partons de l'obscurité pour arriver à l'obscurité. (*Il s'éloigne de Paul.*) Peut-être aurais-je dû comprendre avant de venir ici. Partout au monde, des signes nous sont offerts. Les fleurs dans le ciel. Je viens de parler à Aldus. Je lui ai raconté comment j'ai perdu la foi en Dieu, il y a très longtemps. Mais dans l'homme. Oh ! enlevez-moi la foi en l'homme et l'angoisse dont nous souffrons nous éclairera. Tout ceci ne nous concerne pas forcément nous tous, ici, dans cette... (*Un moment, il reste silencieux.*) dans cette maison. Nous avons nos propres fleurs qui nous expliquent bien des choses. (*Il désigne Stella.*) La rose qu'elle porte sous son sein. La voilà libérée la fleur qui est en nous tous, celle qui s'épandra d'un sein blessé, glissera d'une bouche entr'ouverte. Personnellement, je pense que c'est une fleur qui sera notre dernier passeport. Qui la portera sera libre. Libre, Southman. (*Chater siffle brusquement très haut. Il a fini son*

travail et montre les deux nœuds coulants déposés par terre devant lui. Melrose bondit, prend les cordes et les élève en l'air.)

PAUL. John Winter !

ROBERT. Attends.

MELROSE. Tout est prêt.

ROBERT. Attends.

PAUL. Allons.

MELROSE. Oui, vieux, viens avec moi.

PAUL. Je vais aller abattre les arbres.

ROBERT. Attends.

PAUL. Ceux qui se trouvent devant la porte. C'est dangereux.

MELROSE. Très juste.

PAUL. Vous m'aiderez ?

MELROSE. Oui.

PAUL. Je vois que vous avez les cordes.

MELROSE. Oui, j'ai les cordes.

PAUL. Bien.

MELROSE. Killeen, mène Mr Southman en bas.

ROBERT. Attends, attends.

MELROSE. Pourquoi ? Nous sommes prêts.

ROBERT. J'ai encore quelque chose à dire.

MELROSE. Il n'y a plus rien à dire.

ROBERT. Si.

MELROSE. Killeen, mène Mr Southman en bas.

KILLEEN. D'ac...

PAUL. Merci.

(Paul et Killeen sortent en descendant l'escalier.)

MELROSE. Chater, emmène Mr Heberden.

(Chater prend le bras de Charles)

Oh ! à propos, vous n'avez pas de religion ?

CHARLES. Non.

MELROSE. Vous ne voulez pas dire un petit au revoir à votre dame ?

CHARLES. Non.

MELROSE. Allons-y.

(Chater et Charles sortent.)

Qu'est-ce que tu vas faire, Winter ?

WINTER. Je n'en sais rien.

MELROSE. Aucune idée ?

WINTER. Je vais m'en aller, ça oui.

MELROSE. Tu as quelque part où aller ?

WINTER. Non.

(Melrose prend quelques billets de banque dans sa poche. Il en détache quelques-uns qu'il donne à John Winter.)

MELROSE. Tiens, prends ça. Ce n'est rien.

(John Winter prend l'argent et monte l'escalier rapidement. Robert s'approche du cadavre de Stella et le regarde. Silence subitement.)

MELROSE. Prêt ?

ROBERT, *tout de suite.* Prêt.

(Melrose suivi de Robert descend l'escalier. Lorsqu'ils sont sortis, il y a un temps, puis, l'enfant se détachant du groupe des villageoises traverse la pièce et va à côté du cadavre de Stella. L'enfant fixe le visage de la morte puis, tendant le doigt, effleure les yeux fermés. Sa mère l'appelle.)

JUDITH. Stella !

(Surprise par la voix, l'Enfant trébuche dans les os et s'éloigne du cadavre. Elle se cogne contre la table et pousse un cri de douleur.)

Stella, ma chérie !

(Mais l'enfant continue son chemin et, voyant le cache-nez vert, le cadeau de Charles à Paul, elle le ramasse et le met à son cou.)

Stella ! Nous ne sommes pas chez nous ici, Stella !

(L'enfant ramasse sur la table l'exemplaire d' «Alice ». Dans le jardin, subitement, le clairon. Un air vulgaire. L'Enfant, le livre à la main, exécute en mesure une danse grave. Le clairon s'arrête aussi subitement qu'il a commencé. L'Enfant continue un peu à danser, puis hésite, tendant l'oreille. Rien. Elle laisse alors retomber le livre par terre, se précipite vers sa mère et cache sa figure dans ses jupes. Aucun bruit. Tout est tranquille. Tout à fait tranquille.)

RIDEAU

"L'ANNIVERSAIRE"... ...et "notre" critique

Paris découvrirait-il les jeunes auteurs anglais ? Dans notre numéro 177, nous avons insisté auprès de nos lecteurs sur la création du « *Club du Théâtre des Quat' Jeudis* » (1). Toujours à l'affût de talents nouveaux et ne craignant pas les expériences risquées, il favorise, avec tout son enthousiasme et sa foi, la découverte théâtrale. Ainsi Paris, après *La Paix du dimanche* de John Osborne, a pu connaître, grâce aux représentations exceptionnelles données au Vieux-Colombier spécialement pour les membres du Club, *L'Anniversaire* de John Whiting.

L'une et l'autre pièce relèvent de la même conception dramatique, bien que leurs thèmes respectifs n'aient guère de rapport entre eux. Certes, l'on retrouve le même esprit de révolte obscure et exclusive chez le principal héros de John Osborne et chez Charles, le jeune peintre génial et volontairement méconnu de John Whiting. Là n'est pourtant pas le trait commun essentiel. Il est, à mon avis, dans la vigueur — la violence, si l'on préfère — des caractères.

Jimmy, dans *La Paix du dimanche*, était « l'homme révolté » d'aujourd'hui, bien que typiquement anglais. Paul Southman, le vieux poète de *L'Anniversaire*, est l'homme révolté d'hier et de toujours, tout en restant, aussi, très britannique. C'est une sorte de Bernard Shaw qui aurait raté sa carrière de pamphlétaire. Son personnage est attachant. Il irrite et « accroche » à la fois. Il donne son sens et sa valeur à la pièce. Dès qu'il disparaît ou passe au second plan, l'intérêt tombe, l'action se dilue. D'où la chute brutale du troisième acte qui entraîne personnages et spectateurs dans une nouvelle direction. Laquelle s'avère une voie sans issue.

Malgré cette monumentale erreur de construction, la pièce reste, cependant, digne d'attention et d'intérêt. On a l'impression que l'auteur s'est trouvé devant une matière trop riche qu'il n'a pas su dominer. Affaire d'expérience...

Comme il est maintenant, de tradition, au *Club du Théâtre des Quat' Jeudis*, *L'Anniversaire* a été présenté avec un soin exemplaire. Pierre Valde, qui en a assuré la mise en scène, a donné un relief saisissant à ce vieillard fanatique de Paul Southman. Christiane Barry a affirmé une personnalité évidente dans le rôle horriblement difficile de Stella. Christian Alers et François Perez ont fait des créations remarquées. Toute l'équipe mérite les plus vives félicitations. Si l'adaptation française de Cécil Robson et R.-J. Chauffard m'a semblé un peu terne par instants, le décor de Villemot illustre parfaitement l'atmosphère inquiétante et insolite de l'œuvre.

« *L'Anniversaire* » est un spectacle de qualité certaine.

André CAMP.

---

(1) *11 bis, avenue de Suffren, FON 47-70.*

UNE CLIENTE PERDUE

Pièce en un acte
de Paul Vandenberghe
d'après une nouvelle
de Jean Kolb

Personnages

par ordre d'entrée en scène

Louise, 55 ans	*Vulgaire et bornée. Pas très soignée. On devine qu'elle boit en cachette. Gros tablier de cuisine sur un caraco douteux. Visage luisant et cheveux en désordre.*
Hélène Poirier, 30 ans	*Elégante, fine, intelligente, sensible et attentive.*
Monique Pelletier, 14 ans	*Elle n'est pas encore une jeune fille et n'est déjà plus une petite fille. Pourtant, en la voyant, c'est à une enfant que l'on croit s'adresser. Sa robe est de l'année dernière, et depuis un an Monique a grandi. Elle n'est pas coquette, n'a jamais songé à se poudrer le visage, ni à aller chez le coiffeur. Elle parle avec la brusquerie d'un garçon et, si elle est timide, elle fait tout ce qu'elle peut pour qu'on ne s'en aperçoive pas. Elle affecte parfois un certain cynisme pour mieux dissimuler sa souffrance.*

A mon fils : ETIENNE.
P. V.

DECOR

Un petit salon d'attente, banal et triste, chez Maître Pelletier, avocat. Des magazines défraîchis traînent sur un guéridon. Trois portes : celle du fond conduit vers la sortie, celle de droite donne sur le bureau de l'avocat, celle de gauche conduit à la cuisine.

scène 1

LOUISE, HELENE POIRIER

LOUISE, *s'effaçant pour laisser entrer la visiteuse.* — Donnez-vous la peine d'entrer, Madame.

HÉLÈNE. — Merci...

LOUISE. — Si Madame veut se distraire... y a des magazines !

HÉLÈNE. — Pourquoi, ça va être long ?

LOUISE, *sentencieuse.* — Ça, Madame, l'idée qu'on se fait de la longueur du temps est pas la même pour tout le monde ! Disons une demi-heure et n'en parlons plus !

HÉLÈNE, *un peu nerveuse.* — Parlons-en au contraire ! J'ai demandé une consultation à Maître Pelletier. Il m'a convoquée pour trois heures précises. (*Coup d'œil à sa montre-bracelet.*) Il est trois heures. Par conséquent je ne vois pas pourquoi...

LOUISE. — Madame va comprendre quand je lui aurai expliqué. Mais auparavant, faut que je demande à Madame si elle est bien Madame Helène Prunier ?

HÉLÈNE. — Non. Hélène Poirier.

LOUISE, *riant bêtement.* — Poirier ! Ç'est ça ! Poirier ! Je savais bien que c'était un nom d'arbre, mais je me rappelais pus lequel ! C'est pour ça que j'ai pas osé faire tout de suite la commission à Madame. Des fois que je me serais trompée d'identité. (*Soudain grave.*) Et voyez-vous, chez un avocat, les questions d'identité c'est très important. Monsieur me le dit toujours. Louise, qu'il me dit, prenez bien garde de ne pas écorcher les noms propres, et de pas les « intersanger ». Faut vous dire que d'habitude c'est la secrétaire de Monsieur qui reçoit les clients. Mais elle a demandé un congé de six jours, vu qu'elle se marie. C'est compréhensible au fond. Voilà une petite...

HÉLÈNE, *de plus en plus nerveuse, mais essayant de se dominer.* — Ecoutez, l'histoire du mariage de cette demoiselle m'intéresse d'autant moins que, moi, c'est pour un divorce que je viens. Alors vous comprenez ? Dites-moi plutôt quelle est la commission que l'on vous a chargée de me transmettre, et de la part de qui ?

LOUISE, *refroidie.* — De la part de Monsieur.

HÉLÈNE. — Je suppose que « Monsieur » c'est Maître Pelletier ?

LOUISE. — Oui, mais moi je l'appelle « Monsieur ». (*Sa nature bavarde va vite reprendre le dessus.*) C'est d'ailleurs curieux quand on y réfléchit. Car enfin Monsieur c'est mon maître, à moi toute seule, et y a que moi qui l'appelle Monsieur, et tout le monde il l'appelle Maître ! Vous trouvez pas ça rigolo ?

HÉLÈNE, *glaciale.* — C'est à se tordre. Alors cette commission ?

LOUISE. — Elle arrive Madame. Bref, Monsieur m'a téléphoné du Palais y a pas un quart d'heure et il m'a dit : « Louise, j'ai convoqué pour trois heures une certaine Madame Hélène Pommier... »

HÉLÈNE, *rectifiant.* — Non. Poirier.

LOUISE. — Comment Madame ?

HÉLÈNE. — Je dis que je m'appelle Poirier. Peut être plus pour très longtemps d'ailleurs, mais là n'est pas la question. Alors ?

LOUISE. — Alors, que m'a fait Monsieur, vous prierez cette dame de m'excuser, mais je serai en retard d'une demi-heure vu que je suis retenu au Palais plus longtemps que je pensais. De toutes façons, elle n'attendra qu'un quart d'heure qu'il a ajouté.

HÉLÈNE. — Je ne vois pas comment je n'attendrai qu'un quart d'heure si lui-même arrive au rendez-vous avec une demi-heure de retard ?

LOUISE. — C'est ce que je lui ai rétorqué, alors il m'a répondu qu'il connaissait les femmes et qu'elles étaient toujours en retard. Pour vous il a prévu à peu près un quart d'heure. Pour une fois il s'est mis le doigt dans l'œil puisque vous étiez là à trois heures pile.

HÉLÈNE. — Il ne semble pas avoir une très bonne opinion du sexe faible ?

LOUISE. — Ça faut dire aussi que c'est des drôles d'échantillons qui défilent dans son cabinet.

HÉLÈNE. — Ah ! oui ?

LOUISE. — Oh ! là là ! J'peux pas causer rapport au secret professionnel, sans ça ! Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, y a Madame de Lourmel..., vous savez la femme de l'industriel ? Elle a fait un de ces ramdam que c'est pas croyable ! Comme si c'était la faute de Monsieur si elle a pas obtenu le divorce à son profit ! Alors forcément, ça l'aigrit.

HÉLÈNE. — Qui ça ?

LOUISE. — Monsieur Parbleu ! Son caractère il s'aigrit, à force de voir des époux qui viennent ici pour bavotter l'un sur l'autre et lui raconter des tas de choses pas propres. Je dis : des époux, parce que Monsieur, c'est plutôt un spécialiste des divorces.

HÉLÈNE. — Je sais. En somme il fait un peu office de confesseur ?

LOUISE. — Y a d'ça ! Sauf qu'un vrai confesseur il conseille utilement, il arrange les choses, il pardonne... Tandis que Monsieur il a plutôt intérêt à mettre de l'huile sur le feu. Si tout le monde s'entendait bien, y aurait pas besoin d'avocats, pas vrai ? Alors plus ça va mal pour tout le monde, plus ça va bien pour lui.

HÉLÈNE. — Evidemment.

LOUISE. — N'empêche qu'à ne voir les gens que sous leur mauvais jour, Monsieur finit par ne plus croire en personne. Il est méfiant. Même avec moi. Et injuste, je dirai même ! Il me traite, faut voir ça ! Il dit que je suis trop bavarde ! Vous vous rendez compte ? Moi qui ne quitte quasiment pas ma cuisine. Avec qui que je causerais ? Avec mes casseroles ? Il me reproche d'être pas soignée. Comme si à mon âge on allait se mettre des fanfreluches pour rester devant un fourneau ! Il a même été jusqu'à me reprocher mon rhum, que je prends quand je suis un peu grippée. Faut vous dire que j'ai les bronches fragiles. Et, dans mon cas, le rhum, c'est radical. (*Elle tousse.*) Tenez, va même falloir que j'aille me refaire un grog. (*Elle soupire.*) Ah ! c'est pas toujours gai ici.

HÉLÈNE. — Alors pourquoi y restez-vous ?

LOUISE. — A cause que d'être au service d'un homme seul, c'est quand même plus agréable que d'être au service d'un couple. Avoir une patronne qui épluche les comptes et qui ferme à clef la porte des placards ? Merci bien ! J'ai ma dignité, moi, Madame.

HÉLÈNE, *polie.* — Si vous y trouvez votre avantage, c'est l'essentiel.

LOUISE. — Y a surtout que je suis trop bonne et que j'aurais pas le cœur d'abandonner Monsieur comme ça ! Sur ce, je m'en vais. Il trouverait encore à redire s'y savait que j'ai causé avec une cliente. D'habitude c'est sa secrétaire qui reçoit les gens, mais elle a demandé un congé de six jours pour...

HÉLÈNE. — Pour se marier. Oui je sais.

LOUISE, *étonnée.* — Vous le savez ?

HÉLÈNE. — Vous me l'avez dit tout à l'heure.

LOUISE. — C'est vrai ! Je suis bête.

HÉLÈNE, *ambiguë.* — Mais non ! (*Et comme Louise va disparaître.*) Dites-moi, y a-t-il un café en bas d'où l'on puisse téléphoner ?

LOUISE. — Madame voudrait téléphoner ?

HÉLÈNE. — Oui, j'avais donné rendez-vous à une amie, et comme je pressens que Maître Pelletier va être beaucoup plus en retard qu'il ne le prétend...

LOUISE, *finaude.* — Madame aussi se fait pas d'illusions sur les hommes !

HÉLÈNE. — Je ne m'en fais plus. C'est du reste pour ça que je suis ici. Alors pour téléphoner ?

LOUISE. — Pas besoin de descendre, Madame. Je vais chercher le téléphone de Monsieur et le brancher ici.

(*Pendant qu'elle sort, Hélène ouvre son sac, y prend un billet de cent francs qu'elle plie en quatre. Louise revient avec le téléphone qu'elle pose, après l'avoir branché, sur le guéridon proche d'Hélène.*)

HÉLÈNE, *lui fourrant le billet dans la main.* — Tenez !

LOUISE, *protestant pour la forme.* — Oh ! Madame !

HÉLÈNE. — C'est pour la communication.

LOUISE. — Merci, Madame. Ici vous serez bien tranquille. Y a personne dans la maison. Et puis, ça vous permettra de tuer le temps.

HÉLÈNE, *désenchantée.* — Hélas ! C'est plutôt le temps qui nous tue. (*Et comme Louise va de nouveau ouvrir la bouche, Hélène s'empresse de la congédier.*) Vous pouvez disposer.

LOUISE. — Bien, Madame. (*Sur le seuil de la porte.*) Y a tout de même une chose qui me turlupine...

HÉLÈNE. — Quoi donc ?

LOUISE. — Vot' nom. Vous me dites que vous vous appelez Madame Poirier, et il me semble bien que Monsieur m'avait causé d'une dame Prunier. Voyez-vous que je me soye trompée !

HÉLÈNE, *pince-sans-rire.* — Il serait bien étonnant que Maître Pelletier ait convoqué, le même jour et à la même heure, deux arbres fruitiers !

LOUISE, *insensible à cette boutade.* — Ce que j'en dis ! C'est que je ne voudrais pas avoir des pépins, vous comprenez ?

HÉLÈNE, *qui s'amuse un peu.* — Il est évident qu'avec un Poirier, les pépins... Ça tombe sous le sens !

LOUISE, *philosophe.* — Enfin... on voira bien. (*Elle sort.*)

scène 2

HELENE, *seule*

HÉLÈNE, *après avoir composé un numéro sur le cadran.* — Allô ! c'est toi Lydie ?... Oui, c'est moi, Hélène. Ah! ma pauvre chérie je suis désolée, mais je crois que je vais être terriblement en retard... Où je suis ? chez Maître Pelletier, mon avocat. Je l'attends. Il m'a fait annoncer froidement qu'il aurait une demi-heure de retard. Tous les mêmes je te dis ! Incapables d'avoir le respect de la parole donnée. Tiens, j'aurais mieux fait de consulter une avocate !... Je ne m'énerve pas, mais il y a de quoi être agacée, je t'assure. D'autant plus que je viens de subir les doléances d'une invraisemblable souillon qui sentait l'alcool à plein nez et qui m'a tenu la jambe pendant dix bonnes minutes. Je n'en pouvais plus... Comment ?... Non je ne connais pas particulièrement Maître Pelletier, mais on m'a affirmé de différents côtés qu'il était très fort... Bien sûr que je suis toujours décidée. Tu ne voudrais pas que j'aie changé d'avis ! Après ce qu'il m'a fait... Non ça, vois-tu, je ne le lui pardonnerai jamais... Lui ? Tu penses bien qu'il ne demanderait pas mieux que je passe l'éponge, mais il n'en est pas question. Ce serait trop facile... Il verra s'il en trouvera une autre comme moi ! Attentive, fidèle, aussi bonne épouse que bonne mère... Oui, les gosses vont bien. Enfin quand je dis qu'ils vont bien, c'est une façon de parler. Ils sont moroses depuis quelque temps. Surtout Jacquotte. Loulou, lui, est encore trop petit pour se rendre compte, mais Jacquotte devine déjà pas mal de choses. C'est qu'elle va sur ses six ans, et elle n'a pas les oreilles ni les yeux dans sa poche... Eh oui ! les pauvres chéris, c'est bien triste pour eux aussi, mais que veux-tu... A leur âge les gros chagrins sont vite passés, c'est ce qui me console. Enfin, on parlera de ça en détail tout à l'heure. Dix minutes avec l'idiote et dix minutes avec toi, il ne me reste plus longtemps à attendre Maître Pelletier. Du moins je l'espère !... A tout de suite chérie et ne t'inquiète pas pour moi !

(*Elle raccroche, se lève et fait quelques pas dans le salon qu'elle examine. L'absence d'une maîtresse de maison se fait particulièrement sentir ici. L'ensemble est correct, mais banal, froid et sans âme. Hélène cédant à un réflexe de femme d'intérieur passe son index sur un meuble. Elle prend son mouchoir pour essuyer sur son doigt la trace de la poussière. Puis elle consulte sa montre, soupire, se rassoit, prend un magazine. C'est à ce moment qu'entre par la porte qui mène vers la sortie la jeune Monique. Visiblement elle revient de l'école. Elle tient un bou-*

quet de fleurs d'une main et un cartable de l'autre et elle a un béret sur la tête. Elle ne s'attendait pas à trouver quelqu'un dans le salon et elle esquisse un mouvement de retraite.)

scène 3

HELENE, MONIQUE

MONIQUE, *confuse.* — Oh ! excusez-moi, Madame, je croyais qu'il n'y avait personne.

HÉLÈNE, *aimable.* — Mais ne vous sauvez pas, voyons. Vous ne me dérangez nullement.

MONIQUE, *s'enhardissant.* — Je voulais simplement garnir ce vase avec mes fleurs. Ça ne va pas être long ! (*Elle dépose son cartable et, assez maladroitement, met les fleurs de guinguois dans l'unique vase que l'on voit dans la pièce, tout en disant.*) Je mettrai de l'eau tout à l'heure, mais j'étais impatiente de voir l'effet produit. (*Regardant le résultat.*) Oui, ça fait plus gai ! (*Elle a un regard circulaire sur la pièce et, avec un soupir, répète sans trop y croire.*) Enfin... un tout petit peu plus gai, quoi !

HÉLÈNE, *se levant et allant au vase.* — Vous permettez ? (*Elle arrange les fleurs artistiquement, avec beaucoup de goût.*) Et comme ça ?

MONIQUE. — Oh ! comme ça, beaucoup plus gai ! (*Admirative.*) On peut dire que vous avez le tour de main !

HÉLÈNE. — Je ne l'avais pas plus que vous à votre âge, mais à force de voir faire ma pauvre mère... Elle adorait les fleurs. Je n'ai eu qu'à suivre son exemple.

MONIQUE, *pensive.* — Oui... l'exemple ! Ça... bien sûr... (*Elle reprend son cartable comme pour ressortir.*) Vous attendez papa ?

HÉLÈNE. — J'attends Maître Pelletier.

MONIQUE. — C'est ce que je voulais dire.

HÉLÈNE. — Vous êtes la fille de Maître Pelletier ?

MONIQUE. — Oui, Madame.

HÉLÈNE, *marquant sa surprise.* — Tiens !

MONIQUE. — Ça a l'air de vous surprendre que Maître Pelletier ait une fille ?

HÉLÈNE, *gênée.* — Mon Dieu... oui je l'avoue. On m'avait dit que...

MONIQUE. — Que Maître Pelletier vivait seul ?

HÉLÈNE. — Voilà.

MONIQUE, *soupçonneuse.* — C'est Louise qui vous a dit ça ?

HÉLÈNE. — Louise ?... Oui je crois en effet qu'elle s'appelle ainsi. C'est... la femme de chambre n'est-ce pas ?

MONIQUE. — Si on veut. Encore que ce soit un bien joli titre pour cette souillon qui boit et qui sent mauvais. Alors elle vous a dit que papa vivait seul ?

HÉLÈNE. — Oui.

MONIQUE. — Et elle ne vous a pas parlé de moi ?

HÉLÈNE, *comme si elle voulait la rassurer.* — Ça, je vous assure que non.

MONIQUE. — Oh ! je vous crois sans peine. Elle m'ignore de plus en plus. Elle me raye de sa vie. Elle me déteste...

HÉLÈNE. — Mais pourquoi ?

MONIQUE. — Pourquoi ? Parce que je grandis, et qu'en grandissant j'y vois de plus en plus clair. Je vois par exemple que le niveau du rhum baisse dans les bouteilles, et que le niveau de la poussière monte sur les meubles, que le carnet de compte est falsifié et que Louise se prépare à notre détriment une confortable retraite dans sa petite maison de campagne. Elle se demande si elle aura le temps d'amasser le pécule qu'elle s'est fixé, avant que j'atteigne l'âge qui me donnera l'autorité et le courage de fourrer le nez dans ses petites affaires. Ça l'inquiète. (*Geste circulaire de la main.*) Tout va à vau-l'eau ici !

HÉLÈNE. — Si vous en parliez à votre père ? Peut-être trouverait-il une domestique plus convenable ?

MONIQUE, *geste las.* — Oh ! papa... Il a d'autres chats à fouetter. Quand j'essaie de lui en parler il me répond qu'avec une autre, on aurait des ennuis différents. C'est un homme, alors il ne se rend pas compte. Il a toujours le nez dans ses dossiers et les trois quarts du temps il ne mange pas à la maison. Quand par hasard il y mange, j'aime mieux vous dire qu'il est soigné. C'est irréprochable ! Elle est pas folle la Louise.

HÉLÈNE, *apitoyée.* — Ma pauvre petite ! C'est en effet une situation bien... bien...

MONIQUE. — Comme vous dites ! Alors j'essaie de m'organiser dans mon petit coin. Comme personne n'a l'idée de me récompenser quand j'ai une bonne note en classe, je me récompense moi-même. Je me paye des bonbons. Aujourd'hui, je me suis offert des fleurs. Savez-vous pourquoi ?

HÉLÈNE, *souriant.* — Non, bien sûr.

MONIQUE, *sortant un cahier de son cartable.* — Parce que j'ai eu un 20 en composition française. (*Elle l'ouvre devant Hélène.*) Tenez ! Je ne vous mens pas. Vingt ! Faut dire que, pour moi, le sujet était en or. (*Elle lit.*) « La tristesse est un abattement de l'âme. Illustrez par un exemple cette définition, et indiquez, si possible, le remède propre à combattre cette mélancolie de tempérament. »

HÉLÈNE. — C'était un sujet bien ardu !

MONIQUE. — Pour les autres filles, oui ! Elles ont séché. Mais moi, la tristesse, c'est mon élément. J'ai rempli six pages ! Mon démarrage à lui tout seul m'aurait valu une bonne note, m'a dit le prof. Ecoutez-le mon démarrage : « Rien n'est plus triste qu'une maison sans fleurs, qu'une cage sans oiseaux et qu'un cœur sans amour. »

HÉLÈNE, *surprise.* — C'est vous qui avez trouvé ça ? Comme c'est juste et comme c'est exprimé joliment.

MONIQUE. — C'est d'ailleurs ce qui m'a donné l'envie, en sortant de l'école, d'acheter ces quelques fleurs pour égayer... notre cage déserte.

HÉLÈNE. — Quel âge avez-vous ?

MONIQUE. — Je vais sur quinze ans.

HÉLÈNE. — Vous raisonnez comme une fille de vingt ans. Vous êtes extraordinairement précoce et intelligente.

MONIQUE, *simple.* — Ça c'est vrai. (*Sourire triste.*) Les malheurs forment la jeunesse.

HÉLÈNE. — Je ne voudrais pas être indiscrète, mais... d'après les bavardages de... de Louise et vos propres confidences, j'en conclus que vous avez eu le malheur de perdre votre maman. (*Petit silence.*) C'est ça, n'est-ce pas ? Vous êtes orpheline ?

MONIQUE. — Non. J'aurais bien voulu !

HÉLÈNE, *sursautant.* — Qu'est-ce que vous dites ?

MONIQUE, *simplement.* — Je dis que j'aurais bien voulu être orpheline, ou de père, ou de mère. Pas des deux à la fois bien sûr.

HÉLÈNE. — Vous ne vous rendez pas compte de la monstruosité...

MONIQUE, *paisible.* — C'est vous, Madame, qui ne vous rendez pas compte. Etre orpheline, c'est vivre

avec son père ou sa mère dans la vénération du souvenir de l'être disparu. C'est être la victime d'un destin aveugle, ou de la décision de Dieu dont les voies sont, paraît-il, impénétrables. On n'y peut rien. C'est une tristesse irrémédiable, mais qui ne manque pas de noblesse. Tandis qu'être la fille d'un couple de divorcés, ça c'est bête, c'est sordide, c'est injuste et c'est plus triste que tout ! Et Dieu n'y est pour rien.

HÉLÈNE, *très ébranlée.* — Ah ! parce que vos parents sont...?

MONIQUE. — Sont divorcés, oui, Madame. On était heureux tous les trois, puis un jour... crac !... Oh ! ça n'a pas traîné ! D'autant moins que papa était bien placé pour mener l'affaire rondement. Remarquez que c'est surtout maman qui a poussé à la roue...

HÉLÈNE, *attentive.* — Vous lui en voulez beaucoup à votre maman ?

MONIQUE. — De son intransigeance, oui ! Il paraît que papa avait fait une fugue. Vous allez rire, j'étais tellement naïve à l'époque que, pour moi, une fugue n'évoquait qu'un genre de composition musicale. Je me disais : comme c'est bête de se séparer de papa parce qu'il a écrit de la musique au lieu de préparer ses plaidoiries ! Depuis, bien sûr, j'ai appris ce que c'était...

HÉLÈNE. — Et ça n'a pas diminué votre ressentiment envers votre maman ?

MONIQUE. — Pas tellement non. Parce que je crois encore l'entendre dire à une amie : « Lui pardonner ? Ça jamais... Ce serait trop facile ! » Justement puisque c'était si facile, pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

HÉLÈNE, *mal à l'aise.* — Elle a certainement obéi à des motifs que vous comprendrez plus tard, ma pauvre petite.

MONIQUE, *catégorique.* — Je les ai déjà compris, mais je ne les admettrai jamais. Vos parents n'ont pas divorcé, eux ?

HÉLÈNE. — Mais... non !

MONIQUE. — Alors vous ne pouvez pas savoir. Vous avez des enfants, vous, Madame ?

HÉLÈNE. — Oui, un petit garçon et une petite fille.

MONIQUE. — Moi, je suis toute seule. J'aurais bien voulu avoir un frère ou une sœur.

HÉLÈNE, *avec une curiosité pathétique.* — Vous croyez que votre chagrin en eût été... atténué ?

MONIQUE, *haussant les épaules.* — Je ne sais pas... J'imagine que oui. Deux petits oiseaux abandonnés dans un nid peuvent se blottir l'un contre l'autre. Ils ont moins froid et moins peur, vous voyez ce que je veux dire ?

HÉLÈNE, *la gorge nouée.* — Admirablement.

MONIQUE. — Quel âge a-t-elle votre petite fille ?

HÉLÈNE. — Elle va avoir six ans.

MONIQUE. — C'est l'âge que j'avais quand mes parents se sont séparés.

HÉLÈNE, *frappée.* — Ah !

MONIQUE. — Racontez-moi... Comment ça se passe, le soir, ou le matin, avec vos enfants ?

HÉLÈNE, *les yeux perdus dans le vague.* — Eh bien... mon Dieu... Le soir je m'amuse un peu avec eux... Puis je leur fais faire leur prière au pied de leurs petits lits. Puis je les borde, je les embrasse... La nuit, si un mauvais rêve les réveille, j'accours à leur chevet. Ma présence les rassure...

MONIQUE, *avide.* — Et le matin ?

HÉLÈNE. — Le matin ils me tendent les bras en échange de mon premier sourire. On sent, venant de la cuisine, une bonne odeur de chocolat. Alors, ils sont heureux, ils rient, ils gambadent et racontent mille folies.

MONIQUE. — Et le papa ? Qu'est-ce qu'il fait, lui, le papa ?

HÉLÈNE. — Lui, il invente pour eux de jolies histoires. Il les fait sauter sur ses genoux... Quand il les gronde, c'est toujours avec une tendresse désolée, et quand il les récompense, c'est toujours avec excès. (*Avec un sanglot qui lui brise la voix.*) Oh ! ça, on peut dire qu'il les adore ses gosses.

MONIQUE, *se méprenant sur le motif de ces larmes.* — Voyez-vous, Madame, c'est tellement beau tout ça, que ça vous fait pleurer d'émotion. Vous vous rendez compte ? Tous les quatre, toujours... Dans la tiédeur d'une maison, avec des rires, des fleurs et de l'amour. Je comprends que ça vous remue. Ben moi, à six ans, quand un cauchemar me réveillait, je tendais mes bras dans la nuit et je les refermais sur du vide. Alors, histoire de me rassurer, c'est mon oreiller que j'embrassais faute de mieux.

HÉLÈNE. — Mon pauvre petit ! Vous ne voyez plus jamais votre maman ?

MONIQUE. — Si. Je passe alternativement quinze jours chez elle, et quinze jours ici. Je fais la navette. Je suis comme un pauvre ballon crevé que deux partenaires désabusés se renvoient mutuellement.

HÉLÈNE. — Où allez-vous chercher des images aussi cruellement évocatrices ?

MONIQUE. — En sept ans, j'ai eu le temps de fignoler des formules adéquates à la situation. Je rumine ma tristesse du matin au soir. C'est mon pain quotidien.

HÉLÈNE. — Et.. aimez-vous toujours autant vos parents ?

MONIQUE. — Moins. Beaucoup moins. Ils en prennent leur parti d'ailleurs. Maman s'est remariée. Pendant les quinze jours que je passe chez elle, son mari ne desserre pas les dents. Il est correct, mais muet. Quant à maman, elle a tellement peur que je raconte à papa ce qui se passe chez elle, qu'elle n'est guère plus loquace que son conjoint. C'est gai, les soirées chez eux, je vous jure ! Ajoutez à cela que je ressemble physiquement à papa. Au point que maman évite de me regarder. Ça n'est pas fait pour créer de l'intimité.

HÉLÈNE. — Et durant les quinze jours que vous passez ici ?

MONIQUE. — C'est aussi lamentable, mais au moins je n'ai pas à me surveiller. J'échange des propos aigres-doux avec Louise, ça passe le temps. Puis je me baguenaude dans l'appartement désert, et finalement je m'enferme dans ma chambre. Là je lis, j'écris, je bâille, je fais mes devoirs... tout ça sur un fond d'ennui insurmontable.

HÉLÈNE. — Mais votre papa... ?

MONIQUE. — Oh ! il est bien brave. Parfois il m'accorde une soirée. Mais on n'a rien à se dire. Alors la plupart du temps quand son travail lui en laisse le loisir, il sort. Il va... je ne sais où, chez des amis, je suppose. Rien ne le retient ici. Les petites filles c'est gentil durant un quart d'heure, mais pas plus.

HÉLÈNE. — Ma pauvre enfant, je conçois tout ce que votre existence peut avoir de... Mais enfin, pour vous, le plus dur est passé. Vous êtes presque une jeune fille maintenant. Dans quelques années vous pourrez vous marier, fonder un foyer...

MONIQUE. — Me marier, moi ? Ah non ! J'ai compris. J'ai compris d'un seul coup, à l'âge de six ans, quand tout s'est effondré autour de moi. Je

n'ai plus joué à la poupée depuis ce jour-là. Et les petites filles qui ne jouent pas à la poupée..., c'est inquiétant. C'est qu'elles n'ont déjà plus d'amour à dépenser. Tout ça parce qu'un excès de souffrance a fini par leur dessécher le cœur. C'est mon cas !

HÉLÈNE. — Ce n'est pas vrai. Vous vous faites plus dure que vous ne l'êtes. Je suis sûre que si une main amie se tendait vers vous...

MONIQUE. — J'espère que j'aurais la force de la refuser.

HÉLÈNE. — Mais pourquoi ?

MONIQUE. — Parce que si un peu de douceur entrait dans ma vie je risquais d'oublier trop vite les mauvais jours.

HÉLÈNE. — Mais ne serait-ce pas là un bienfait ?

MONIQUE, *énigmatique.* — Dans mon cas ce serait une lâcheté. Si les grands se souvenaient davantage des drames de leur enfance, ils seraient plus attentifs au sort des petits. Moi je ne veux rien oublier, rien ! Du moins pas avant que j'aie accompli la tâche que je me suis fixée.

HÉLÈNE. — Quelle tâche ? Vous m'intriguez.

MONIQUE *après une légère hésitation.* — Oh ! je peux bien vous le dire... Tant pis si vous vous moquez de moi.

HÉLÈNE. — Ça m'étonnerait.

MONIQUE. — Eh bien voilà ! Vous m'avez dit que j'étais précoce, intelligente et vous avez même été surprise de m'entendre énoncer des réflexions qui ne sont pas de mon âge. Je dois vous dire que je travaille assez pour ça. Dans la solitude je médite, je lis, je note, j'apprends des mots comme d'autres font des gammes. J'aurai besoin de beaucoup de mots, besoin aussi d'apprendre à les assembler, parce que les mots me serviront à exprimer ma révolte ; ils deviendront l'instrument de ma vengeance. Car pour ne rien vous cacher, je veux être capable d'ici trois ou quatre ans d'écrire un livre.

HÉLÈNE, *la regardant.* — Vous voyez, je ne me moque pas. Je vous crois en effet fort capable d'assumer bientôt cette entreprise. Nous connaissons de glorieux précédents ! Arthur Rimbaud avait tout dit à vingt ans et Radiguet était célèbre à quinze.

MONIQUE. — Je n'en demande pas tant. Moi je n'écrirai probablement que ce seul bouquin dans ma vie, mais il faut que je m'en délivre. Après, j'essaierai d'apprendre le bonheur. Jusque là je dois me garder de toute faiblesse. Il n'y a que les sentiments violents qui nourrissent l'inspiration : l'amour ou la haine. C'est pour ça que je veux garder intactes mon amertume et ma rancœur. Je n'ai pas l'intention d'écrire un livre à l'eau de rose.

HÉLÈNE. — Avez-vous déjà trouvé le titre de votre livre ?

MONIQUE, *va s'exalter peu à peu au fur et à mesure de sa tirade.* — Oui. Un titre très simple : « Les Mauvais Parents. » Pas besoin de vous dire que ce sera une autobiographie. Les parents divorcés en prendront pour leur grade, et ceux qui ne le sont pas n'auront plus envie de tenter l'expérience. Je leur expliquerai qu'à côté des enfants martyrs qui portent sur leur corps la marque des mauvais traitements il en existe d'autres tout aussi pitoyables, mais dont les blessures sont plus secrètes. Ils sauront la détresse d'une petite fille qui mange touts les jours à sa faim, mais qui cependant est affamée de tendresse. Ils la verront grandir sans soutien, sans directives morales, et bientôt incapable de distinguer le bien du mal. Ils comprendront pourquoi elle a peur. Peur de la nuit, peur de la vie, peur des hommes. Une peur permanente sans l'espoir d'un apaisement possible entre des bras maternels. Ils comprendront pourquoi elle devient méfiante, dure, mauvaise, envieuse, jalouse de ses petites camarades qui ont la chance de vivre dans une famille unie. Ils sauront combien sa pureté est chaque jour menacée, et comme les hommes sont viles, cyniques et lâches en présence d'une enfant qui n'est pas protégée. Oh ! les regards sournois de certains fournisseurs ! Les plaisanteries équivoques du garçon boucher ! Pouah ! Ils sauront le désarroi d'une fille de treize ans que l'on n'a pas instruite des exigences de la nature et qui, un jour, se croit malade et s'affole au point d'être contrainte, le rouge de la honte au front, d'aller se confier à une vieille domestique alcoolique et bornée. Et les explications de ladite domestique, son rire vulgaire et sa joie sadique à fournir des précisions grossières ! Ils sauront tout ! tout ! Je ne leur ferai grâce d'aucun détail. Mon témoignage servira à tout le monde, même à vos enfants, car plus tard, quand ils seront en âge de lire mon livre, ils se diront : Comme nous avons eu la chance d'avoir été élevés par un papa et une maman tendrement unis et qui nous aiment. Et leur gratitude à votre égard n'en sera que plus grande.

HÉLÈNE, *bouleversée.* — Ma pauvre petite... (*Mais incapable de parler, elle fond en larmes.*)

MONIQUE. — Faut pas pleurer pour moi, Madame. Ça me gêne. Moi, voyez-vous, je ne pleure pas. Je ne pleure plus. Depuis longtemps. Je ne connais même plus ça la douceur des larmes...

HÉLÈNE, *se mouchant.* — Ne faites pas attention, c'est... Enfin tout ce que vous venez de me dire m'a tellement... (*Elle se lève.*) Ecoutez, il faut que je parte, que je parte tout de suite. Vous direz à votre père qu'il m'excuse... mais que j'ai réfléchi. Je n'ai plus besoin de ses services...

MONIQUE, *interdite.* — Mais Madame...

HÉLÈNE. — Ne cherchez pas à comprendre. Tenez, voici ma carte avec mon adresse et mon téléphone. C'est pour vous, pour vous seule. Ne la montrez pas à votre père. Lui, je ne tiens pas à le revoir, mais vous... si un soir vous vous sentez plus triste, plus désemparée qu'à l'ordinaire, venez à la maison. Vous vous réchaufferez le cœur à la chaleur de notre foyer. Et nous serons quatre à vous accueillir, quatre à vous ouvrir les bras... Vous entendez ? Quatre ! Quatre... (*Elle a répété deux fois ce chiffre, comme un cri de victoire.*)

MONIQUE, *surprise.* — Merci, Madame.

HÉLÈNE. — Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

MONIQUE *neutre.* — Si vous voulez !

HÉLÈNE, *l'embrassant.* — C'est pour vous remercier !

MONIQUE. — De quoi ?

HÉLÈNE. — Je vous le dirai plus tard. Dès que j'aurai lu votre livre. Car ce livre, en effet, il faut que vous l'écriviez. Il sera à votre image : dur, lucide, implacable, mais salutaire. (*Sur le seuil, avec un sourire.*) Je ne vous dis pas adieu...

(*Restée seule, Monique regarde la carte qu'elle tient à la main, puis la porte par où vient de sortir Hélène, puis de nouveau la carte. Elle est pensive. Visilbement la vérité commence à se faire jour dans son esprit, et une ombre de sourire illumine son visage. Elle pose la carte sur le guéridon. Elle enlève son béret, puis sa veste, jetant le tout sur un siège. Elle sort un gros cahier de son cartable. Puis, songeuse, elle reprend la petite carte de visite, qu'elle fourre précipitamment dans sa poche, comme prise en faute, au moment où Louise pénètre dans le salon.*)

scène 4

MONIQUE, LOUISE

LOUISE. — Tiens, t'es là toi !

MONIQUE. — Comme tu vois !

LOUISE. — T'as vu la dame qui était ici tout à l'heure ?

MONIQUE. — Oui.

LOUISE. — Dis donc elle est maboule cette femme-là ?

MONIQUE. — Pourquoi ?

LOUISE. — Je viens de la croiser au moment où elle sortait. Elle m'a dit avec un grand sourire : « Vous préviendrez votre patron que je n'ai plus besoin de lui ! » C'était pas la peine de faire tant d'histoires parce que ton père était en retard. Ah ! il a bien raison de ne pas se gêner avec les clients, ton père ! Elles sont plus folles les unes que les autres. (*Et sans transition.*) Qu'est-ce que tu cachais dans ta poche quand je suis entrée ?

MONIQUE. — Ça ne te regarde pas !

LOUISE. — Mauvaise bête ! Si tu crois que j'ai pas deviné ! Cest une lettre de ton amoureux.

MONIQUE. — Je n'ai pas d'amoureux.

LOUISE. — Menteuse ! T'as tous les vices.

MONIQUE, *haussant les épaules.* — Tu ferais mieux de te taire, Louise.

LOUISE. — Ça, c'est vrai. Comme de toutes façons, c'est pas moi qui arriverai à te dresser ! T'es à peine polie, t'es sauvage, t'es butée, t'es fière... Tout le monde le dit dans le quartier.

MONIQUE. — C'est que tout le monde a du temps à perdre. Moi pas.

LOUISE, *avisant les fleurs.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

MONIQUE, *imperturbable.* — Ce sont des fleurs.

LOUISE. — Je le vois bien. C'est toi qui les as achetées ?

MONIQUE. — Bien sûr.

LOUISE. — Pourquoi ?

MONIQUE. — Pour rien. Pour que ça fasse joli.

LOUISE. — Tu t'y entends pour gaspiller bêtement ton argent de poche. T'aurais mieux fait d'acheter quéque chose d'utile.

MONIQUE, *ironique.* — Une bouteille de Négrita par exemple ? Ça c'est poétique.

LOUISE, *hors d'elle.* — Qu'est-ce que t'insinues ? Tu sais que t'es trop grande pour que j'ose encore te gifler, alors t'en profites !

MONIQUE. — Dame ! Mets-toi à ma place.

(*Sonnerie du téléphone.*)

LOUISE, *prenant l'appareil.* — Allô ? — Oui, Monsieur c'est moi Louise... Vous serez là dans cinq minutes ? Oh ! c'est plus la peine de vous presser, la dame est partie... — Non elle était pas furieuse, elle avait plutôt l'air content... — Sûrement qu'elle reviendra pas, puisqu'elle m'a dit de vous dire qu'elle n'avait plus besoin de vos services... — Mais je lui ai rien raconté du tout, moi, Monsieur !... Ça y est ! Je m'en doutais que ce serait de ma faute, si vous avez perdu une cliente ! C'pépin-là, je l'sentais venir... — C'est pas la peine de m'user la santé comme je le fais au service de Monsieur. Pour ce que j'en suis récompensée !... — Je ronchonne pas, je dis ce qui est, voilà tout... — Comment ?... — Bon, entendu ! C'était bien la peine que je prépare un bon petit repas ! (*Elle raccroche, en regardant Monique qui sourit.*)

LOUISE. — Pourquoi tu souris, toi ?

MONIQUE. — Pour rien.

LOUISE. — Probable que ça t'amuse d'apprendre que ton père vient de perdre une cliente ?

MONIQUE, *sincère.* — Oui, figure-toi.

LOUISE. — Ça m'étonnerait qu'à moitié. Avec tout ça, c'est moi que me fais attraper. Comme toujours ! Vous mériteriez que je vous rende mon tablier.

MONIQUE. — Je t'en prie, pas de fausse joie !

LOUISE. — Du même coup, ton père ne rentre plus pour dîner ! Moi qui lui avais mijoté un bon petit plat.

MONIQUE. — Chouette ! C'est moi qui en profiterai! Une bonne journée en somme.

LOUISE. — Tu mangeras avec moi dans la cuisine. ou tu aimes mieux faire la dame, toute seule, dans la salle à manger ?

MONIQUE. — Avec toi dans la cuisine. (*Sarcastique.*) Tu sais bien que tu es ma tendre, ma seule amie, et mon unique confidente...

LOUISE, *haussant les épaules.* — Oh ! toi... pour la mise en boîte ! (*Elle sort.*)

(*Restée seule. Monique sort de sa poche la carte de visite. Elle la regarde avec un sourire triste, puis, cédant à un moment de faiblesse elle la porte à ses lèvres, ainsi que l'on fait parfois avec une lettre d'amour. Mais elle se ressaisit, attentive à ne pas se laisser prendre au piège d'une douceur amolissante. Son livre d'abord. Alors, lentement, mais fermement, elle commence à déchirer la carte en petits morceaux, pendant qu'une larme coule sur sa joue.*)

SUISSE, CEYLAN, ANGLETERRE ET POLOGNE au Théâtre des Nations

Suisses, Cingalais, Anglais et Polonais se sont partagé les dernières semaines du Théâtre des Nations. La troupe suisse du Schauspielhaus de Zurich nous a offert un véritable festival zurichois : auteur, comédiens et mise en scène sont, tous, enfants de Zurich. Leur homogénéité est parfaite. Leur spectacle est des plus enlevés et témoigne d'une verve et d'une originalité qui forcent la sympathie. Il s'agit de deux portraits en un acte à l'emporte-pièce, si j'ose dire, dus à un jeune auteur qui ne manque ni d'idées, ni de talent, M. Max Frisch.

Monsieur Biedermann et les incendiaires — tel est le titre de la première caricature scénique — nous introduit dans la demeure d'un gros bourgeois, sorte de M. Prud'homme, qui incarne la sottise, avec un grand S. Alors que des incendies ravagent sa bonne ville, M. Biedermann, bien calé derrière une énorme assiette de choucroute, admet à sa table les individus les plus suspects qui se présentent à lui. Il suffit que cet ancien athlète, en maillot rayé, et cet ancien garçon de café, en frac, le saoulent de compliments et de phrases creuses pour que M. Bierdermann leur ouvre sa maison, son garde-manger et son cœur. Et les incendiaires — car ce sont eux — ne s'en iront qu'après avoir mis le feu chez leur nouvel ami, du grenier au salon. La pièce s'achève par une explosion générale, tandis qu'un groupe de pompiers narquois commente l'action, à la manière d'un chœur antique.

Le second volet du diptyque proposé par Max Frisch, nous dépeint *La grande rage de Philipp Hotz.* C'est l'histoire d'un jeune intellectuel furieux, chroniquement furieux, systématiquement furieux. Quand sa rage trouve, enfin, un aliment — la trahison de sa femme — il décide de s'engager dans la Légion étrangère et part pour Marseille. Refusé à cause de sa myopie, il regagne le domicile conjugal, la tête basse et prêt à toutes les soumissions.

Ces thèmes pourraient être empruntés à Courteline ou Jules Renard, mais ils semblent avoir été traités à la manière de Samuel Beckett ou d'Eugène Ionesco. Le mélange est assez étonnant, pour ne pas dire détonant, et la troupe du Schauspielhaus de Zurich nous l'administre avec une ardeur communicative. Gustav Knuth est un Biedermann éclatant de santé et de bêtise, Boy Gobert est un Philipp Hotz rageur et versatile à souhait. Leurs partenaires sont dignes d'eux.

✶

Changement de décor radical, d'horizon plutôt, la troupe nationale des danseurs de Ceylan nous entraîne dans un monde étrange, coloré, rudimentaire. Nous sommes loin des raffinements de l'Extrême-Orient ou, même de l'Inde voisine. En présence de ces danses monotones, individuelles, lancinantes, l'on ne peut guère parler d'art chorégraphique ou de technique élaborée. Rythmes religieux ou profanes, les danses cingalaises ne dépassent pas le stade d'un folklore — vénérable, certes, puisqu'il remonte au VI[e] siècle avant Jésus-Christ — qui n'a pas encore quitté la place publique pour la scène de théâtre.

✶

Il est hors de doute que, à Paris comme à Londres, l'Old Vic fait recette. Il le mérite, car il s'agit d'une des compagnies les plus prestigieuses du monde. Occupant la scène du « Royal Victoria Hall » — d'où le diminutif affectueux de Old Vic — ses 150 membres, acteurs, metteurs en scène, décorateurs et techniciens, ont réalisé, depuis 1953, un cycle complet des œuvres de Shakespeare. Soit 36 pièces — et quelles pièces ! — en cinq ans. Nous avons eu, ainsi, droit, pendant cette semaine anglaise du Théâtre des Nations, au dernier spectacle shakespearien monté par l'Old Vic, *Henry VIII,* et au plus classique de tous, *Hamlet.*

Henri VIII n'est pas la tragédie la plus achevée de Shakespeare. Loin de là. Cette chronique historique du règne d'Henri VIII mise en dialogue pour aboutir à la naissance de la grande Elizabeth, serait même fastidieuse si elle ne bénéficiait pas de la somptueuse présentation de l'Old Vic. Lourdes tentures, costumes fastueux, lents défilés, créent l'atmosphère, donnent le rythme, la respiration, de ce drame royal à trois personnages : le roi Henri, la reine Catherine déjà condamnée, et le cardinal Wolsey, Richelieu au petit pied qui trébuche sur la première chausse-trape qu'on lui tend. Et puis, il y a surtout l'interprétation : interprétation magistrale de John Gielgud, Wolsey retors et hautain, cruel et misérable, qui supporte, sans faiblir, le poids d'un terrible monologue ; interprétation émouvante d'Edith Evans, Catherine d'Aragon qui se souvient à temps qu'elle est Espagnole pour surmonter une disgrâce injuste avec une dignité souveraine ; interprétation colorée, enfin, d'Harry Andrews, Henri VIII sensuel, malin et cynique.

Quant à *Hamlet,* il constitue le cheval de bataille de l'Old Vic. Son metteur en scène, Michaël Benthall, l'a déjà monté quatre fois. A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que le chef-d'œuvre de Shakespeare, qui fut joué pour la première fois en 1601, inspiré sans doute des « Histoires Tragiques » de Belleforest, publiées à Paris en 1528, nous est parvenu à travers deux versions différentes, celle du premier « in-quarto » de 1605 et celle de la première édition de 1623. Celle qui nous a été proposée est une habile synthèse entre le texte de 1623 et les enchaînements de scènes de 1605. La personnalité si contreversée d'Hamlet en sort, sinon

renouvelée, du moins éclairée, expliquée dans sa complexité. Un critique anglais a même qualifié cette interprétation de « définitive ». Il est imprudent, en pareil domaine, de se montrer aussi affirmatif. Contentons-nous, pour l'instant, d'apprécier. Sans plus.

Dans une cour danoise habillée à la mode de 1880, qui donne une allure d'opérette viennoise aux graves personnages du drame éternel, John Neville est chargé d'incarner le prince déchiré entre tant de sentiments opposés. Le rôle est de ceux qui classent un acteur et la création cinématographique de Laurence Olivier est encore dans toutes les mémoires. John Neville ne sort pas amoindri de sa confrontation avec nos souvenirs. Son Hamlet, juvénile et frêle d'apparence, sait faire preuve de puissance et d'audace même au moment opportun. La scène avec la reine mère a fait passer un frisson incestueux sur l'auditoire. Judi Dench, dans Ophélie, a su éviter les réminiscences écrasantes tout en nous laissant, de son héroïne, une image personnelle et gracieuse à la fois.

★

Après quatre mois d'une saison internationale qui nous a transportés — sans quitter nos fauteuils — d'Athènes à Moscou, de Pékin à Buenos Aires et de Madrid à Ceylan, c'est à la troupe polonaise de Nowa-Huta qu'a échu le redoutable honneur de boucler la ronde des théâtres du monde. Le plus ancien d'entre eux, le Théâtre d'Athènes, l'avait ouverte, le plus jeune, ou l'un des plus jeunes, l'a refermée.

En effet, il y a six ans, la ville de Howa-Huta n'existait pas. Dans quelques années elle comptera plus de 100.000 habitants. Ville-modèle due à un effort collectif, Nowa-Huta se devait, également, d'avoir un théâtre-modèle. Le voilà, il existe et il est dirigé par la plus célèbre et la plus dynamique animatrice de Pologne, Madame Krystina Skuszank.

Pour sa première présentation à Paris, il a choisi un conte philosophique classique de Gozzi, *Turandot,* et une œuvre moderne d'un auteur autrichien, Franz Werfel, intitulée : *Jacobowsky et le Colonel.*

Dans une Chine de fantaisie, la princesse Turandot, fille de l'empereur Altum, a promis sa main au prétendant qui répondrait correctement à trois questions posées par elle. Si le prétendant reste coi, sa tête, détachée de son corps, ira rejoindre celles de ses infortunés devanciers. Cette perspective n'arrête cependant pas le jeune prince Kalaf, fils du roi détrône d'Astrakhan. Tombé amoureux fou de la princesse, il veut tenter l'épreuve. Chacun essaie de l'en dissuader, Turandot, elle-même, trouve que ce serait dommage de faire mourir un si gentil garçon. Kalaf, tel Œdipe devant le Sphynx, trouve les réponses exactes à la triple énigme. Devant tant de brio, Turandot se vexe et demande une contre-épreuve. Kalaf, bon prince, accepte. Si le lendemain, la fille de l'empereur peut lui souhaiter la bienvenue en l'appelant par son nom, il consent à avoir la tête tranchée.

De ce nouveau jeu excitant, Turandot, aidée en cela par une suivante jalouse et délaissée, parvient à triompher. Le malheureux Kalaf, en dépit de ses précautions, est identifié. Il ne lui reste plus qu'à mourir. Non, car l'amour, comme c'était à prévoir, attendrira le cœur de la princesse qui renoncera à sa vengeance... et acceptera son bonheur.

Le conte est transparent et ne suggère pas des réflexions insondables. En dépit de son postulat sanglant, il prête plus à rire qu'à frémir. C'est bien ainsi que l'interprètent les vaillants comédiens de Nowa-Huta qui se dépensent et se multiplient avec une bonne humeur communicative. La mise en scène est rapide, astucieuse, et l'on passe avec Turandot et ses partenaires une fort agréable soirée.

Le thème de la seconde pièce, *Jacobowsky et le Colonel,* est plus actuel et nous touche davantage. D'abord, l'action se passe en France, au moment de l'exode de 1940, devant les armées allemandes. Personnages français et polonais s'entremêlent mais les trois principaux sont Jacobowsky, un juif polonais, plein d'initiative et d'intelligence, le colonel Ummeralski, qui doit faire parvenir à Londres des documents secrets venant de la Pologne occupée, enfin, une jeune Française, Marianne, la bien-aimée du colonel. Après de nombreuses aventures, les trois conjurés, poursuivis par la Gestapo, parviennent à Saint-Jean-de-Luz et prennent contact avec un officier de la marine britannique, chargé de les transporter en Angleterre. Mais l'officier anglais ne dispose que de deux places sur son bateau. Qui sera sacrifié ? Je ne vous le dirai pas. Sachez seulement que nos trois héros font assaut de générosité et d'abnégation. Les documents parviendront à leurs destinataires et celui (ou celle) qui restera n'aura plus qu'à attendre le futur débarquement et le retour de ses amis.

Traitée avec sobriété et de façon très stylisée, cette pièce polonaise d'aujourd'hui a fortement impressionné le public, particulièrement difficile, du Théâtre des Nations. Et la troupe polonaise a fourni à cette brillante saison internationale un épilogue digne d'elle. Et de Paris.

A. C.

Jean Serge raconte :

LA FAMILLE HERNANDEZ

N° 35 FICHE D'ÉTAT CIVIL MODÈLE A

Nom : LA FAMILLE HERNANDEZ
Née le : 7 Mai 1957
à : Bab El Oued (Commune d'Alger)
Père : le C.R.A.D.
Mère : Geneviève Baïlac

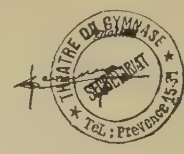
Nationalité : *Française*

Signes particuliers : Vingt enfants.
Discuteurs, grouillants, vivaces.
Expriment en trois langues
l'unité méditerranéenne.

Diplômes : Mention Très Bien
Théâtre Charles de Rochefort,
Théâtre Antoine, Provinces Françaises. Désignés pour la Foire
Internationale de Bruxelles.

Exploits : Venus à Paris pour 15 jours,
y sont encore.

Établie le
12 Avril 1958



Création et mise en scène
de Geneviève Baïlac.
Dialogue de la Troupe
avec la distribution suivante :

José Hernandez, le père	**José Martinez**
Fifine Hernandez, la mère	**Elyane Gautier**
Carmen, la fille aînée	**Lucette Sahuquet**
Rosette, la fille, l'autre	**Anne Berger**
Paulo, le « novio » de Rosette	**Paul Laurac**
Madame Sintes, la voisine	**Marthe Villalonga**
L'Instituteur, de France	**Frank Varnon**
Robert, le bègue	**Robert Castel**
L'Ecolier	**Mamy**
L'Assistante sociale	**Françoise Feuillat**
Antoine, le cousin	**Clément Bairam**
Aïcha, la vieille	**Benchaouch Sid Ali**
Farida	**Mohamed Siassi**
Juanito, le tondeur	**Arturo Alcaraz**
Amadéo, l'ouvrier des T. A.	**Amadéo Alcaraz**
Pepito, son collègue	**José Alcaraz**
Rachid, qui fait les commissions	**Rachid Abdenour**
Djelloul, qui ne fait rien	**Ahmed Laïchi**
Maria, la danseuse	**Maria Fortes**
Mustapha, qu'il est élégant	**Mustapha Djezzar**
Madame Papallardo	**Andrée Varnon**
Madame Esposito	**Françoise Feuillat**

Maurice Chevalier avait célébré avec l'aide de Charles Trenet son Ménilmontant natal. Marcel Pagnol s'était servi de Raimu pour faire de Marseille et de l'accent de ses habitants un des éléments essentiels du succès de « Marius », Fanny et César. Bruxelles se faisait représenter au théâtre par *Mademoiselle Beulemans.* Alger et sa banlieue pittoresque, Bab-el-Oued se devaient de se faire découvrir par l'exubérance de *La Famille Hernandez.*

La Famille Hernandez n'est pas une pièce au sens classique du mot. C'est une fête qui célèbre au théâtre les joies difficiles et les peines quotidiennes d'un petit monde bien à part de tous les autres, comme tous les petits mondes. Et pourtant les habitants de ce petit monde ressemblent comme des parents très proches aux habitants de tous les pays de tous les mondes. Dès qu'ils se réunissent ils cherchent les raisons de se séparer, dès qu'ils sont éloignés les uns des autres ils se recherchent passionnément. Et le cosmopolitisme original qui réunit à Bab-el-Oued, plus que partout ailleurs peut-être, les Français « locaux » et ceux de la métropole avec les musulmans et leurs diversité, les Espagnols rapprochés par l'amour de la guitare et de ses chansons, crée une ambiance indéfinissable de kermesse permanente qui a été un des éléments les plus sûrs du triomphe de ce spectacle.

Il n'y a pas d'acteurs au sens habituel, il n'y a que des personnages, l'instituteur, le père, la mère et les filles Hernandez, un bègue, un nain, une danseuse, son guitariste, et ses personnages changent d'interprètes sans qu'il y ait besoin de changer l'affiche. Car, en effet, leur verve est le produit de l'invention permanente de ses interprètes habituels dans la vie courante. Les « membres » de cette famille ont retrouvé sur la scène les mots et surtout les situations dans lesquels ils se sont trouvés dans leur vie « hors du théâtre »

« Le texte... il est de nous tous » ! s'était permis de dire une des filles Hernandez, au moment de faire l'annonce rituelle, le soir de la « générale » et c'était vrai dans la mesure où les mots ont le sens que la voix de celui qui les dit leur donne. Mais ce voyage d'agrément a été organisé, réglé, préparé, mené et réussi par un guide souriant et subtil qui a réuni, classé, ordonné et présenté ce spectacle en forme de *commedia dell'arte :* elle s'appelle Geneviève Baïlac.

Les lecteurs de *L'Avant-Scène* ont été les premiers à bénéficier de la première pièce de Geneviève Baïlac : *Montemor.* Ils ont pu découvrir Genevière Baïlac, romancière, avec *La Maison des sœurs Gomez.* Elle est celle qui a trouvé la formule magique qui lui a permis de faire d'une revue locale un succès maintenant international.

Car *La Famille Hernandez* est à l'origine une sorte de revue. Les scènes de la vie populaire se déroulent dans un seul décor, clair et compliqué, sordide et éclatant dans la lumière méditerranéenne d'un soleil qui s'allume mieux à la chaleur des voix qu'au courant électrique.

Les commères qui mènent cette revue sont les deux filles Hernandez : Carmen et Rosette, leur jeune premier s'appelle Paulo, le compère est un bègue particulièrement prolixe et la comique de la troupe (européenne) est la trop curieuse et énorme Madame Sintès, celle qui prétend que : « Son mari est mort à la guerre comme un héros, et qu'il y en a beaucoup dans le quartier qui ne pourraient pas en dire autant ! »

Au milieu des soucis domestiques, les envies et les rancunes s'expriment avec une verve comique qui puise aux sources d'un folklore particulièrement coloré toutes les raisons de faire rire.

Il y a maintenant partout où la Famille Hernandez est passée des « souvenirs qui parlent » comme des images sonores dont le rappel impose les visages de Rosette et Carmen se disputant en soulignant de l'expression « purée !... » leurs discussions aussi bien au sujet de la moto achetée à tempérament du beau Paulo que des intrigues de la voisine élue « Miss Bab-el-Oued ». Quand les deux sœurs Hernandez évoquent la *Joconde* elles ignorent évidemment de qui elles parlent, mais en tout cas elles sont sûres que la Joconde, elle, elle est arrivée par ses propres moyens... Lorsque le ton d'une dispute monte trop, Carmen demande à sa sœur de crier doucement, mais lorsque Paulo la

demande en mariage, elle s'écrie : « Ça me fait quelque chose, mais c'est surtout à ma mère que je pense, purée..., ce qu'elle va être contente » ! parce que le bal du mariage comme la moto on pourra le payer... à tempérament.

Pour les beaux yeux de Rosette et de Carmen, Paulo et Roger (le bègue) se battent en duel, mais c'est un duel aux dés (truqués) et le vainqueur, c'est encore et toujours le rire, le rire sain et brutal, direct et sans arrière-pensée, même lorsque les sujets de discussion pourraient devenir graves. Et lorsqu'on entend parler Mme Sintès de son mari, mort à la guerre, c'est en ces termes : « Mon mari s'est battu comme un lion, et la preuve..., c'est qu'il est mort ! » Ce à quoi M. Hernandez ne peut que répondre : « Ah ! attention, le vase il est plein, la vérité elle déborde. »

Mais à Bab-el-Oued, comme partout ailleurs en France, il ne suffit pas de dire que tout finit par des chansons. En effet, là-bas tout est prétexte pour chanter, au début, au milieu et naturellement aussi à la fin.

On chante l'espoir des filles Hernandez de se marier, le désespoir de ne pas le faire, le marchand qui passe, le plus petit nain du monde, celui qui s'appelle Mamy et qui ne mesure même pas 70 centimètres, son ami Rachid, l'instituteur qui essaie de faire oublier son accent parisien, et naturellement les authentiques Espagnols qui, eux, chantent parce que c'est leur façon de vivre et qui jouent de la guitare parce que c'est leur manière de se faire comprendre par tous et partout.

Il n'y a pas de commencement et il n'y a pas de fin. Les trois coups donnent le départ d'une course surprise pour les spectateurs à travers routes enchantées qui sont la nature algérienne et le rideau ne se baisse qu'au moment où tous les membres de la Famille Hernandez croient le moment venu de le faire.

L'intimité est telle à ce moment entre les spectateurs et leurs nouveaux amis de « la famille » qu'ils finissent par avoir aussi bien les uns que les autres la certitude de se connaître depuis toujours et que surtout ils sont impatients de se retrouver.

Non ! *La Famille Hernandez* n'est pas une pièce comme les autres.

●

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (23 n°s)	THÉATRE AUJOUR-D'HUI (6 n°s)	RELIURES (23 n°s) AV.-SC.
France et U. F. F. F.	3.300	800	1.500
Etranger F. F.	3.500	950	1.700
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche (1) Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	600	250	370
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4

	AVANT-SCÈNE 23 n°s	THÉATRE AUJOUR-D'HUI (6 n°s)	RELIURES 23 n°s AV.-SC.
Finlande (5) M. F.	3.100	900	1.500
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue St-André-des-Arts, PARIS (6e). C.C.P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Librairie Kosmos, Wollzeile 16 - Vienne 1.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) Journal Français du Brésil, avenue Présidente. Antonio Carlos, 58-9, Rio-de-Janeiro.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr .Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.
(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

Pour les autres pays étrangers, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale sur la base de 180 francs français par numéro ou à 3.500 francs français par abonnement

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

LA FAMILLE HERNANDEZ

vue par Jean Serge



MADAME SINTES NE QUITTE PAS CETTE FENÊTRE D'OU ELLE OBSERVE CURIEUSEMENT TOUT SON QUARTIER.



CARMEN ET ROSETTE HERNANDEZ ONT TOUJOURS UN SUJET DE DISCUSSION.



MARIA, LA DANSEUSE ESPAGNOLE, EST CHEZ ELLE A BAB-EL-OUED.



C'EST SON BÉGAIEMENT QUI A FAIT UNE VEDETTE DE ROBERT CASTEL.



MAMY LE PLUS PETIT NAIN DU MONDE VEND SES BILLETS DE LOTERIE TOUJOURS ET PARTOUT.



MADAME ET MONSIEUR HERNANDEZ VOIENT TOUS LES JOURS S'AUGMENTER LEUR FAMILLE

Photos Bernand



Photo Pic

LE SCHAUSPIELHAUS DE ZURICH A DONNÉ UNE BELLE DÉMONSTRATION DE LA VITALITÉ DU THÉATRE SUISSE DE LANGUE ALLEMANDE. « LA GRANDE RAGE DE PHILIPP HOTZ », DE MAX FRISCH, PERMIT A BOY GOBERT, ET SES CAMARADES, D'ETALER LA GAMME DE LEURS DONS COMIQUES.

THÉATRE DES NATIONS

↑ L'OLD VIC DE LONDRES A BRILLÉ, SOUS LE CIEL DE PARIS, DE TOUTES SES ETOILES. VOICI, RÉUNIS DANS UNE ŒUVRE PEU CONNUE DE SHAKESPEARE, « HENRI VIII », SES TROIS PRINCIPAUX INTERPRÈTES : HARRY ANDREWS (LE ROI), JOHN GIELGUD (LE CARDINAL WOLSEY) ET EDITH EVANS (CATHERINE D'ARAGON).

LA PLUS JEUNE TROUPE DU THEATRE DES NATIONS FUT CELLE DE NOWA-HUTA. CE QUI N'EMPÊCHA PAS LES ACTEURS POLONAIS DE FAIRE PREUVE D'UN MÉTIER AUSSI CONSOMMÉ DANS LA COMÉDIE CLASSIQUE DE GOZZI, « TURANDOT », COMME DANS LA PIÈCE MODERNE DE FRANZ WERFEL : « JACOBOWSKY ET LE COLONEL ». ↓

Photos Pic

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

(Liste complète sur demande)

LE 15 SEPTEMBRE, NUMÉRO SPÉCIAL :
« ARDÈLE OU LA MARGUERITE »
DE JEAN ANOUILH
ET
« LES HOMMES DU DIMANCHE »
DE JEAN-LOUIS RONCORONI

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353.00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 44.
PRIX DU NUMERO : 180 FRANCS